

maze
AVRIL 2016 50
Dossier spécial
PENSER LE TRAVAIL DEMAIN



Victoria Stampfer pour Maze Magazine

ÉDITO

En cette fin d'année universitaire, la mobilisation contre la loi El Khomri continue, devant les syndicats, devant les partis, contre les annonces gouvernementales portant sur la jeunesse et l'accès au travail des étudiants. Quels objectifs poursuivent les opposants à la loi ? Pourquoi les réformes portant sur le travail cristallisent autant de tension ? Parce que la place du travail dans la société est un refuge pour les idéologies, à l'heure où tout tend à faire consensus, à s'organiser en synthèse. Cette place, cette importance accordée à la "valeur travail", n'est pas nouvelle. Depuis l'industrialisation et le début de notre nouvelle mondialisation, c'est le déchirement qui prime entre celles et ceux qui dirigent et celles et ceux qui appliquent. En France, c'est aujourd'hui la rupture entre celles et ceux qui décident et ceux qui les élisent, ou ne veulent plus le faire.

Pendant des semaines, nous avons parcouru le monde du travail, nous avons rencontré les personnes qui le pensent, qui réfléchissent à de nouvelles formes, à la nouvelle place de ce qui fondait autrefois nos vies. Pendant que nous préparions ce dossier, le projet de loi a été annoncé, et la mobilisation a commencé, nous sommes aussi là pour voir les opportunités comme les limites qui sont les siennes.

C'est qu'il nous en a fallu du travail pour en arriver à ce cinquantième numéro, des couloirs des lycées aux banderoles des manifestations étudiantes, en passant par les concerts, le théâtre, le cinéma, par ce qui fait battre le cœur de notre société, non pas le travail, mais la culture.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 5 rue La Fayette, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-Octeville, le ministère de la culture et la communication, la commission européenne, le fonds MAIF pour l'éducation et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Danist 07.

CE MOIS

N°50

PENSER LE TRAVAIL DEMAIN

50 STYLE

ÉCRANS

ACTUALITÉ

CINÉMA

MUSIQUE

ART

LITTÉRATURE



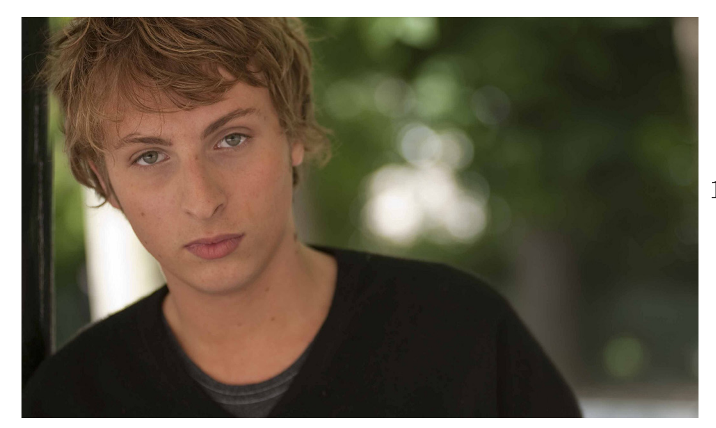
8



30



42



108

PENSER LE TRAVAIL DEMAIN



Si le travail structure la vie de la plupart des individus, il évolue sans cesse. Nouveaux métiers, conditions de travail, changements de société... Nous faisons ce mois-ci un état des lieux de ce qu'est le travail aujourd'hui, et surtout de ce qu'il devrait être demain.

RENCONTRE AVEC

CAROLINE DE HAAS

« LE TRAVAIL AU XXIE SIÈCLE DEVRAIT PRENDRE BEAUCOUP MOINS DE PLACE DANS NOS VIES »

Initiatrice de la pétition Loi Travail : non, merci ! qui a réuni près d'1.300.000 signatures, Caroline De Haas écume les médias français depuis près de deux mois, non seulement pour clamer son refus du projet de loi El Khomri, mais aussi pour faire valoir des propositions partagées à gauche. Elle nous livre sa vision du travail aujourd'hui, et ses espérances pour la suite.

Propos recueillis par Kevin Dufrêche et Baptiste Thevelein

Au bout de près de deux mois de mobilisation intense, pas trop fatiguée ?
Je suis militante, mais je ne suis pas comme d'autres engagée quotidiennement sur le terrain, dans une organisation syndicale ou politique. Ma vie quotidienne, elle a un peu changé parce que j'ai mes soirées et mes week-end qui sont très pris, mais globalement je vais quand même au travail le matin, et je m'occupe de mes enfants le matin et le soir, et ça, ça n'est pas compressible. Donc oui c'est fatigant, je suis en plein dans la période des jeunes mamans, qui se galèrent quand elles veulent à la fois bosser, s'occuper de leurs enfants et militer. Mais je pense qu'on est plusieurs centaines de milliers voire des millions dans le monde à vivre ça en même temps, donc je ne vais pas me plaindre !

La mobilisation face à cette loi elle a été en partie initiée par votre pétition, aujourd'hui elle a été récupérée dans les cortèges par les syndicats. Comment vous la voyez aujourd'hui, est-ce que vous vous ne sentez pas un peu dépassée ?

D'abord, je n'ai pas l'impression que la mobilisation aujourd'hui se résume à la mobilisation syndicale, et sans les syndicats il n'y aurait pas cette mobilisation d'ampleur c'est évident, mais on ne peut pas résumer la contestation à cela. Quand vous regardez ce qu'il s'est passé avec les YouTubeurs (#OnVautMieuxQueCa, ndlr), ou les nuits debout, ce serait étrange de résumer cette mobilisation à l'action des syndicats.

Et puis de l'autre côté, est-ce que je me sens dépassée ? Oui. Est-ce que c'est un problème ? Non ! Si je ne me sentais pas dépassée, c'est qu'il n'y aurait pas de mobilisation en fait. C'est plutôt bon signe quand on a l'impression d'être dépassé par les événements. Cela fait un petit peu "je ne comprends rien à ce qu'il se passe", c'est pas la bonne expression évidemment, mais quand on lance une initiative et que cette initiative vous dépasse, c'est très bon signe.

La loi a été remaniée depuis le début de la mobilisation. Est-ce que ces quelques reculs de la part du gouvernement vont suffir à arrêter la

Actualité

mobilisation ?

Déjà ce qui est positif c'est que le gouvernement qui nous avait expliqué qu'on avait rien compris, qu'il n'y avait pas de problèmes avec le texte, manifestement a changé d'avis. Donc c'est une bonne nouvelle puisque ça veut dire qu'on avait manifestement compris, et manifestement il y avait un problème avec cette loi.

Ensuite si ces reculs sont importants, ils ne changent pas fondamentalement l'esprit du texte. Il reste deux problèmes majeurs dans le texte. D'abord l'inversion de la hiérarchie des normes, le fait que désormais la loi va passer dans un bon nombre de cas en deçà de l'accord d'entreprise. Et puis le deuxième problème il est sur les licenciements économiques, qui seront demain faciliter, et qui vont en gros mettre fin théoriquement au CDI.


Sipa

Vous êtes vous-même cheffe d'entreprise, qu'est-ce que vous pensez aujourd'hui de vos homologues qui sont eux pour cette loi, et voudraient même parfois aller plus loin ?

Je me demande comment ils font, parce que ce que moi j'observe dans mon entreprise, c'est que quand on réduit le temps de travail, et quand on sécurise les salariés sur leur avenir, ils sont plus efficaces et plus productifs. Et donc l'entreprise elle va mieux ! Donc je ne comprends pas pourquoi une loi qui va insécuriser les salariés et qui va allonger le temps de travail va créer quoique ce soit de positif.

Il y a eu des annonces faites pour les jeunes en particulier. Quel regard vous portez là-dessus ?

Qu'on améliore la situation sociale des jeunes, j'ai envie de dire "pas trop tôt" ! Cela fait quatre ans que ce gouvernement est là, François Hollande a fait sa campagne sur la priorité jeunesse, qu'ils prennent enfin des mesures pour la jeunesse, wow, truc de fou ! Il faut arrêter de se foutre de la gueule du monde. C'est bien, mais cela ne devrait

pas nous étonner et ça aurait dû être fait depuis longtemps ! Après, est-ce que ça change la philosophie et les dangers de ce texte, notamment sur les licenciements économiques, non ! Je ne vois pas pourquoi on devrait choisir entre les bourses pour les étudiants et les licenciements économiques. Un gouvernement de gauche au pouvoir élu sur un programme de gauche, il devrait augmenter les bourses et remettre en cause les licenciements économiques.

Vous réclamez le retrait de cette loi, mais ce mouvement est aussi revendicatif. Quelles sont les choses qu'il faudrait rapidement mettre en place selon vous, les deux ou trois mesures à prendre facilement ?

Facilement ? Malheureusement pas grand chose. Toucher au monde du travail, notamment pour réduire la durée légale par exemple, c'est loin d'être facile, même si ça devrait être la priorité. Il y a des implications importantes en termes d'organisation, en termes économiques, et des résistances très fortes de la part du patronat. Donc c'est pas facile. Mais en même temps vous allez me dire faire l'égalité entre les femmes et les hommes c'est pas facile, sinon ça fait longtemps qu'on l'aurait fait. La transition écologique non plus c'est pas facile, pourtant il faut la faire. L'égalité femmes-hommes, la transition écologique et la réduction du temps de travail ce sont des choses qu'il faut faire parce qu'elles sont bénéfiques à la société. Donc je ne réfléchis pas aux politiques publiques en terme de facilité, sinon franchement on fait pas grand chose. Je réfléchis en terme d'efficacité. Toutes les études montres que quelqu'un est plus productif quand il travaille moins, il a moins de problèmes et il est en meilleure santé quand il travaille moins : c'est quoi ce délire de vouloir augmenter le temps de travail ?!

Il faudrait au contraire faire adopter dans les entreprises ce que l'on appelle les "chartes du temps", pour ne pas qu'il y ait de réunions qui commencent après 18h, ou des mails et des SMS échangés le week-end ou le soir. Et puis il faudrait aussi commencer à réfléchir à comment on va passer à 32 heures. Un des éléments qui a créé le plus d'emplois ces dernières années en France, c'est les 35 heures. Et qu'est-ce qu'on fait ? On veut faire l'inverse là ? C'est quand même délirant.

Et puis il y a d'autres choses pour accroitre la productivité des salariés et le bien-être au travail. Par exemple, lutter contre le harcèlement sexuel, qui concerne une femme sur cinq au travail. Une femme victime de harcèlement sexuel, c'est une femme moins efficace dans son travail, c'est une ambiance pourrie au travail, ça a des conséquences dans la sphère privée, sur les enfants, sur les conjoints, ça touche tout le monde !

Et puis le premier qui me répond qu'il y a un problème d'argent dans ce pays pour tout ça, ben il suffit de lui répondre "Panama Papers" et voilà ! (rires)

Vous le dites il y a des choses que vous ne comprenez pas venant d'un gouvernement de gauche. Pourquoi ne font-il pas ce pour quoi ils ont été élus ?

Parce qu'ils ne veulent pas ! S'ils avaient l'envie de changer les choses ils le feraient. Ce n'est pas un problème de difficulté, c'est un problème de volonté. Je ne dis pas que c'est simple de changer la vie de gens et de transformer la société. Mais là je pense qu'il ne veulent pas.

Quel regard portez-vous sur le mouvement "Nuit Debout", qui est en ce moment très critiqué ?

Je porte un regard plein d'empathie et d'amour. J'aime ça, je kiffe, je ne sais pas comment le dire !

C'est le genre de mouvement qui vous donne de l'espoir pour la suite ?

En tous cas ce sont des gens avec qui j'ai envie d'être. Quand je vais là bas, je me sens bien. J'ai le sentiment d'être avec des gens qui rencontrent les mêmes problèmes que moi, qui ont les mêmes colères que moi, les mêmes envies que moi, les mêmes rêves que moi. Comme moi et comme des milliers d'autres, ce sont des gens qui se disent : "C'est quoi ce putain de monde qui marche sur la tête ?". Pour nous ou pour nos enfants, on ne veut pas laisser le monde dans cet état là. Pour moi c'est un remède contre la fatalité "Nuit Debout". Il y a certaines plein de choses à critiquer dans ce mouvement, mais ce que je retiens c'est cette volonté de changer les choses, et il n'y a pas de fatalité. Pas de fatalité à être de droite en fait, on peut être de gauche ! (rires).

Nous nous demandons ce mois-ci ce qu'est le travail au XXIe siècle. Quelle est votre réponse ?

Il ne devrait être qu'une seule partie de la vie. Il devrait prendre moins de place dans la vie. On est dans un monde dans lequel le travail a pris trop d'espace. On a pas assez d'espace pour nos familles, pour lire, pour réfléchir, pour s'engager, pour militer, pour changer le monde, pour faire du bénévolat, pour faire du sport, et tout le reste. Pour moi le travail au XXIe siècle, c'est un travail qui prend de moins en moins de place dans nos vies.



69e FESTIVAL DE CANNES

FESTIVAL
INTERNATIONAL DU FILM
CANNES
11-22 MAI 2016

LA PRÉPA : PASSAGE PRESQUE OBLIGÉ VERS LES ÉCOLES D'ART

Ludovic Hadjeras

En France, quarante-six écoles supérieures d'art accueillent chaque année 3 500 nouveaux étudiants. Tous les ans, ce sont environ 10 000 candidats qui viennent tenter leur chance aux concours d'entrée. Sur les 35% de réussite, un faible nombre d'étudiants sort du lycée, beaucoup d'autres ont une ou plusieurs années d'études derrière eux. Aujourd'hui, une grande partie des étudiants en écoles d'art a fait ses armes dans des classes préparatoires. En France, il en existe une vingtaine de publiques, et beaucoup de privées.

Le but principal de ces classes, publiques ou privées, est de préparer aux concours d'entrée des écoles supérieures d'art (Beaux-Arts). Ces concours diffèrent selon les établissements, mais tous demandent au minimum un dossier de travaux et un entretien. Il faut dire que ce n'est pas forcément évident en sortant du bac… Au lycée, l'enseignement en Arts-Plastiques ne représente que trois à cinq heures de l'emploi du temps, quand une semaine de classe prépa varie de vingt-cinq à trente-cinq heures. L'idée est donc de proposer un enseignement plus développé, exclusivement consacré à l'apprentissage des arts-plastiques. L'enseignement y est souvent divisé en deux tiers de cours pratiques et un tiers de cours théoriques. Les écoles de l'APPEA proposent toutes des cours de dessins, de peinture, de volume et d'histoire de l'art. Selon les établissements, d'autres cours sont dispensés : photographie, culture générale, vidéo, design graphique, performance, anglais…

Avec un emploi du temps aussi chargé, une année dans ces écoles ne sert pas seulement à préparer un dossier. Le développement personnel et la découverte du domaine artistique y sont même privilégiés. Les enseignants, qui sont eux-mêmes des professionnels du monde de l'art (artistes, historiens de l'art, etc.) sont là pour accompagner les étudiants, les aider sur leurs choix d'écoles supérieures, tout en apprenant les bases fondamentales. Mais ne nous empressons pas, vous ne sortirez pas d'une prépa

en étant plasticien. Ce n'est que le début et vous



Skeene

aurez beaucoup de choses à apprendre aux Beaux-Arts ! Et comme tout bon début, il doit être sérieux. Certes, les contraintes scolaires du lycée n'existent plus, ce qui laisse une certaine liberté, mais il faut faire attention à ne pas s'égarer. Une année comme celle-ci demande un grand investissement personnel. Les enseignants sont là pour accompagner, et ils ne vous pousseront pas si vous ne vous impliquez pas. Une ancienne étudiante de la prépa de Lyon, maintenant à la HEAR Strasbourg, décrit son année comme une des plus dures, mais une des meilleures ».
Mais quelle est la différence entre les classes publiques et les privées ? Les écoles supérieures d'art,

qui délivrent les DNA (Diplôme National d'Art) et DNSEP (Diplôme National d'Expression Plastique) sont des institutions qui dépendent du ministère de la Culture, donc publiques. Depuis peu, ce ministère s'intéresse et se rapproche des prépas, considérant le nombre de ressortissants dans les écoles nationales. En 2007, les prépas d'Issy-les-Moulineaux, de Lyon et de Beaune se sont regroupées pour créer l'APPEA (Association nationale des classes Préparatoires Publiques aux Écoles supérieures d'Art). Depuis cette année, ces classes (et seulement celles-ci) offrent à leurs étudiants un statut similaire aux universitaires, ce qui démontre l'intérêt porté par l'État. Aujourd'hui, les 17 classes qui en font partie de cette association doivent répondre à une charte de qualité (au moins 35h de cours par semaine, un certain nombre d'enseignants, 35 étudiants maximum, des frais de scolarité n'excédant pas 1500 €...). La majeure différence des prépas privées est qu'elles sont payantes. C'est logique, mais cela influe sur beaucoup de choses. Les élèves qui y vont sont ceux qui peuvent se le permettre financièrement : une année dans ces écoles coûte en moyenne 5 000 €, et peut monter jusqu'à 10 000 €. Les cours pratiques annoncés sont souvent des ateliers qui fonctionnent en autonomie, et le nombre d'étudiants y est plus important : « C'est un peu une usine. [...] Il faut se faire connaître pour que les profs suivent ton boulot, mais une fois que c'est bon, c'est cool », témoigne un ancien des Ateliers de Sèvres. Cette école est, avec Prep'Art, la plus grosse et la plus fructueuse des privées. Beaucoup d'étudiants d'écoles de prestige (Beaux-Arts de Paris, Arts Décos...) en sortent. Les classes préparatoires privées visent l'élitisme, quand les publiques dirigent plus facilement vers de petites écoles supérieures, qui correspondent aux profils de leurs étudiants. « On met l'étrier aux pieds de ceux qui n'en n'ont pas forcément les moyens financiers et culturels mais qui sont motivés », affirme Samuel MATHIEU, directeur de la prépa des Beaux-Arts de Beaune.

Les études d'art demandent un investissement personnel que l'on n'a pas toujours en sortant du bac. En plus d'en apprendre plus sur ce domaine, la prépa enrichit la personnalité. Même si à la fin de l'année, on se rend compte qu'on n'est pas fait pour les Beaux-Arts, ce n'est pas une année de perdue, bien au contraire on en ressort grandit. S'investir, expérimenter, être curieux sont les principes de base pour une bonne année. « Un temps pour s'ouvrir à l'art, éveiller sa curiosité, et surtout commencer à comprendre les enjeux de l'art contemporain ! », confie une étudiante sortant de la prépa de Sète.

Pour plus d'informations, le site de l'APPEA : www.appea.fr

ÉTUDIER AUX ÉTATS UNIS

« J'AI DÛ APPRENDRE À ME DÉBROUILLER ENTIÈREMENT SEULE »

Margaux Raggi

Avec un droit du travail plutôt libéral qui autorise les jeunes à travailler très tôt, les États Unis offrent un nouveau souffle aux étudiants qui empruntent parfois des centaines de milliers de dollars pour payer leurs études. Lors de leurs études supérieures, ils cumulent les petits boulots du fait de leur coût monumental. Hannah Theophil, étudiante en licence de Sciences Politiques et de Français à l'université de Southern Oregon (Ashland, OR) a accepté de répondre à quelques questions à ce sujet

Où en êtes vous dans votre cursus universitaire ? Quels sont vos projets d'avenir ?

J'ai étudié à Southern Oregon University pendant trois ans. J'ai décidé de cumuler les crédits ECTS chaque trimestre pour être en mesure de finir ma licence en trois ans au lieu de quatre. Je me dirigerai l'an prochain vers le droit.

On parle beaucoup des universités américaines à cause des frais qu'elles représentent, mythe ou réalité ?

Je bénéficie de nombreuses bourses étudiantes du fait de mes résultats scolaires, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Une année à l'université aurait dû me coûter en moyenne 17 000 dollars (≈ 15 300 euros), mais le coût varie en fonction des écoles. Donc malheureusement… réalité. Pour la fac de droit, j'ai deux options : 70 000 dollars l'année, ou 20 000 dollars l'année. Le choix est difficile car nous devons prendre en compte les opportunités d'emploi que nous aurons par la suite en sortant de telle ou telle école, et celles que nous n'aurons pas si nous décidons de payer moins cher. Nous devons aussi considérer les conséquences d'un emprunt monumental à la banque, ou encore l'impact que nos emplois étudiants vont avoir sur nos études.

Le cumul des emplois est quelque chose de très courant dans votre pays, qu'en est il pour vous ?

J'ai trois emplois : un à la bibliothèque universitaire, un au laboratoire de langues dans lequel je suis tuteur de français et je fais aussi de l'aide aux devoirs, ce qui représente une trentaine d'heures par semaine.

Le système américain est il favorable aux étudiants salariés et de quelle aide bénéficiez vous ?

Deux de mes emplois sont sur le campus. J'en ai trouvé deux grâces à un de mes professeurs de français qui m'a recommandée auprès de l'université, et qui m'a aussi donné le nom d'élèves qui avaient besoin d'une personne pour de l'aide aux devoirs. J'ai trouvé le troisième sur le site de l'université. Il y a une page spéciale pour les jobs étudiants. Les professeurs, et l'université en général, sont prêts à aider les élèves à gagner de l'argent. Ils sont bien conscients que la plupart d'entre nous ont besoin d'un emploi pour survivre.

Considérez vous que les petits boulots sont faciles d'accès pour les étudiants américains ? Pourquoi ?

L'accès au monde du travail nous est plutôt simple. Travailler pendant nos études fait partie de notre culture et de notre mode de vie. La plupart d'entre nous commence à travailler autour de 16 ans, puis continue pendant 50 ans. Il est très rare de trouver des étudiants qui ne travaillent pas. Ceux qui ne le font pas ont des parents qui ont les moyens de payer pour leurs études, leur logement et toutes les choses essentielles, comme les livres qui coûtent une petite fortune chaque trimestre. A mon sens, le prix de nos études et de nos vies en général est bien trop élevé pour que nos parents puissent tout financer, alors la plupart du temps, nous devons trouver des solutions seuls. C'est mon cas, je n'ai même pas envisagé une seconde le fait que mes parents aient à payer pour tout ça, j'ai dû apprendre à me débrouiller entièrement seule.

Vous parliez d'une trentaine d'heures par semaine, on imagine que cela a un impact de taille sur votre vie personnelle ?

Inutile de dire que travailler trente heures par semaine et aller à l'université fait de vous une personne plutôt occupée. Il est fréquent que certains d'entre nous aient des problèmes de santé dû au peu de temps que nous avons pour nous reposer. Nous allons en cours toute la journée, travaillons le soir, et en rentrant il faut travailler pour réussir. J'ai la chance d'avoir la possibilité de m'avancer dans mes devoirs lorsque je travaille à la bibliothèque, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Travailler autant nous empêche d'avoir une vie sociale normale, de profiter de nos amis (ou même d'en avoir tout simplement), de sortir. Nous devons organiser notre temps libre, et la plupart du temps nous le consacrons à nos études.


Southern Oregon University

Actualité

ET SI LES ENTREPRISES PARTAGEAIENT LEURS CV ?

C'est tout nouveau, Wizbii a lancé un nouveau concept : le CV de manager. Inverser la tendance « parce qu'il n'y a pas que les étudiants qui doivent faire un effort pour le recrutement » indique Sophie Lebel, responsable communication de la start-up, en partageant le sien sur les réseaux sociaux.

Amélie Coispel

Motivé par un stagiaire à trouver dans les plus brefs délais, suite à un désistement, l'annonce de poste se présente comme un CV traditionnel : « J'ai repris les codes du CV, en ajoutant des recommandations de la part de mon équipe », explique-t-elle. Si l'idée d'un CV de manager est déjà pour le moins originale, Sophie Lebel n'a pas lésiné sur la créativité, présentant une carte de visite sur le thème de l'abeille, emblème de la start-up. Elle a donc mentionné entre autres : son poste actuel, ses centres d'intérêt, les « nectars qu'elle souhaite semer » (comprendre les compétences qu'elle inculquera au / à la stagiaire), ses qualités également, sous forme de petits pots de miel plus ou moins remplis... En rajoutant quelques défauts « pour que ça soit un peu décalé ».

Et pour mettre en exergue « l'esprit familial » de l'entreprise et son côté « assez fun », où « même les fondateurs travaillent au milieu des salariés, en open space », Sophie Lebel a ajouté une petite dose de légèreté avec des petites blagues.

Langues parlées : Espagnol : « une sangria » ça compte ?

Cette idée, Sophie Lebel l'a eue seule, mais l'a mûrie avec son équipe. Et il faut dire que l'inspiration, elle en avait, avec « La Ruche » de Wizbii, site internet qui répertorie entre autres, les moyens étonnants de postuler. « Je suis beaucoup les CV originaux des étudiants, on voit que ça fonctionne bien. Et je me suis dit : tiens mais il n'y a jamais eu de CV de manager. Ça peut paraître un peu bizarre mais même si l'étudiant doit montrer combien il a envie de travailler dans l'entreprise, je ne vois pas pourquoi l'entreprise ne montrerait pas qu'elle souhaite travailler avec lui ! ».

Et l'idée n'a pas tardé à faire le buzz. Likée, tweetée, partagée sur les réseaux sociaux, elle a aussi été très complimentée. « Les gens ont félicité l'initiative, qu'ils trouvaient intéressante ». Contactée le lendemain de sa mise en ligne, Sophie Lebel comptait déjà 3 candidatures : « Mais ça va s'intensifier, il faut prendre en compte le temps que les postulants écrivent leur lettre de motivation ». Pour cette start-up grenobloise, si le but était aussi d'augmenter sa notoriété, l'objectif est tout rempli !

Première plateforme professionnelle des 18-30 ans, la société a pour but de développer l'emploi et l'entreprenariat des jeunes, et s'adresse uniquement aux étudiants et jeunes diplômés. Un public donc très au fait des nouveaux moyens de communication et baigné dans la marmite des CV originaux.

Aujourd'hui, ils fleurissent et il est de plus en plus difficile de trouver LA bonne idée. Il y a quelques mois, Youcef Boualem, étudiant, avait décroché le stage de ses rêves dans une l'agence Fred et Farid, en exposant sa lettre de motivation grâce à des tweets. Plus récemment, Fanny Maigrot, étudiante à Sup de pub à Paris avait réalisé un CV sous forme de cahier de vacances. A l'heure de l'avènement des nouvelles technologies, ils sont aussi nombreux à créer des sites internet ou se présenter grâce à du contenu multimédia.

TU SERAS PROSTITUÉE MA FILLE

Sarah Francesconi

Entrainés dans le tourbillon de modernité du XXIème siècle, à l'heure où les scientifiques cherchent un moyen de substituer le robot à l'homme dans de nombreux secteurs d'activités, nous avons aujourd'hui du mal à imaginer que pour d'autres sociétés à la même heure, l'enfant n'est rien de plus qu'une force de travail, une aide économique. En 2013, l'Organisation Internationale du Travail recensait 168 millions d'enfants au travail dans le monde, dont plus de 85 millions exerçant une activité dangereuse. Et si ce genre d'activité professionnelle a pratiquement disparu de nos mentalités, elle prend des formes terrifiantes dans certaines sociétés où l'enfant n'est seulement considéré comme un instrument.

L'éducation une arme contre le travail des enfants

La prise de conscience concernant le travail des enfants se produit en grande partie lors de la Révolution industrielle des pays les plus avancés en Europe et en Amérique du Nord. Quelques intellectuels du XIXème siècle se placent en faveur d'une réglementation du travail des enfants et Le Manifeste du parti communiste d'Engels et Marx en 1848 est le premier à prôner son interdiction, clairement perçu comme une exploitation des classes ouvrières. La loi du 21 mars 1841 constitue en France un premier pas vers la législation puisqu'elle condamne le travail des enfants de moins de huit ans et interdit le travail de nuit pour ceux qui ont moins de treize ans. La véritable bascule est permise grâce à la mise en place d'une Education obligatoire de six à treize ans, gratuite et laïque par Jules Ferry grâce aux lois de 1880 et 1881. Le travail des enfants, jusqu'alors perçu comme une véritable aide économique pour le foyer, devient de moins en moins accepté, et les allocations familiales versées pour les enfants les plus assidus à l'école terminent de convaincre les familles d'envoyer leurs enfants à l'école plutôt que dans les champs ou à la mine.

Une activité difficile à quantifier

Si le travail des enfants a quasiment disparu dans les pays les plus développés, il reste encore très présent dans de nombreux États, parfois peu ou pas réglementé, notamment dans des secteurs tels que l'agriculture ou l'industrie. Au Mexique ou au Brésil, 25% de la main d'œuvre exploitée sur les grandes plantations sont des enfants de moins de 15 ans. Chiffrer le travail des enfants s'avère une tâche complexe, tout d'abord à cause de la définition de cette activité elle-même, mais également à cause de la limite floue entre le travail des enfants légal et celui qui ne l'est pas. En effet, de nombreux enfants sont forcés à travailler, enrôlés de force ou sous la menace, nombreux sont les enfants qui n'ont pas leur mot à dire et doivent subir des violences quotidiennes physiques ou mentales liées à l'activité professionnelle qu'ils sont forcés d'exercer. Proche de l'esclavage, cette pratique est courante dans des pays tels que le Népal, avec le kamaiya, système qui permet aux parents de placer leurs enfants dès leur plus jeune âge dans des usines en échange de prêts ou simplement pour rembourser des dettes. Le travail des enfants prend également d'autres formes monstrueuses avec la prostitution et les enfants soldats. L'Inde est, selon l'UNICEF, le pays le plus touché par la prostitution enfantine et il n'est pas rare, notamment dans les régions les moins développées, que les parents prostituent leur fille pour pouvoir rembourser les dettes qu'ils ont contractées.

Les enfants comme outils de guerre

En 2014, l'ONU recense environ 250 000 enfants soldats à travers le monde, principalement concentrés en

Afrique. Embrigadés par des groupes armés rebelles ou terroristes, ils sont parfois enrôlés par l'armée ou la police nationale d'un pays. Ces enfants soldats ne sont pas seulement soldats à proprement parler mais peuvent remplir des missions d'espionnage, de déminage, servent parfois de kamikazes comme par exemple dans le groupe terroriste de Boko Haram en Afrique. En effet, une des stratégies militaires du groupe consiste à enlever des jeunes filles, les forcer à suivre une « formation » pour qu'elles puissent servir les intérêts du groupe, par leur agilité, leur facilité à se glisser partout grâce à leur petite taille. En 2015 une fillette de 7 ans s'était faite exploser sur un marché au Nigeria et plus de 500 femmes et jeunes filles ont été kidnappées depuis la création de mouvement terroriste. Car si on pense plus facilement aux garçons lorsqu'on parle d'enfant soldat, les filles sont aussi fortement enrôlées, notamment pour servir d'esclaves sexuelles aux soldats.

Le travail des enfants est une activité difficile à contrôler qu'une simple législation n'arrête malheureusement pas. Aujourd'hui 58 États ont signé les Principes de Paris en 2007 qui interdisent le port d'armes aux enfants de moins de 18 ans lors de conflits armés. On a également fait du 12 juin une journée mondiale contre le travail des enfants en appelant massivement les pays à faciliter l'accès à l'éducation et son obligation pour les enfants.


Reuters

REVENU DE BASE UNIVERSEL
AUX ORIGINES, LA SCIENCE-FICTION !

Marie Daoudal

La question d'un revenu de base universel se pose aujourd'hui dans de nombreux pays. La Finlande, notamment, a pour projet de remplacer toutes les aides sociales existantes par un revenu de base de 800 euros, accordé à toute la population, indépendamment du travail des individus. Cette idée peut paraître révolutionnaire. Pourtant, l'idée d'un revenu de base n'est pas si nouvelle...

Dès 1968, René Barjavel, dans son livre *La nuit des Temps*, imagine une société perdue, Gondawa, qui, grâce aux nouvelles technologies et à l'essor de l'intelligence artificielle, offre chaque année à ses membres « une partie égale de crédit, calculée d'après la production totale des usines silencieuses ». Les membres de la communauté ne se définissent pas par rapport à leur travail, comme c'est aujourd'hui le cas.

Ce roman de science-fiction décrit une société utopique où chacun a droit à un revenu « largement suffisant pour lui permettre de vivre et de profiter de tout ce que la société peut lui offrir ». Les Gondas ont donc un rapport au travail très différent de celui que nous avons actuellement. Le travail n'est pas perçu comme un moyen de survie, mais seulement comme un instrument leur permettant de vivre plus confortablement.

« Les usines fonctionnaient sans main-d'œuvre et avec leur propre cerveau. Elles ne dispensaient pas les hommes de tout travail, car si elles assuraient la production, il restait à accomplir les tâches de la main et de l'intelligence. Chaque Gonda devait au travail la moitié d'une journée tous les cinq jours [...]Il pouvait, s'il le désirait, travailler davantage. Il pouvait, s'il voulait, travailler moins ou pas du tout. Le travail n'était pas rétribué. [...]A celui qui choisissait de ne pas travailler du tout, il restait de quoi subsister et s'offrir un minimum de superflu. »

Le revenu de base, une solution humaniste

Si aujourd'hui, les raisons qui poussent certains pays à envisager le revenu de base universel sont avant tout économiques, pour régler les problèmes de chômage par exemple, à Gondawa, le revenu de base est avant tout une question de valeurs. Il s'agit de « distribuer la richesse nationale en respectant à la fois l'égalité des droits des Gondas, et l'inégalité de leurs natures, chacun dépensant son crédit selon ses goûts et ses besoins. » Une telle organisation sociétale promeut une vision humaniste de l'Homme. Il se définit par sa liberté plutôt que par son travail. L'auteur va même plus loin, puisqu'il imagine une société sans patrimoine avant de préserver l'égalité : « Pour éviter l'accumulation des possibilités de paiement entre les mêmes mains, ce qui restait des crédits était automatiquement annulé à la fin de chaque année. Il n'y avait pas de pauvres, il n'y avait pas de riches, il n'y avait que des citoyens qui pouvaient obtenir tous les biens qu'ils désiraient. » Ainsi, Gondawa représente un idéal où tous les membres de la société sont égaux grâce au revenu de base universel.

Néanmoins, le roman montre également les limites d'un tel système, en condamnant la trop grande confiance que les Gondas accordent à la science et aux machines. En effet, Gondawa, entrainée dans une bellicisme effrénée et dépassée par sa propre technologie, finit par détruire sa propre civilisation.

LE REVENU UNIVERSEL
À TRAVERS LA PLANÈTE

Laura Dulieu

« Revenu universel », « revenu de base inconditionnel », « allocation universelle » ou encore « revenu d'existence » : autour d'une idée qui fait des émules, de nombreuses appellations. Loin d'être une idée nouvelle, le revenu universel revient sur le devant de l'actualité dans le contexte de crise économique et de loi El-Khomri. Le concept, bien que variable, est appliqué à plusieurs endroits à travers le monde.

Doit-on allouer aux citoyens d'un État un minimum pour vivre, sans condition aucune ? Plusieurs États dans le monde considèrent que oui, même si certains privilégient une allocation universelle plutôt qu'un revenu minimum permettant de vivre. Les modalités d'application sont en effet au cœur du débat, en particulier les questions liées au financement, aux conditions, à la fiscalité… A travers le monde, plusieurs pays ont néanmoins franchi le pas ou s'apprêtent à le faire. Des sources d'inspiration pour la France et l'Europe?

Un premier test au Canada dans les années 70

Les villes de Dauphin (10 000 habitants) et Winnepeg (450 000 habitants) au Canada ont été les premières villes test du revenu de base en 1974, grâce au programme Mincome. Ce revenu était toutefois conditionnel : seules les familles aux revenus trop bas en bénéficiaient. En 1979, le programme s'est subitement arrêté sans publication d'un rapport à cause du manque de financement. Néanmoins, la chercheuse Evelyn Forget rassemble les données récoltées à l'époque afin d'en tirer des conclusions.

En Alaska, on remercie l'exploitation pétrolière

Depuis 1982, 25% des revenus provenant du pétrole et du gaz sont reversés à l'Alaska Permanent Fund (inscrit dans la Constitution) qui distribue le tout à chaque citoyen de plus de 5 ans. Il s'agit cependant davantage d'une petite allocation qu'un revenu de base permettant à une personne de subvenir à ses besoins, et il est variable (il a considérablement baissé après la crise de 2008) : le montant annuel fut de 2000€ environ pour l'année 2014. Mais cette allocation est de plus en plus contestée par certains politiques au vu de l'endettement du pays et des difficultés économiques qu'il rencontre.

En Suisse, c'est le peuple qui le demande

La démocratie suisse permet l'initiative populaire fédérale : autrement dit, dès lors qu'une proposition issue du peuple recueille plus de 100 000 adhérents, elle est soumise à un référendum. Celle concernant le « revenu de base inconditionnel » (RBI) propose le versement de 2300 euros mensuels à tous les citoyens sans condition et aux nationaux comme aux étrangers en situation régulière. Ainsi, même si les députés ont rejeté cette proposition en septembre dernier (trop coûteuse pour l'État selon eux), de récents sondages indiquent que seuls 2% des Suisses arrêteront de travailler si le RBI était mis en place. Cependant, bien qu'il soit probable que la mesure soit votée par les Suisses, sa mise en application risque de prendre plusieurs années ou dizaines d'années.

Le succès de la Bolsa Familia au Brésil

La Bolsa Familia (« bourse familiale ») a été instaurée sous la présidence de Lula. Il s'agit d'une mesure visant à lutter contre la pauvreté, et faisant partie du programme

plus général Fome Zero. Son principe se rapproche de celui du revenu de base, mais il s'agit d'un revenu conditionnel : la bourse ne concerne que les familles dont les revenus mensuels sont inférieurs à 120 réals et dont les enfants sont scolarisés et suivent les programmes de vaccination. Le revenu mensuel alors alloué est d'environ 200 réals (62€).

Un « dividende de croissance » distribué à Singapour

Depuis 2011, le budget de Singapour prévoit la distribution d'un dividende de croissance à plus de 80% des adultes grâce au Growth and Share package. Ainsi, entre 600 et 800$ mensuels sont alloués à la population.

Un test couronné de succès en Namibie

En 2008 et 2009, une expérience a été menée dans le secteur d'Otjivero-Omitara (environ 930 personnes à 100 kilomètres de Windhoek), où les habitants de moins de 60 ans ont reçu l'équivalent de neuf euros mensuels là où un tiers d'entre eux vivent avec mois d'un dollar par jour. Les bienfaits de cette mesure ont vite été constatés : un rapport publié en avril 2009 pointe de nettes améliorations au niveau du chômage, de la scolarisation, de la sécurité alimentaire ou encore de la création de micro-entreprises ont été enregistrées. Aujourd'hui et depuis 2015, le gouvernement namibien envisage très sérieusement d'instaurer un revenu de base pour ses citoyens.

Aux Pays-Bas, Utrecht est l'heureuse élue

Utrecht, la quatrième ville du pays avec 300 000 habitants, tente l'expérience du revenu de base depuis janvier 2016. Un groupe de 300 citoyens au chômage et bénéficiaires des minima sociaux recevra 900 euros par mois pour un adulte seul et 1300 euros par mois pour un couple ou une famille. Parmi ces citoyens, 50 bénéficient du revenu inconditionnel, c'est à dire qu'ils toucheront cette somme quoi qu'il arrive (qu'ils aient un emploi ou non par exemple) alors que les autres doivent respecter des règles de recherche d'emploi. L'objectif est avant tout de vérifier une critique majeure des opposants au revenu inconditionnel de base, selon lesquels ce dispositif encouragerait le chômage et l'assistanat.

La Finlande franchit le pas

Le gouvernement finlandais a annoncé le test du revenu universel et inconditionnel dès 2017. D'environ 800 euros par mois, ce revenu sera attribué aux citoyens choisis pour l'expérimentation (notamment dans les zones fortement touchées par le chômage). Il vise à simplifier à l'extrême le système de protection sociale finlandais au niveau du chômage, des congés parentaux, des retraites, du logement ou des études : en remplaçant toutes ces prestations sociales par un seul et même revenu, le gouvernement pro-austérité entend lutter contre le chômage et rétablir un semblant d'équilibre dans les comptes de l'État.

Et en France ?

Le 9 mars dernier, un projet de résolution déposé par le groupe écologiste aurait du être débattu au Sénat. Il demandait notamment au gouvernement de prendre « les mesures nécessaires pour mettre en place un revenu de base, inconditionnel, cumulable avec d'autres revenus, notamment d'activité, distribué par l'État à toutes les personnes résidant sur le territoire national, de la naissance à la mort, sur base individuelle, sans contrôle des ressources ni exigence de contrepartie, dont le montant et le financement seront ajustés démocratiquement ». Finalement, par manque de temps, le débat a été reporté « à une date ultérieure » ainsi que l'a indiqué le Sénat via son compte Twitter.

Cette proposition a aussi été évoquée dans un rapport du Conseil national du numérique (CNNum) remis le 6 janvier à la ministre du travail Myriam El Khomri. Mais si l'idée émerge et trouve des adeptes de tout bord politique, son chemin semble encore bien long à un an des présidentielles. Pourtant, une telle proposition n'aurait-elle pas donné une couleur différente à la loi El-Khomri ?

Si le CNNum (Conseil national du numérique), dans son rapport « Travail – Emploi - Numérique : les nouvelles trajectoires », s'adresse directement à la ministre Myriam El Khomri en défendant entre autre l'idée d'un revenu universel, ce n'est certainement pas un hasard.

ÈRE DU NUMÉRIQUE ET MUTATION DU TRAVAIL : LE REVENU UNIVERSEL, SOLUTION MIRACLE ?

Yannis Moulay

Nul ne peut nier les bouleversements qu'a apporté l'ère du numérique en autorisant l'immédiateté et en favorisant l'émergence de nouveaux médias et technologies. Les activités et emplois des individus se sont ainsi transformés en profondeur, tant dans le fond que dans la forme.

Pourquoi on ne travaille déjà plus comme avant

On parle beaucoup d'économie collaborative, un nouveau mode d'organisation professionnelle qui séduit en mettant en avant la relation humaine entre les acteurs économiques grâce à la fluidité qu'offre le numérique : citons des services tels que Woofing, Blablacar, Jam ou Couchsurfing. Moins coûteux, moins hiérarchisé et plus personnel, le service séduit et le marché explose. Une des illustrations de cette nouvelle dynamique, c'est « l'uberisation » (dont on parle beaucoup, parfois sans trop savoir ce que cela veut dire), où l'entreprise organise le cadre de la rencontre directe entre consommateurs et professionnels.

La révolution numérique va cependant au-delà du simple fait de commander un Uber ou de récupérer son déjeuner fait-maison chez Mamie Régale (où des retraités s'engagent en tant que traiteurs pour compléter leur retraite). Les changements sont structurels : cette immédiateté et cette fluidité sont de nouvelles données qui transforment l'essence même du travail. Dans notre modernité liquide, adaptable et tissée de réseaux, les parcours sont de plus en plus hybrides. Penser sa carrière comme un CDI linéaire et fixe n'a que peu de sens : nous sommes passés dans l'ère de la pluriactivité, des passerelles et des changements. Ceux apportés par le numérique et la facilité à laquelle on peut communiquer, voyager, échanger, se répercute sur le travail lui-même.

Le problème, c'est que ces changements ne sont pas suivis. Les pouvoirs publics, frileux, semblent partagés entre réticence et incompréhension. Sinon, comment expliquer pourquoi il existe une application pour tout, sauf pour la sécurité sociale ? On ne peut que constater un manque d'adaptation face aux nouvelles formes du travail mais aussi face aux technologies qui font pourtant partie de la vie de tous les jours. Par exemple, les gens travaillant dans l'économie collaborative, pourtant créatrice de richesses, n'ont pas de protection sociale, leur activité n'étant pas encadrée par l'état.

Le revenu universel : un nouveau souffle ?

C'est précisément là où le revenu universel trouve sa place, puisqu'il permet de s'adapter aux nouveaux paradigmes qu'impose le numérique en tenant compte de ces différentes formes de travail. Aujourd'hui, donner la même somme à tous les citoyens sans distinction permettra donc, entre autre :
-D'accompagner la fluidité qui caractérise aujourd'hui l'emploi en « lissant » les parcours discontinus.
-D'encourager indirectement l'activité des professionnels de l'économie collaborative (boostée par le numérique) en encadrant cette dernière, permettant à ces acteurs d'être également plus indépendants.
-D'irriguer les petites start-up innovatrices et studios de jeux vidéos afin de leur donner le temps et les moyens pour leur permettre de mettre en œuvre leurs projets respectifs et ne pas les abandonner, faute de moyens.

Attention cependant, il ne s'agit pas de « rémunérer » l'ensemble du digital labour, ou « travail numérique » au sens marxiste du terme. Une partie du digital labour, c'est qu'à chaque fois que je like un contenu, il y a création de richesse et profit pour une entreprise qui

exploite mon activité. Mais ce n’est pas une activité professionnelle à part entière. Gaspard Koening, créateur du Think Tank libéral Génération Libre (à l’origine d’une étude défendant le revenu universel) insiste bien sur ce point. Il faut bien comprendre que l’idée n’est pas de toucher un revenu universel pour pouvoir se consacrer, la conscience tranquille, à du bénévolat ou à une activité non rémunérée sur internet, même s’il y a production de richesse.

De plus, soyons réalistes : c’est une mesure encore compliquée à mettre en place. Gaspard Koening avoue également dans une interview donnée au magazine NEON que la mise en place de ce dispositif nécessite encore beaucoup de réflexion. Il parle par exemple de la problématique de la sécurité sociale ... comme du « boss final du Think Thank ».

L’envie de vouloir créer un nouveau modèle grâce au revenu universel reste tout de même entière et légitime. Les nouvelles activités et structures, fluides et rapides, exigent un changement de système sur le long terme. Car avec la révolution numérique, ce n’est pas seulement les activités qui changent : c’est aussi la manière de penser le travail, et le lien social en général. Espérons seulement que cela arrivera plus vite qu'une application « Sécu » ...


joseph saget AFP

Actualité

TRAVAILLEURS ET CRISES DANS L'OEIL DES PHOTOGRAPHES

Myriam Bernet

Le thème du travail traité ce mois-ci dans notre magazine est également l'un des sujets de prédilection pour de nombreux photographes, parmi lesquels August Sander et Walker Evans. Retour sur ces travaux photographiques, entre Allemagne sous occupation nazie pour l'un, et Amérique durant la Grande Dépression pour l'autre.



Walker Evans

Certains artistes vous diront que les périodes de désespoir et de difficultés sont des moments charnières lors de la création de leurs œuvres. Ici, aucune interprétation n'est prêtée à ces deux photographes, mais leurs travaux coïncident avec des périodes sombres de l'Histoire. D'ailleurs, August Sander disait qu'« en photographie, il n'existe pas d'ombres que l'on ne puisse éclairer. » D'une certaine façon, ses paroles contrastent avec son oeuvre photographique, souvent qualifiée de clinique. Lui qui a

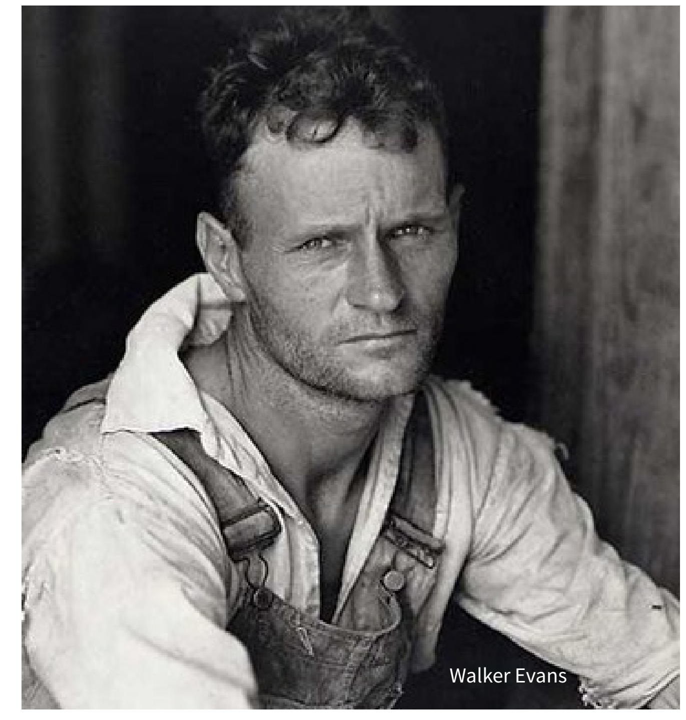
su capturer à travers des portraits documentaires son pays d'origine, l'Allemagne, alors qu'elle basculait aux mains du nazisme. Des portraits cliniques certes, mais plus encore, souvent inquiétants, et surtout révélateurs d'une période de grands changements pour le pays qui fut défait quelques années plus tôt. Pour cela, rien de tel qu'une « Neues Sachlichkeit » traduit par "nouvelle objectivité".

Il s'agit d'un mouvement artistique, effectivement apparu en Allemagne moins d'une dizaine d'années avant le début de la Seconde guerre mondiale. Ce courant concerne toutes les disciplines et rappelle plus que jamais les artistes à leur devoir protestataire. Et ce, par un retour indispensable au quotidien, au réel, froidement ou... cliniquement. Ici vous ne trouverez pas d'empathie, ni de pathos. Sander capture les âmes des travailleurs, mais aussi des artistes, des soldats et des bourgeois. Les nazis refusent d'accepter cette vision de l'Allemagne, loin de leurs idéaux aryens. Car les visages, les corps, et les postures que l'on voit sur les images de Sander sont loin d'un idéal de perfection. C'est cet homme, le dos chargé de briques, ce maître pâtissier, humble et fier, ces forgerons, avec leurs regards qui percent l'objectifs, ces musiciens de rues, qui ne demandent que quelques sous en échange de quelques notes... Ces portraits trouvent leur source par le biais du projet majeur de l'artiste, nommé « Menschen des 20 Jahrhunderts » soit « Les hommes du XXème siècle ». Pour lui les paysans étaient alors l'essence de l'homme contemporain. Un projet qui ne sera d'ailleurs jamais terminé à cause de la montée du nazisme, et de leur refus catégorique d'accepter cette réalité du quotidien photographiée par Sander. Une partie de ses négatifs, de ses documents, ainsi que tous les exemplaires de son livre Face du temps, seront même détruits.

Pour l'américain Walker Evans, pas de superflu non plus, l'urgence réside également dans la capture du réel. Ici, toujours pas de pathétique et de sentimentalisme, mais des images, et surtout des portraits, qui sont encore une fois un tableau qui dépeint la réalité de son époque. Bien sûr, l'objectivité en art n'est que pur fantasme. Mais Walker Evans prône l'absence de subjectivité et veut s'effacer le plus possible pour nous donner à voir l'autre. Cet autre, c'est une paysanne, un paysan, des fiers travailleurs. Robert Frank pensait à Malraux face aux photographies de Walker Evans, à propos de « transformer le destin en conscience ». La misère paysanne, c'est ce que souhaitait nous montrer Evans à travers son oeuvre photographique.

En effet, le contexte social et économique aux États-Unis, mais pas seulement, est difficile, secoué par les crises. Et surtout par « The Great Depression », la Grande Dépression, aussi nommée le krach de 1929, qui fut la crise économique la plus importante du XXème siècle. Celui que Dorothea Lange considérait comme « un homme très droit et très vrai » avait un soucis continuel de raconter l'Histoire de son pays, de façon humble et éthique. Il prendra plus de mille photographies durant son immersion en Alabama, et en résultera « Let us now praise famous men » ou "Louons maintenant les grands hommes", un travail sur les familles de fermiers. Walker Evans était l'archétype de l'être humain en proie aux questionnements, et à la remise en cause, toujours en quête de la justesse.


August Sander


Walker Evans

99 FRANCS - VOTRE COUPON RABAIS N'EST PAS VALIDE

Frédérique Veilleux-Patry

Difficile à la lecture du célèbre roman 99 francs de ne pas se laisser influencer par le cynisme contagieux de son personnage principal, Octave. Difficile aussi à la lumière de ce qu'il expose, de ne pas poser un regard circonspect sur le monde du travail actuel. Une épopée signé Fréderic Beigbeder où votre carte d'affaire est aussi un laissez-passer pour l'asile.

De l'importance de donner du sens à son travail.

Vous n'y croyez pas ? Peut-être qu'un plongeon dans le quotidien d'Octave aurait tôt fait de vous convaincre. 99 francs relate l'histoire d'un publicitaire un peu désœuvré, un peu nihiliste, un peu dégoûté par la nature de son travail, qui cherche désespérément à se faire renvoyer. Un peu par son histoire rocambolesque et aussi, un peu à cause de l'environnement absurde dans lequel il fait évoluer ses personnages, le livre pourrait être comparé un Alice au Pays des Merveilles des temps modernes : les publicités en plus, le lapin en moins.

Et la pause thé ayant bien évidemment été remplacée par une pause Kitkat.

Révèle-moi le standing de ta profession et je t'offrirais peut-être un bouquet de coupons rabais.

Un peu à la manière d'une très, très mauvaise relation amoureuse, son poste de concepteur-rédacteur lui fait bénéficier de nombreux avantages : une voiture de luxe, un bon appartement, un salaire plus que souhaitable, mais cela ne le comble en rien. À l'intérieur, Octave implose, explose : aucune sphère de sa vie ne semble pouvoir contenir l'exubérance de son travail. Il se meurt lentement et ne finit plus que par s'auto-résumer à ça : concepteur-rédacteur dans une agence de publicité.

Auriez-vous un salut en promotion ?

À ses yeux, la seule délivrance possible est son licenciement. Licenciement qui fait figure chez lui d'un tel fantasme qu'on pourrait en venir à croire qu'elle ne peut lui être apporté que par le messie, dont les doux mots : « aimez-vous les uns les autres » auraient étés remplacés par les plus rugueux : « Nous n'aurons plus besoin de vos services.. »

Révèle-moi ta profession et je te dirais qui tu es.

Forcé de constaté que la profession revêt de nos jours une telle importance qu'il est plus que jamais devenu coutume de dévoiler son travail lorsque l'on décline son identité. Alors d'ici à ce qu'apparaisse sur nos passeports ou tout autre documents identitaires officiels, la nature de notre emploi à côté de notre nom et notre date de naissance…

On se souhaite beaucoup de pauses publicitaires.

Et quant à toi, Octave… Courage ! Ton salut viendra peut-être, mais en attendant just do it.


Pathé Distribution

Actualité

ENTRE LIBERTÉ ET PRÉCARITÉ : LE SUCCÈS DES COURSIERS FREELANCE

Roxane Thébaud

Depuis deux ans, les bikers, les coursiers à vélo, se font de plus en plus nombreux à Paris mais aussi à Bruxelles. Ils travaillent pour Take eat easy, Deliveroo, UberEATS ou encore Stuart, des start-up spécialisées dans la livraison à domicile, reprenant toujours le même concept, initié par Uber : l'envoi de travailleurs freelance chargés de la livraison, par des salariés cloisonnés dans des bureaux leur distribuant des itinéraires à une allure effrénée. Vus d'un côté comme un complément de salaire non négligeable voire un salaire tout court, ces emplois sont aussi la conséquence de situations précaires, faisant des livreurs à vélo des travailleurs à la journée, éphémères.

Spécialisées principalement dans la livraison à domicile de repas instantanés commandés en ligne, ces filiales d'un nouveau genre se multiplient dans les capitales européennes. Que ce soit pour Take eat easy, basé au départ à Bruxelles, ou bien Deliveroo à Londres, le principe de fonctionnement reste le même : après avoir signé un partenariat avec un restaurant, la start-up est chargée de livrer les repas grâce à des coursiers, le plus souvent à vélo. Le modèle repose sur la géolocalisation du coursier et du destinataire de la commande mais aussi sur l'utilisation d'algorithmes afin de rationaliser au mieux les circuits. En effet, est déterminée l'heure à laquelle la commande doit être envoyée au restaurant, puis récupérée par le coursier qui livrera à temps.

Le coursier gère son emploi du temps lui-même, et est payé à la course. Chez Take eat easy, start-up bruxelloise lancée en septembre 2013, la course est rémunérée 7€50. Chaque coursier accepte ou non une commande, en fonction de son lieu actuel, de ses objectifs personnels. Il s'engage donc à recevoir des bonus, s'il se voit être particulièrement efficace et à l'inverse des malus s'il refuse des courses ou cumule des retards. Ainsi, c'est à celui qui fera le plus de course dans la journée, au détriment du respect du code de la route et de la vigilance. Car le choix des livraisons à vélo ne s'est pas fait par hasard. Le deux-roues a la capacité de se faufiler partout, d'éviter les bouchons et donc concurrence sévèrement les coursiers en voiture et en scooter. L'utilisation du vélo garantit aussi une image à la marque ; l'auto-entrepreneur débutant est séduit par la possibilité de pratiquer sa passion, qui est d'autant plus une activité en plein air, mêlant ainsi l'utile à l'agréable. Mais c'est aussi un moyen de d'afficher une facette eco-friendly, qui ravit la clientèle bobo des capitales européennes.

Le coursier est totalement indépendant. Il lui revient de fournir lui-même son matériel, et de l'entretenir. Tellement indépendant qu'il peut se faire renvoyer si son vélo lui fait défaut, s'il est victime d'un accident ou s'il ne peut effectuer une course pour une raison quelconque. En effet, le statut particulier que possède le coursier ne lui permet pas d'être protégé ; le coursier possède le statut d'auto-entrepreneur. Il est donc considéré comme un simple partenaire, une sorte de professionnel indépendant, non salarié,



Takeeateasy

qui facture ses prestations à la filiale. Par conséquent, le coursier ne peut se retourner contre la start-up en cas d'accident en peine course, de conflit mettant en cause le matériel dans la mesure où l'assurance est à sa charge et ne dépend pas de l'employeur.

Si ces nouveaux modes de livraison font débat chez les coursiers, ils le font également chez les restaurants partenaires. Tout d'abord parce que des filiales comme Take eat easy ou Deliveroo prélèvent une commission de 30% sur le montant de la vente du restaurant. Pour les clients, la livraison est facturée 3€50 en moyenne. Certains voient également dans ce partenariat la transmission d'une mauvaise image de l'établissement, en invoquant le fait qu'ils ne peuvent absorber les flux de demandes sans altérer la qualité de leur prestation.

Pour l'heure, le succès de ces coursiers à vélo est indéniable. Malgré la fragilité du statut et les risques techniques encourus, le nombre de deux-roues en circulation s'agrandit dans les capitales à tel point qu'on chercherait dorénavant à le réduire. En effet, Take eat easy ne travaille pas seul dans ce domaine : une dizaine de start-up fleurit et chacune essaie de s'imposer comme le leader de la livraison. Pour cela, tous les coups sont permis : baisse du prix de la livraison, sollicitation de coursiers déjà établis chez les concurrents, mais aussi multiplication d'événements marketing comme l'organisation de balade à vélo dans les capitales, les Crazy Ride Club, aux côtés des coursiers.

RENCONTRE AVEC BENJAMIN LUCAS

"AUJOURD'HUI, LE TRAVAIL DOIT ÊTRE MIEUX PARTAGÉ"

Kevin Dufreche

Depuis un mois ils font eux aussi partis des cortèges qui crient leur refus de la loi El Khomri : les militants du Mouvement des Jeunes Socialistes manifestent contre un gouvernement censé faire partie de leur famille politique. À la veille de la grande journée de mobilisation du 9 avril dernier, nous avons rencontré le président du MJS, Benjamin Lucas, qui s'il défend une autre réforme du travail, se refuse à personnaliser le combat contre François Hollande.



MJS

Il y a quatre ans jour pour jour, nous étions dans le sprint final de l'élection présidentielle. Vous comme d'autres militiez certainement quelque part pour faire élire François Hollande. Imaginiez-vous que vous seriez quatre ans plus tard dans la rue contre lui ?

D'abord, nous ne sommes pas dans la rue contre François Hollande ou le gouvernement. Je me souviens qu'il y a quatre ans c'était à peu près la période où François Hollande était venu chez moi à Amiens au près des jeunes, pour un événement 100% jeunes sur cette campagne présidentielle. On ne s'attendait pas alors à ce qu'on renie notre parole sur quelques sujets comme la déchéance de la nationalité, ou cette loi Travail.

Avec maintenant plus d'un mois de recul, comment voyez-vous cette mobilisation ?

D'abord je pense qu'elle a servi, parce qu'entre la première et la seconde version de la loi, il y a eu des évolutions qui n'auraient pas eu lieu s'il n'y avait pas eu cette mobilisation sociale, parlementaire, politique au sens large. Cela prouve que cette mobilisation est utile. Et puis ça m'inspire que dans un moment où on dit que les jeunes sont résignés,

que globalement la société n'attend plus rien du politique, voir des gens qui s'engagent pour la protection des droits des salariés, pour rejeter l'idée que le Code du Travail est un problème, ça m'inspire plutôt de l'optimisme.

Aimeriez-vous la voir évoluer vers un mouvement politique, comme on a pu le voir ailleurs en Europe ?

D'abord je ne sais pas si ça pourrait aller dans ce sens parce que la situation en France est très différente, nos institutions font que tout est centré autour de l'élection présidentielle, c'est donc plus difficile de faire émerger en France ce genre de mouvement qu'ailleurs. Ce que je souhaiterais, c'est que quelque chose de neuf se crée au sein du Parti Socialiste, dans la famille socialiste, que ça se fasse avec les socialistes, qui sont ceux qui historiquement incarnent le débouché politique du mouvement social, qui incarnent la conquête du progrès, qui incarnent la solidarité.

Je me souviens avoir pris ma carte au Parti Socialiste en 2006 au moment des manifestations contre le CPE, et ceux qui étaient les premiers derrière la banderole, ceux qui étaient les plus engagés dans cette lutte, c'était les socialistes. Je suis triste de voir qu'aujourd'hui tout cela se fait sans eux.

Le MJS porte une autre réforme du travail. Qu'est-ce qu'elle comporterait ?

Il y a d'abord ce que l'on aimerait nous dans l'absolu : nous nous sommes pour une nouvelle étape dans la réduction du temps de travail, pour des dizaines de milliers d'emplois d'avenir supplémentaires, pour une augmentation des salaires, des minima sociaux, etc. Et puis il y a ce dont on sait qu'on peut l'obtenir, parce que le gouvernement est capable de faire des compromis. Bien sûr nous faisons campagne sur ce que l'on souhaiterait, mais moi je ne demande pas au gouvernement de faire tout ce que veulent les Jeunes Socialistes, car ce n'est pas possible compte tenu de ce que sont les orientations politiques de ce quinquennat.

En revanche on est capables de trouver des compromis, sur des choses qu'il parait important de mettre en place très vite : surtaxer les contrats courts et les contrats précaires qui pénalisent surtout les jeunes, ne pas toucher aux 35h et donc à la majoration des heures supplémentaires, l'extension de la garantie jeune aux 900.000 personnes qui y ont le droit plutôt qu'à 200.000...

Vous êtes un certain nombre à gauche à clamer que l'on utilise toujours les mêmes recettes en matière économique. Qu'est-ce qui fait que rien ne change, que personne ne veuille renverser la table ?

D'abord, il y a toujours des contraintes. Personne ne pensait que François Hollande seul, dans une Europe dirigée par la droite, obtiendrait des résultats immédiats. Mais en tous cas on constate qu'il y a un réel manque de volonté politique, de faire en sorte que les choses bougent. C'est vrai qu'il y a une sorte d'adaptation de la gauche au libéralisme depuis des années, qui jusque là était contrebalancée quand même par un certain nombre de mesures qui allaient dans le sens du progrès social, les 35h, la CMU, la retraite à 60 ans... Aujourd'hui on a brisé un peu cet équilibre là.

Ce que je crois, c'est que la gauche a perdu la bataille des idées, sur les questions économiques, parce que pendant des années elle a laissé la droite nous expliquer qu'il n'y avait qu'une orientation économique possible, celle du libéralisme, de la réduction à marche forcée de la dépense publique, etc.

Vous répétez à longueur d'interview que vous ne croyez pas en l'existence de deux gauches irréconciliables. Pourtant votre projet de société et celui du gouvernement semblent tout à fait antagonistes. Comment on fabrique à nouveau l'unité ?

Si on veut pouvoir se rassembler, faire la synthèse, il faut que l'on arrive à être d'accord sur un cadre commun. Et ce cadre commun, cela doit être de ne pas aller contre ce sur quoi nous avons été élus la fois dernière. Donc on ne peut pas rassembler quand on fait la déchéance de la nationalité qui est une mesure qui vient de la droite, voire de l'extrême-droite, et quand on fait une réforme du travail inspirée par ce que disent les libéraux depuis des années. Mais on doit se rassembler, car personne n'a a gagné dans la victoire ou la défaite d'un camp sur l'autre.

Notre thème du mois, c'est le travail au XXIe siècle. Pour le Mouvement des Jeunes Socialistes, qu'est-ce que le travail devrai être en 2016 ?

D'abord, il y a une nécessité de prendre en compte les évolutions de notre monde. Comment fait-on par exemple pour protéger aujourd'hui des gens qui ne sont pas salariés, du fait de l'ubérisation de notre société, mais qui travaillent ? Le travail doit également être mieux partagé, dans une société où la croissance ne revient pas, où on connait du chômage de masse et une hausse de la productivité, donc il est nécessaire de réduire le temps de travail pour le repartager. Et puis il doit y avoir aussi la question des nouvelles souffrances au travail : le droit à la déconnexion, la reconnaissance du burn-out qui me semblent être des choses impératives.

Une réforme de gauche de la fin du quinquennat sur la question du travail doit avoir lieu, et qu'elle doit justement être une loi de progrès, qui doit être fidèle à ce que l'on a dit lors de l'élection présidentielle, et qui doit mieux protéger les salariés dans une économie de concurrence sauvage, de grande place de la finance. Nous avons des chantiers considérables devant nous.

RÉFORME DU TRAVAIL : ET CHEZ LES AUTRES ?

Juliette Krawiec

Le dicton populaire veut que « l'herbe soit toujours plus verte chez le voisin ». La France, comme en témoignent les nombreuses manifestations contre le projet de loi El Khomri, ne semble pourtant pas reluquer les pelouses limitrophes et rechigne à emprunter au droit du travail européen.



AFP

La flexicurité, un concept en vogue

Le projet de loi El Khomri s'inscrit clairement dans une démarche d'assouplissement du marché du travail français, longtemps pointé du doigt par les libéraux : des rigidités liées à l'excès de réglementations empêcheraient le fonctionnement du libre jeu de la concurrence et un ajustement spontané des marchés à l'optimum, celui-ci correspondant à l'équilibre entre l'offre et la demande de travail, et donc au plein emploi.

Mais pour qualifier le projet de loi en cours, Manuel Valls préfère au terme de « libéral » celui de « flexicurité », citant ainsi en exemple un dispositif social dont le Danemark est le principal instigateur. Il s'agit d'allier un volet flexibilité qui se traduit par une plus grande facilité de licenciement pour les entreprises en fonction de leur carnet de commande, à un volet sécurité qui consiste à indemniser à très haut niveau (90% du salaire) et sur une longue période (48 mois) le salarié : on ne cherche plus à sécuriser l'emploi mais le travailleur. Le licenciement fait partie de la routine, mais trouver un nouveau travail dans cette configuration n'est alors plus qu'une affaire de semaines pour le travailleur danois, qui de plus conserve ses droits sociaux durant ce laps de temps. Pour bénéficier des indemnités sur la durée, il y a un contrôle de la recherche réelle d'emploi : les chômeurs doivent se rendre au « Pôle Emploi » local tous les trois mois. Parfois ces derniers sont contraints d'accepter une formation pour continuer de percevoir les indemnités, une mesure supplémentaire en faveur du volet sécurité du travailleur tout en allouant efficacement les fonds. Le système fonctionne plutôt bien puisque le taux de chômage se stabilise autour de 6%, mais semble difficilement transposable au cas hexagonal.

Effectivement, les comparaisons abusives du projet El Khomri au modèle danois sont à manier avec des pincettes : un niveau de protection sociale équivalent à celui de notre voisin nordique est trop onéreux et ne peut pas être financé par un État en « déficit excessif » comme l'est la France actuellement. C'est d'ailleurs pourquoi on a reproché au projet El Khomri de rogner sur la partie sécurité en contrepartie de la flexibilité, au contraire de ce qu'impliquerait une flexicurité digne de ce nom.

L'Allemagne et le Royaume-Uni : de bons chiffres mais à quel prix ?

Respectivement avec des taux de chômage de 4,5% et de 5,1%, les Allemands et les Britanniques mènent la danse des statistiques, mais une bonne santé économique est-elle synonyme de bien-être social ?

Le gouvernement conservateur de David Cameron est accusé par les travaillistes de bâtir la reprise économique du pays sur le dos des travailleurs pauvres, toujours plus nombreux depuis 2010. Le coupable ? Le contrat zéro heure. Là encore intervient la notion de flexibilité : aucune durée de travail n'est déterminée, l'employé n'est rémunéré que pour les heures travaillées, ce qui par conséquent ne lui garantit pas de revenu fixe. Le salaire varie selon que l'on travaille à plein temps ou seulement quelques heures par semaine. Lié par un contrat, le salarié ne peut pas non plus se tourner vers une autre entreprise pour combler les « vides » de son planning et doit se contenter d'une petite paie certaines semaines. C'est donc un contrat très précaire qui trouve malgré tout preneur : l'emploi est débridé, il est très facile d'en trouver un. En effet, les grandes enseignes raffolent de ce type de contrat, si bien que 90% des employés de la chaîne de fast-food McDonald's au Royaume-Uni sont des « employés zéro heure » selon le Guardian.

Outre-Rhin, c'est le gouvernement social-démocrate de Gerhard Schröder qui a flexibilisé le marché du travail entre 2003 et 2005 notamment à travers les « mini-jobs » ou les « emplois à un euro », qui ont surtout coûté politiquement au SPD, critiqué d'avoir renforcé une forme d'emploi qui ne permet pas de vivre décemment. En effet, à mesure que le chômage diminuait, le taux de pauvreté continuait sa course en Allemagne. L'essor des mini-jobs, des contrats précaires plafonnés à 450 euros par mois et exonérés de charges sociales, en est pour quelque chose. Stages, temps partiel, cumul chômage-emploi ont grignoté sur les emplois soumis à cotisations.

Une facette encore plus sombre du succès économique allemand sont les redoutés « emplois à un euro » : un chômeur de longue durée qui ne veut pas perdre son allocation est contraint d'accepter des travaux d'intérêt général rémunérés à un euro de l'heure. Officiellement ils sont censés faciliter la réinsertion des chômeurs de longue durée, mais en réalité peu trouvent un emploi durable via ce biais.

Il semble toutefois important de préciser que la flexibilité du modèle allemand repose essentiellement sur ces contrats temporaires, la législation allemande concernant les licenciements restant aussi voire plus rigide qu'en France.

Loi travail : une inspiration méditerranéenne ?

L'Espagne et l'Italie ont tout deux misé sur la création d'un nouveau type de contrat à durée indéterminée et à « protections croissantes ». Le Jobs Act italien prévoit ainsi un licenciement facilité pendant trois ans (non justifié et plafonnement des indemnités versées) puis plus coûteux et compliqué par la suite. Une sorte de compromis entre contrats précaires sans aucune protection et contrats ultra protégés. A cela s'ajoute des incitations fiscales pour les entreprises embauchant en CDI.

La feuille de route du projet de Loi Travail est en ce sens assez similaire à celle de Matteo Renzi, le Premier ministre italien : rendre le CDI attractif pour les employeurs. À la différence que le projet du gouvernement consisterait à taxer les CDD, une mesure à double tranchant puisqu'en dehors des substitutions escomptées, elle pourrait amener à la destruction de CDD, qui représentent une part importante des contrats chez les jeunes.

Certains experts préconisent donc de s'inspirer du Jobs Act italien. Mais chaque pays a ses propres spécificités : rappelons que le travailleur français enregistre l'une des plus hautes productivités au niveau européen alors que la productivité du travailleur italien reste faible. Les lois doivent donc s'adapter aux structures économiques des pays, et non pas simplement imiter un système.

Une chose reste certaine : les partis à sensibilité de gauche qui se sont engagés dans ces réformes impopulaires en pâtissent aujourd'hui. Le projet de loi El-Khomri est perçu comme une trahison de l'héritage socialiste, d'où l'émergence d'une forte contestation sociale ces derniers temps.

Construire un marché du travail sans rogner sur les rigidités protectrices est-il donc utopique ? La tendance économique du moment amène à le penser mais rappelons qu'aucun lien scientifique n'a été prouvé entre rigidités et chômage. Au Portugal, accroître la flexibilité a aussi contribué à faire grimper le chômage par exemple. Il semblerait qu'aucune solution miracle n'est encore été trouvée pour faire face à la situation actuelle du marché de l'emploi européen.

LOI EL KHOMRI :
QUEL RÔLE POUR LES RÉSEAUX SOCIAUX ?

Marion Collot

À moins que tu n'aies vécu dans le fin fond d'une caverne ces dernières semaines, tu n'as pas pu passer à côté du projet de loi sur le travail de Myriam El Khomri. Omniprésente dans les médias, cette réforme du code du Travail a soulevé les foules, considérée par beaucoup comme une véritable régression sociale. Énormément médiatisées à la télévision ou à la radio, les manifestations et autres regroupements pour protester contre ce projet de loi sont également extrêmement relayés sur les réseaux sociaux.

Les groupes Facebook : un mode d'organisation 2.0.

Aujourd'hui les réseaux sociaux sont devenus un passage obligé, et de plus en plus de personnes, toutes classes d'âge confondues, passent par la case Facebook, Twitter ou Snapchat. Ces réseaux jouent un rôle non négligeable dans la contestation du projet de loi travail depuis maintenant plusieurs semaines, en relayant les informations mais aussi en favorisant la mise en place de manifestations et la mobilisation générale grâce, notamment, aux pages et groupes Facebook dédiés. Pour faciliter la bonne organisation des mobilisations, Facebook semble être un outil adapté puisqu'on a pu voir fleurir sur le réseau des pages qui militent contre la réforme du travail, des groupes qui organisent des actions en faveur du retrait de cette proposition de loi, ou encore des événements invitant à venir manifester.

C'est par exemple le cas dans la ville de Poitiers, comme dans d'autres grandes villes de France, dont les étudiants ont créé pour l'occasion un groupe qui rassemble les étudiants et les enseignants de la faculté de Lettres et Langues, et qui assure la bonne organisation ainsi que le bon déroulement des actions militantes contre le projet de loi. Au programme : partage d'articles concernant l'avancement du projet de loi afin que chacun puisse se tenir informer de son évolution, post de statuts et partage événements pour informer les membres du groupe des actions à venir, mise en place de réunions, regroupements et manifestations, organisation d'assemblées générales au sein de la fac grâce au dialogue entre enseignants et étudiants… Facebook est presque devenu ces dernières semaines un outil au service de la lutte contre la loi travail, et il a le mérite de favoriser la mobilisation générale des étudiants comme des enseignants, ainsi que de diffuser les informations et de s'organiser de manière extrêmement efficace.

Les pétitions en ligne : une manière de se faire entendre.

D'ailleurs, les événements créés sur Facebook qui invitent à venir manifester contre le projet de loi sont nombreux, et ils fonctionnent presque comme une pétition. Cocher la case « je participe » sur

un événement Facebook n'engage en soi à rien, pourtant le nombre de participants potentiels monte, monte, monte et reflète, malgré les personnes qui ne viendront en réalité pas manifester, une protestation collective. Un « je participe » à une manifestation en défaveur du projet de loi El Khomri équivaut à un « je suis contre cette loi et je le fais savoir via cet événement Facebook ». De ce fait, on observe une importance croissante du rôle des réseaux dans le dialogue social.

D'autre part, si Facebook joue un rôle de pétition contre ce projet de loi, des pétitions virtuelles en tant que telles ont aussi été mises en place sur le site Change.org pour protester, et le nombre de signatures a actuellement dépassé les 1.280.000. Pétition largement relayée sur les réseaux sociaux, à commencer par Facebook et Twitter, ce qui augmente de façon considérable les signatures et par la même la possibilité de faire entendre son avis.

Un retentissement redoublé grâce au réseaux sociaux et à la multiplicité des plateformes.

La visibilité des différents rassemblements et autres manifestations a elle aussi augmentée de façon considérable, grâce à la multiplicité des médias sociaux. Vidéos sur Snapchat, photos sur Instagram, statuts, avis, réactions, like sur Facebook et Twitter… Les manifestants font entendre leur désaccord non seulement à la télévision de manière collective, mais aussi sur la toile, de manière plus individuelle et personnelle grâce au hashtag #OnVautMieuxQueCa. #OnVautMieuxQueCa, c'est aussi une page Facebook dédiée, ainsi qu'un compte Twitter et même, plus rare, une chaîne YouTube, sur laquelle des YouTubeurs avec une certaine notoriété (Dany Caligula, le Stagirite, Osons Causer, le fil d'Actu, Klaire, Bonjour Tristesse, Buffy Mars…) mettent leur savoir-faire au service des manifestants, et invitent ces derniers à partager leur expérience, leur avis, leurs commentaires, qu'ils partageront ensuite en vidéo sur la chaîne.

Cette pluralité des supports sociaux ne fait qu'accroitre le retentissement du projet de loi El Khomri, et invite les français à manifester tant physiquement que virtuellement, en facilitant l'organisation de rassemblements et en redoublant la visibilité de ces derniers.


PATRICK KOVARIK AFP

TRAVAIL ET CINÉMA
DANS LES COULISSES COMME À L'ÉCRAN

Quel drôle de métier que cinéaste ! La réalisation d'un film n'est pas un moindre projet et il semble intéressant de se pencher sur la multitude de personnes que cela peut convoquer. Que ce soit en équipe réduite ou avec des centaines de personnes, faire un film reste un travail d'équipe, mais du réalisateur au dernier des figurants se met parfois en place une forme de hiérarchie au sujet de laquelle on a pu trouver à redire.

Si vous aussi vous vous êtes retrouvés devant Birdman d'Iñárritu, alors vous avez peut-être aussi aperçu l'un des cartons du générique de fin qui annonce : « Plusieurs milliers de personnes ont travaillé sur ce film ». Voilà une bonne alternative à un générique de fin dont les remerciements individuels auraient duré plus longtemps que le film lui-même ! Cela dit, évacuer en un seul carton un si grand nombre de personnes qui auraient participé au tournage soulève quelques questions : qui sont ces milliers de travailleurs anonymes ? Et quelle image cela donne-t-il du cinéma ? On peut supposer qu'une grande partie de ces personnes qui n'ont pas eu leur nom au générique sont ceux qui ont créé les décors, les figurants, les régisseurs, etc. Aussi, on peut s'imaginer ce que diraient les responsables de Pôle emploi à la vue d'une tel carton : « Eh bien voilà, c'est le cinéma qui va redresser la courbe du chômage ! ». Pour autant, il semble que ce soit quelque peu contre-nature de laisser le cinéma prendre des airs d'entreprise multinationale. Dans Peuples exposés, peuples figurants, le théoricien Georges Didi-Hubermann considère la place des figurants au cinéma avec brio :

« Les figurants sont la nuit du cinéma lorsque le cinéma se veut un art pour faire briller ses étoiles, ils seraient les non-acteurs par excellence [...]. Ils sont à l'histoire qui se raconte quelque chose comme une toile de fond constituée de visages, de corps, de gestes. »

Cette question de la place des figurants au cinéma, c'est l'un des enjeux dont traite La Ricotta de Pier Paolo Pasolini. Le film met en scène un tournage durant lequel il est question de reconstituer des tableaux bibliques à taille humaine, avec des acteurs. Sur le plateau de ce tournage, on a d'un côté Orson Welles, qui joue le rôle du réalisateur, assis confortablement dans sa chaise le cigare à la bouche, et de l'autre le personnage de Stracci (ce qui signifie « haillons » en italien) qui représente précisément ce statut du « prolétaire du cinéma » (voire même plutôt du sous-prolétaire car Stracci se fait même maltraiter par les autres figurants). Cette réflexion portée sur le cinéma lui-même par Pasolini donne à penser la manière dont le cinéma a intégré la hiérarchisation voulue par les systèmes de production capitalistes : n'importe qui peut jouer à la place de Stracci car il n'est qu'une silhouette (en l'occurrence, celle d'un corps mort sur une croix christique) donc il devra être payé le minimum.

Le cinéma ne pouvait-il pas résister plus longtemps que l'ont fait les industries à cette logique du profit ? Face à ce problème de la représentation des travailleurs au cinéma, il me semble qu'il faille condamner la démarche des cinéastes qui chercheraient à faire compatir le spectateur vis-à-vis de leur situation et qu'il faille au contraire faire échapper l'individu de son statut de travailleur, il faut montrer l'humain derrière ce que d'autres ont cherché à réduire à un statut (femme de ménage, ouvrier, figurant) et redonner de l'effectivité à ces personnes là à l'écran. Dans Les Mille et une nuits de Miguel Gomes, la création de micro-récits fictionnels fournit des rôles à ceux qui n'en avaient pas. Chaque histoire donne le temps à l'individu de s'exprimer de manière à ce que le film dans son ensemble (car il est constitué de trois volumes) donne à voir chaque élément qui constitue ce qu'on voyait habituellement comme une masse uniforme, il montre ce qui ce cache entre les mailles de la « toile de fond ».

Adam Garner

Cinéma

Le travail au cinéma c'est souvent la machine. La machine comme mouvement autonome et régulier qui a fait l'objet de la fascination des premiers cinéastes aux prétentions documentaires (Vertov, Ruthman). Mais aussi la machine de l'asservissement au travail, de la soumission à la cadence.

Bras armé de la domination, incarnation infernale et zolienne d'un travail deshumanisant, routinier et aux visées si abstraites qu'elles en deviennent absurdes, elle dévore parfois littéralement le travailleur. C'est alors Métropolis de Lang et ses ouvriers qui se balancent aux rythmes chorégraphiés d'une machine/divinité les avalant dans des enfers païens surgis d'un fondu enchainé. C'est enfin Charlie Chaplin et cette machine censée nourrir le travailleur et le défigurant sur un mode comique déjanté.

Le cinéma, et tout le cinéma de Tati ou Keaton en est la preuve, est alors capable par son onirisme partout en germe de dépasser son admiration pour la matière et le mouvement et de rendre la chose et la machine à son absurdité première. L'absurdité d'une machine qui ne se justifie que par une divinisation de l'argent, de l'efficacité et du travail pour eux-mêmes. L'absurdité d'une machine dont la simple beauté dynamique se suffit à elle-même.

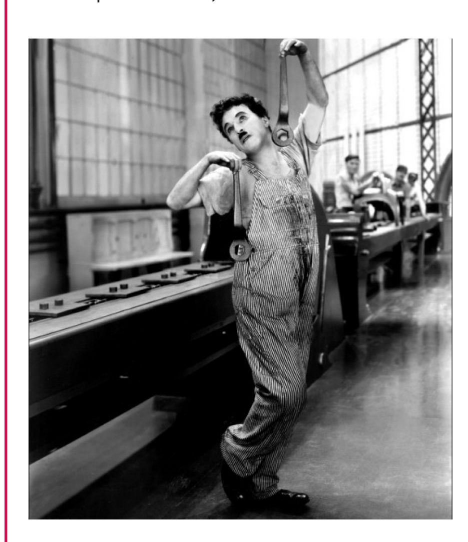
Car le meilleur moyen de dénoncer le travail de la machine oppressante, c'est peut-être de le rendre à sa grâce et sa délicatesse. Quand Charlie Chaplin - encore lui - glisse entre les rouages de l'usine et fait fi de cette machine qui n'essaye plus de le broyer, quand Koyaanisqatsi montre l'esthétisme et sort de toute utilité un monde moderne construit dans des vues de productivité, la machine n'est alors plus que machine. Un outil dans la main de l'artiste, une beauté de mouvement, une chose extraite de notre monde, un poison mortel qui, pris à petite dose, devient un remède miraculeux à notre fascination moderne pour l'homme au travail.

Victor Demenge



Alexandre le bienheureux

Les temps modernes, MK2





Metropolis, MK2

Dans l'histoire du cinéma, le travail a été abordé sous tous ses angles. L'usine, les mouvements sociaux, les difficultés de la vie en entreprise, l'économie sont des thèmes maintes et maintes fois envisagés par les cinéastes qu'ils soient filmés de manière plutôt réaliste ou satirique, voir burlesque. Et puis, il y a les films traitant d'un métier en particulier. Alors qu'aujourd'hui, le travail est au cœur des débats citoyens, médiatiques et politiques avec la Loi El Khomri et que les étudiants et lycéens se mobilisent dans les rues aux quatre coins de la France, un esprit de révolte souffle. Une envie de rébellion contre cette société à la manière des ouvriers du chef-d'œuvre de Fritz Lang, Metropolis, une envie de se libérer des chaînes du monde « d'en-haut », comme un ras-le-bol du peuple envers ses dirigeants. Il faut penser bien évidemment au dernier film de Stéphane Brizé, La Loi du marché qui offrit la palme d'or à Vincent Lindon au dernier Festival de Cannes ainsi que le César du meilleur acteur, qui fait écho avec ces mouvements sociaux. Le personnage interprété par l'acteur est victime en tant qu'emploi précaire, de la crise de l'emploi aujourd'hui et des dysfonctionnements de ce secteur. Un mot reste après visionnage : déshumanisation, encore aujourd'hui en 2016 comme en 1927 dans Metropolis. Et face à cela, on a envie de crier STOP et avec l'arrivée des beaux jours, il convient d'arrêter de s'épuiser et on peut compter sur le cinéma pour cela et surtout sur le film Alexandre le Bienheureux d'Yves Robert, où Philippe Noiret après la mort de sa femme, décide d'arrêter de travailler pour ne rien faire, un bel éloge cinématographique de la paresse :

« Crevés comme moi, ils sont, le soir. Ils s'endorment fatigués et ils se réveillent plus fatigués encore. Et ça continue, et ça n'en finit pas de durer et d'être pareil. Pfff ! Y'a un moment, je sais pas, moi, mais je sais bien que c'est pas ça, quoi. »

Diane Lestage

«ETUDIANT» IS THE NEW BLACK

Astrig Agopian

On connaissait les jobs étudiants, les stages obligatoires en entreprise réalisés durant les études ou en plus pour booster le CV. Mais aujourd'hui de plus en plus de start-ups et de plateformes se développent pour mettre directement en contact les étudiants (souvent des grandes écoles) et les entreprises pour des « missions ».

« Crème de la crème », « Le coin des grandes écoles », ces noms ne vous disent rien ? Rien d'étonnant, ces deux start-ups n'ont été créées qu'en 2015. Mise à part leur jeunesse, elles ont plusieurs points communs : des étudiants, des entreprises, des petites annonces type « Le bon coin ».

Les sites des deux entreprises se présentent comme des plateformes où l'on peut poster des annonces, missions et prestations et y répondre. Pour s'inscrire, du côté étudiant, il suffit d'entrer son adresse e-mail. Seule condition : faire partie d'une Grande Ecole. A la question pourquoi uniquement les Grandes Ecoles, « Le coin des grandes écoles » répond sans vraiment répondre que si la demande est forte, d'autres plateformes de type « Le coin des universités » ou « Le coin des Ecoles d'Art » pourraient être créées.

La start-up affirme ne pas concurrencer les Junior Entreprises mais entend proposer une relation étudiant/entreprise différente, grâce au statut d'auto-entrepreneur. Ce dernier est présenté par toutes les plateformes de ce type comme idéal, car permettant l'indépendance, la légalité et la facilité. L'activité peut se révéler très lucrative pour les étudiants, certaines missions étant rémunérées en centaines d'euros. Les missions sont présentées comme une alternative aux jobs étudiants classiques, mais aussi comme des atouts pour la rubrique expérience du CV. Le fait est que des milliers d'étudiants et des centaines d'entreprises sont séduits et que les plateformes ne cessent de grandir, et souhaitent désormais lancer de nouvelles versions dans de nouvelles régions du monde. Du côté des entreprises, cette relation est intéressante pour les Petites et Moyennes (PME) d'entres elles, qui n'ont pas nécessairement les moyens de faire appel à des professionnels.

Ces start-ups ne sont qu'un versant de l'évolution de la relation étudiants/entreprises, puisque certaines initiatives sont soutenues par les pouvoirs publics, comme « Le Connecteur Étudiants Entreprises », soutenu par la Ville de Paris. Assiste-t-on à une « uberisation » du job étudiant ? Il est trop tôt pour le dire, et les jobs étudiants classiques (livreur de pizza, baby-sitter, distributeur de flyers etc.) sont toujours aussi nombreux. Mais il est certain que l'exemple de ces plateformes illustre une mutation de la relation étudiant/entreprise : affaire à suivre.


DR



Victoria Stampfer pour Maze Magazine

AVE CÉSAR!

PIMPANTE CHRONIQUE HOLLYWOODIENNE

Clémence Thiard

Deux ans après Inside Lewin Davis, les frères Cohen, Joel et Ethan, ont suscité l'attente en ce début d'année. Avec l'humour qu'on leur connaît bien, et un sens du casting dont ils ont le secret, ils proposent avec Ave César! une chronique d'un des plus grands studios hollywoodiens des années 50. Le film mêle de nombreuses intrigues : policière, historique, singulière… qui se succèdent à la manière de petits sketchs dont la mise en scène est bien faite et même joliment vintage. Pimpant, clinquant, drôle, Ave César! est un bel hommage au cinéma de cette époque en même temps qu'il émet une certaine critique du système hollywoodien. Malgré ses quelques qualités, le film semble tout de même manquer de considérations vis-à-vis du spectateur qui aurait pu espérer une construction narrative manifestant davantage de rigueur tant le film apparaît finalement relativement décousu.

Avec ce film, les Cohen nous entraînent dans les coulisses du studio le Capitole, entreprise frénétique, dans laquelle les caméras ne s'arrêtent jamais de tourner, les vedettes de jouer, et les plateaux d'être piétinés. Ce studio constitue en fait la toile de fond de toutes les intrigues du film, réunies, elles, autour d'un personnage central, presque nodal, celui d'Eddie Manix, « homme à tout faire », chargé de régler tous les problèmes inhérents à chacun des films du studio. La journée de cet homme de défi et de foi – faisant presque figure de justicier –, qui nous est racontée dans le film est à l'image du fonctionnement chaotique du studio : chronométré, périlleuse et excitante. Les multiples missions qu'il remplit sont autant d'intrigues superposées les unes aux autres dans le film, offrant ainsi un joyeux florilège de scènes reflétant l'époque d'alors. En effet, chacune de ces scènes, que l'on pourrait davantage qualifier de saynètes, voire de sketch, montre un pan spécifique du système hollywoodien ou des films produits à cette période : se succèdent alors scènes de ballet nautique, de comédie musicale, de drame psychologique, de western, de péplum… Toutes ces scènes sont traitées sur le ton de la comédie, drôlerie fort plaisante dont les Cohen nous régalent le plus souvent dans leurs films. Le comique qu'ils mettent en place se fonde sur le sentiment de décalage des personnages qu'ils créent, qu'il s'agisse du personnage de DeeAnna Moran, reine du ballet nautique, interprété par Scarlett Johansson, dont le franc-parler contraste avec son costume de ''princesse-sirène'', ou encore du jeune acteur, interprété par Alden Ehrenreich, très bon lorsqu'il s'agit de manier le lasso dans les westerns, mais beaucoup moins pour jouer le dandy distingué. Les Cohen, qui cherchent à susciter le rire, y parviennent donc, d'autant que du point de vue de la mise en scène ces petits sketch sont nettement réussis, bien interprétés, bien filmés, avec des décors et des costumes superbement vintages.

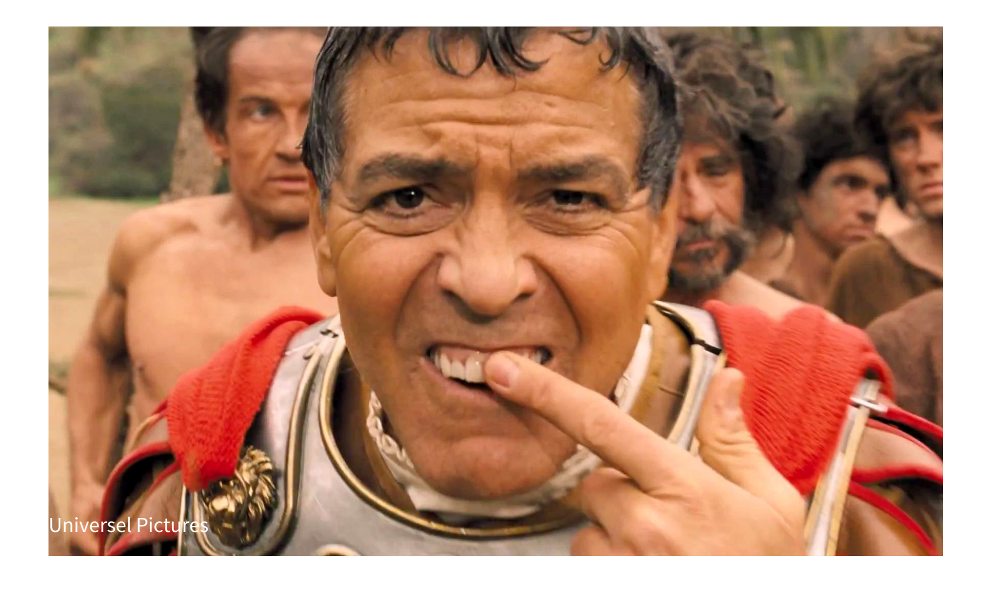
Cependant, on peut avoir l'impression que le film se perd un peu dans cette cacophonie comique et que les épisodes qu'il présente ne semblent pas vraiment se rattacher à une véritable logique narrative négligeant alors l'intrigue principale du film, si tant est qu'on considère qu'il en existe une.

Pourtant s'insère bel et bien dans le récit une intrigue plus importante que les autres, méritant ainsi le statut d'intrigue principale. Il s'agit de celle de l'enlèvement de la plus grande star du Studio, Baird Whitlok, kidnappé, en

plein tournage de la fameuse superproduction biblique AVE CÉSAR, par un obscur groupuscule d'activistes communistes. Vient alors s'ajouter au film une dimension historique, puisque le film s'ancre dans le conflit de la Guerre Froide et dans la période du Maccarthysme. Il peut d'ailleurs être intéressant de se demander si conjointement à cette dimension historique s'ajoute une dimension politique, laquelle refléterait, peut-être, un discours plus profond de la part des frères Cohen. C'est une hypothèse délicate mais qui mérite d'être énoncée car le film, même s'il est essentiellement fondé sur le ressort comique, fait interagir des personnages sur des sujets plus "sérieux". C'est le cas lors de la scène de réunion des communistes, à laquelle assiste la victime du kidnapping, interprétée par George Clooney. Sont évoquées à ce moment-là des revendications politiques qui remettent en cause le système capitaliste des studios et dénonce l'exploitation des employés (dans le film ce sont majoritairement des scénaristes), celle du prolétariat par le patronat dans la logique marxiste que les ravisseurs manifestent. La scène est, selon moi, un peu bâclée, trop longue sur le plan de la narration (à laquelle elle est mal insérée), ce qui fait non seulement perdre de son intérêt à la scène mais également au discours lui-même… Et c'est dommage car il aurait été intéressant de voir se superposer au comique une problématique politique, qui d'ailleurs, mérite sûrement encore notre attention aujourd'hui. On peut peut-être voir là une distance ironique des réalisateurs, qui se contentent d'évoquer la question sans chercher à l'approfondir. Il faut pourtant reconnaître que leur intention n'est pas non plus de faire de ce film un manifeste politique. Néanmoins on peut dire que coexistent dans le film, à la fois une critique du capitalisme hollywoodien et un hommage à la gloire de « l'usine à rêve ».

En effet, un grand businessman propose à Eddie Manix de quitter son poste au Capitole pour rejoindre son projet nucléaire, ce qui lui rapporterait gros. Lors des quelques scènes de ce deal (qui a lieu dans un restaurant chinois d'un exotisme hilarant), le businessman tente de convaincre Manix et ne trouve rien de mieux que de déprécier totalement son travail actuel qui consiste selon lui à « s'occuper d'un cirque ». A travers les hésitations et cas de conscience de Manix, se dessine en fait à un véritable dilemme moral, celui de choisir entre la stabilité, la fortune, et la frénésie artistique des studios. Motivé par une foi indéniable, Manix privilégiera l'art à la bombe nucléaire, d'où l'hommage des Cohen à Hollywood, et plus largement au cinéma, dont sont reconnues alors les belles valeurs morale et artistique.

Finalement, on peut tout à fait apprécier Ave César! pour sa drôlerie, et savourer aussi son incroyable casting, digne des plus grands péplums de l'époque (mention spéciale à Alden Ehrenreich, drôle et touchant dans le rôle de Hobie Doyle, et à Channing Tatum, l'espion soviétique et virtuose de claquettes maquillé à outrance). Cependant il peut manquer au spectateur l'impression d'avoir vu le film s'achever de manière convaincante. En effet, la résolution finale (Baird Withlok est sauvé !) ne suffit pas à donner une véritable fin au film. La boucle dessinée par le film semble un peu vaine, du moins un peu légère. La déception peut poindre alors, si bien que le film ressemble presque à une sorte d'ego-trip de la part des réalisateurs, qui semblent avoir rassemblé dans le film tout ce qui leur plaisait de cette folle époque sans vraiment donner de sens à un récit pourtant amusant…


Universel Pictures

RENCONTRE AVEC LUKE
COMBATS ESTHÉTIQUES

Propos recueillis par Baptiste Thevelein

Musique

La rupture dans la continuité, voilà l'oxymore qu'incarne Luke, après bientôt vingt années passées à transcender le paysage musical français. Un rock dur et mélodieux, des textes crus, sombres, aux accents de pamphlets contre l'ordre établi, c'est ce que propose le groupe formé autour de Thomas Boulard dans son nouvel album, sorti à la fin de l'année dernière, Pornographie. Nous sommes allés à sa rencontre, quelques heures avant un concert à Rennes.

Votre dernier album D'autre part est sorti en 2010, qu'est-ce qui s'est passé pendant cinq années pour aboutir à Pornographie ?
Il s'est passé à la fois énormément de choses et rien du tout. J'ai sorti un album solo entre temps, mais il s'est passé le temps d'écrire, d'avoir des idées, mais aussi le temps de ne rien faire, d'observer. C'est très long, il faut bien expliquer ça aux lecteurs qui sont quand même très désinformés sur ce que c'est d'écrire, d'avoir des idées, on leur donne l'impression qu'il y a tout le temps de l'actualité, que la culture est une sorte d'eau frémissante, alors que ce n'est pas ça du tout. La culture c'est surtout du silence, du temps qui passe, qui est très profond, très long, il faut savoir ne rien faire, laisser venir et ça, ce qui peut paraître long nous semble à nous très court, c'est une demi seconde.

Tu viens d'évoquer ton album solo, Shoot, sorti en 2014. Tu t'es un peu émancipé du groupe à cette période, qu'est-ce que tu as pu en tirer et en quoi cela a alimenté ta réflexion, ton travail, notamment pour l'écriture de Pornographie ?
En fait, pas grand chose, parce que l'album était déjà en écriture, j'ai tout fait en même temps, on avait déjà une réflexion sur la forme qu'allait prendre Pornographie, plus hachée, plus saccadée, plus rap, plus urbaine avec un franc parler, un langage de tous les jours et pas un langage trop maniéré ou esthétique. L'album solo, ça m'amusait de le faire, mais je ne sais pas ce que ça m'a appris sur moi, plus on me donne l'occasion d'écrire plus je le fais. C'est un exercice facile.

Il reste assez peu d'artistes qui font un travail aussi important que vous sur la langue, la construction des mots, des sons, la déconstruction de la langue, et qui arrivent en même temps à atteindre un tel niveau de précision au sujet de leurs sentiments, de leurs émotions. Comment réfléchis-tu à ce travail, est-ce que c'est quelque chose que tu construis pas-à-pas ou est-ce que cela fait totalement partie de toi ?
La langue, c'est un des matériaux sur lequel je travaille, comme un ébéniste travaille tel ou tel bois. C'est vraiment l'élément essentiel de mon boulot, c'est encore plus dur de le faire sonner, de le mettre en musique, j'ai une réflexion constante sur la langue mais surtout sur le langage, car le langage est au centre de notre époque et ce en quoi notre époque va plus ou moins bien. Il est au centre des discours, politiques, amoureux, sociaux, économiques, artistiques. Ce qui me frappe particulièrement dans notre époque, c'est justement l'absence de langage, et je parle notamment de la présence massive et globalisée de la communication. Elle cohabite avec un silence, une absence de langage profond, je trouve cela ahurissant et tout cela d'abord par le premier des non-langages qu'est l'anglais. Il y a une absence de langage parce qu'il y a une sur-présence de l'anglais, de l'anglicisme, de l'anglophilie, teintée de technophilie. Pour moi le français est encore plus intéressant à travailler parce qu'il est de plus en plus féministe, de plus en plus rare, parce qu'il dénonce en lui-même, de par sa construction, une manière de voir les choses, le monde, qui n'est pas du tout en accord avec la manière globalisée de voir le

monde, notre époque.

Tu t'inscris dans une défense de la langue française aussi dans la chanson française ?

Non, justement pas. Je suis effaré par l'absence totale de problèmes et de métaphysique, c'est vrai aussi pour la littérature bien sûr. C'est vraiment l'écriture blanche, petit-bourgeois, classe moyenne, de gens qui ont fait leurs petites études, qui ont eu leur petit DEUG, leur petite licence et qui ne donnent pas à voir, ni à dire, qui ne donnent pas le langage à ceux qui souffrent, à ceux qu'on n'entend pas et qui parlent de leurs petites histoires d'amour, leurs petites histoires intimes, leur petite sexualité inintéressante alors qu'il pourrait y avoir un sujet plus large, plus métaphysique, sur l'absurde, sur la révolte et il n'y a plus ça. La chanson française m'ennuie, elle s'est vraiment embourgeoisée et parle à sa propre classe sociale, ce qui est très problématique. C'est pour cela que je me suis mis à écouter du rap, j'ai beaucoup d'admiration pour le rap parce que je trouve qu'il n'y a pas de snobisme dans l'écriture du rap et tout cela m'intéresse, dans leur absence de snobisme je trouve qu'ils font beaucoup plus de poésie que l'effet poétique de l'écriture classe moyenne des chanteurs français.

Ce modèle d'écriture rap, on le retrouve donc beaucoup dans ce qui peut t'influencer, particulièrement sur l'album Pornographie ?

Ce qui m'influence surtout, c'est le langage parlé de tous les jours, je n'écoute plus du tout de musique et ce qui m'intéresse ça va être les discussions de comptoir, ce que se disent les gens dans la rue et l'ensemble des textes de Pornographie sont ce que se disent les gens dans la vraie vie, ce qui se trouve dans leur tête, voilà ce qui m'intéresse, et surtout pas mon langage à moi, mon cri à moi, ma douleur personnelle. J'ai extirpé de la bouche des autres et j'ai mis comme ça de manière hyper syncopée, fragmentée, côte à côte toutes ces expressions, ces discussions que l'on n'entend pas dans les chansons, elles sont là dans ce disque, c'est vraiment le langage de tous les jours. Je trouve cela plus créatif, plus parlant, parce que c'est le moment où la frontière du discours s'arrête, nous souffrons profondément du discours, de tous les discours, et le premier d'entre tous c'est le discours artistique, dans le cinéma, les séries, dans les mauvais livres : Marc Lévy, Katherine Pancol, Cinquante nuances de Grey etc. Ces discours, ce sont des souffrances, qui s'arrêtent là où le langage de la rue commence.

Tu parles de l'inspiration qui vient de ce que tu peux entendre, écouter, dans la rue et ailleurs. Ce qu'on associe souvent à Luke c'est le qualificatif de "musique engagée", "artistes engagés", est-ce que c'est quelque chose qui vous correspond ? Engagés pour quoi ou pour qui ?

Je n'aime pas le mot engagé, je veux bien qu'on l'utilise, je n'ai rien contre lui bien qu'on puisse en discuter et que je préfère dire "embarqué", "concerné", alors qu'engagé je ne sais pas très bien ce que ça veut dire. Pour moi, ça n'aurait un sens que si on appelait les autres artistes "désengagés", si on part dans ce qualificatif ça voudrait dire qu'on a deux types d'artistes : les artistes d'un côté, et les artistes engagés de l'autre, et cela n'est pas possible. Artiste et engagé ça me paraît assez similaire, il faudrait que vous posiez la même question aux autres artistes, leur demander pourquoi ils ont choisi dans leur musique, leur écriture, de ne pas s'atteler aux grands problèmes de la révolte, de l'absurde, du manque de sens, de l'absence de dignité du monde dans lequel nous sommes, comment se fait-il que vous ne tourniez pas votre regard vers ceux qui souffrent en silence ? Il faudrait que vous posiez ces questions là, et à ce moment là j'accepterai d'être appelé artiste engagé, mais devant l'absence d'utilisation de ce qualificatif pour les autres artistes alors je demande qu'il soit juste qu'on ne m'affuble pas de ce terme. C'est essentiel.
Sur l'engagement, le sens de cet engagement, j'ai toujours un problème parce que ça fait artiste qui fait du politique années 80, mais dans ces textes il n'y a pas que du politique, il y a un substrat économique, sociologique.
Je fais remonter l'horreur économique dans mes textes, car cela commence à avoir une influence trop importante sur la sphère intime, même biologique. Ces sujets là ne peuvent pas être contournés.

Beaucoup voient dans Pornographie un retour aux sources, un rock plus affirmé, plus dur peut-être, assez similaire à ce qu'on a pu connaître aux débuts du groupe, avec l'album La tête en arrière, est-ce que tu dirais que le nouvel album est une suite de ce dernier ?

C'est pas une suite, plutôt une réponse à la colère assez naïve, adolescente de La tête en arrière, là c'est une réponse froide et plutôt teintée de mépris. Sur le style pur et dur, il y a beaucoup de différences, pour moi c'est pas un retour, c'est une évolution, c'est faire un certain rock que de mélanger la musique urbaine, l'afterbeat dans le rock, je ne l'avais pas fait à cette époque là. J'ai utilisé beaucoup de codes du hard-rock années 1980 que j'ai mélangés au rap, mais je l'ai fait aussi consciemment, j'ai sciemment utilisé les codes hard-rock parce que je savais pertinemment que ce sont des codes esthétiques qui dégoûtent la plupart des journalistes et qui dégoûtent la plupart des journalistes classe moyenne blanche un petit peu éduqués et qui ont fait leurs petites études. Pour moi c'est très important, parce que dans un monde hyper électronisé, hyper popisé où toutes les musiques sont à la frontière entre la musique pour ascenseurs et la musique des publicités Apple. Ce disque, c'est aussi un combat esthétique contre ce qui est censé être beau, ce qui est censé être acceptable, digne, pour moi c'est vraiment la prophétie de



Gavebon

Bourdieu, c'est-à-dire que l'art est en train de devenir un principe de distinction sociale. Je décide volontairement d'être un indistinct social, je décide d'utiliser les codes du hard-rock et des riffs de guitare alors que ce n'est profondément pas l'époque, et c'est profondément pas les critères esthétiques du snobisme ambiant.

Comment est-ce que tu te positionnes par rapport à ce que peut être le second degré, certains y voient une utilisation assez importante dans tes textes pour dénoncer ce qui peut te déplaire et ce que tu souhaites dénoncer dans la société. Est-ce que la manière dont on perçoit tes chansons t'importe ou est-ce que c'est volontaire, cela permettant de marquer les esprits ?

Je n'ai jamais aucun second degré dans mes chansons. Il n'y a aucun second degré, que ce soit bien clair. Je trouve que, surtout en art, le second degré est vraiment l'arme des plus faibles. Dans mes textes, aucun second degré, tout est très clair. Dans Quelque part en France par exemple, celui qui parle il le fait au premier degré, ce qu'il dit il le dit vraiment. Dans cette chanson par exemple, j'ai volontairement mis en lumière ce qui était dit dans l'ombre. Dans la lumière des médias, de la communication, le combat du langage du Front National est gagné, il est désormais lisse, bien sous tous rapports, qui avec un grand sourire et des beaux gosses bien habillés, disent, très poliment, très gentiment, des choses atroces avec des constructions syntaxiques qui feraient presque croire qu'ils ont eu une éducation, et ça passe parfaitement, ça convainc les gens. Ce qui m'a intéressé dans cette chanson, c'est la réalité inversée, celle que l'on entend dans les cafés, dans les bars, dès que certains ont bu un coup, on entend ce dégoût, le FN c'est pas la haine, c'est le dégoût. Là, c'est le moment de dire les choses, pas de faire de la poésie, il faut mettre les mains dans le cambouis, ma seule position un peu abstraite, mais pas second degré, c'est une position de médecin, qui a les mains dans le vomi, dans le sang. Il faut mettre les mains dans le cambouis du langage dégueulasse, je les ai mises. Si les gens veulent du joli langage, qu'ils lisent Régine Deforges et qu'ils écoutent Vianney, mais ne me demandez pas à moi de savoir si c'est du premier ou du second degré. Souvent, les adultes, une fois dans leur vie professionnelle, ont toujours besoin d'avoir une distance avec la parole, et ça c'est une erreur fondamentale. On n'est plus habitués à la distance, mais le personnage qui parle dans cette chanson pense et dit exactement ce qu'il dit.

Pour continuer sur « Quelque part en France », tu trouves que c'est en attaquant le FN qu'on le fait reculer ?

Dans cette chanson, Quelque part en France, j'attaque plusieurs choses, et pas fondamentalement le Front National, j'attaque un langage sexiste, homophobe, un langage de dégoût qui fait partie de nous, c'est la France moisie de Philippe Sollers. Je vous invite tous à relire ce texte, Sollers a été lynché médiatiquement en 1999, et c'est encore actuel. Je n'ai pas de bord politique, je n'en ai pas besoin je suis un artiste, je n'ai pas à juger du bienfondé de leur propos, je suis là pour remettre leur propos en perspective dans une oeuvre artistique comme un écrivain mettrait dans une nouvelle le propos recueilli dans son exactitude. Il n'y a que ça, que le réel qui m'intéresse. J'attaque deux choses : le langage du Front National, et l'absence de visibilité du vrai langage du Front National dans les médias. Il y a une chose sur laquelle il faut revenir, c'est que je crois que nous n'avons pas l'espace démocratique, les moyens médiatiques, de pouvoir contrer le Front National. La dédiabolisation du Front National ne fonctionne pas, ça ne marche pas, le Front National n'a jamais fait de scores aussi importants, je ne suis pas un expert, un politologue, un sociologue, je suis artiste mais cette dédiabolisation m'ennuie profondément parce qu'on n'a pas les armes médiatiques. Il faudrait que les journalistes soient bien plus nombreux, bien plus payés, que les espaces de réflexion soient plus longs, que les espaces de discussion soient plus nombreux à la télévision, dans les journaux, il faudrait que Le Monde, Libération, Le Figaro puissent être lus cinq, dix, quinze fois plus pour pouvoir avoir le temps d'expliquer le Front National. Il faudrait plus d'interventions à la télévision mais dans un monde libéral où on est dans la course au profit, et ça vaut aussi dans le circuit médiatique, le Front National passe très bien. Cette dédiabolisation marcherait dans un système parfait où les journalistes auraient plus de place et plus de temps. Malheureusement, ça n'est absolument pas le cas.

Pornographie, c'est le titre de votre dernier album, pour vous c'est le reflet d'une époque ?

Dans tous les sens, oui. D'abord au sens littéral, la pornographie, c'est pórnê en grec, c'est la prostituée et au sens large c'est le corps qui se vent et "graphie" c'est donc l'écriture de ces corps qui se vendent et qui cherchent un sens à l'absurde du monde collectif qu'on a élaboré. Il est important de voir à quel point notre époque est entrain de nous façonner comme de la glaise et à quel point nous sommes incapables de la façonner, c'est très grave. Les artistes ont un rôle à jouer pour essayer d'avancer et d'aller vers un mieux. Pour moi la pornographie n'est pas celle que l'on croit, celle que l'on désigne par pornographie est là pour occuper les classes populaires à autre chose, mais c'est un interdit bien pauvre. Pour moi la pornographie c'est l'ensemble des valeurs dans lesquelles l'époque se fonde : l'accélération constante, l'obligation de perfection, un ordre moral aussi, résurgent, qui me paraît être symptomatique d'un véritable désordre. C'est cet ensemble de système de valeurs qui me semble dangereux et contre lequel je hurle.

PLANET OF THE EYES

Thomas Courtin

Présentées pour la première fois durant l'exposition PAX East 2015, les vidéos promotionnelles de Planet Of The Eyes promettaient une ballade onirique et galactique dans un monde hostile et coloré. Il faudra attendre août 2015 pour arpenter le monde en question et enfin se faire à l'idée que ces rares extraits confirmaient déjà la beauté et la qualité du titre.

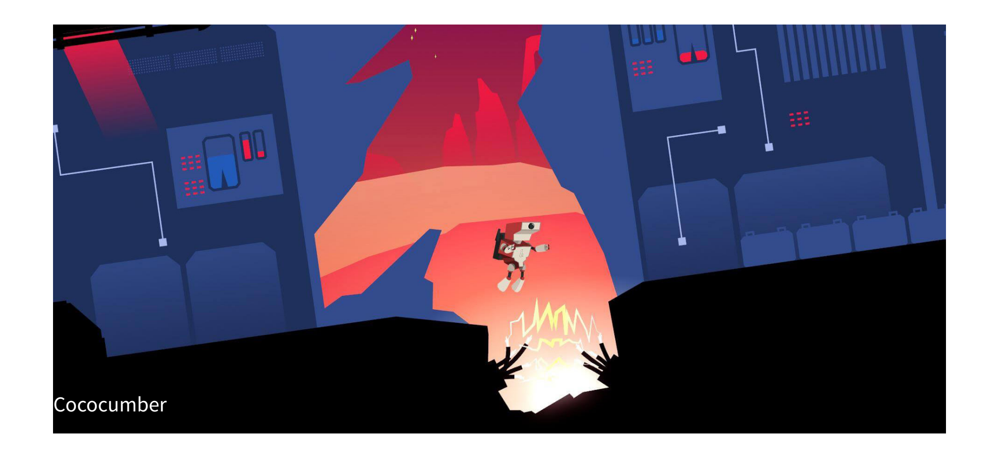
Bien que le dynamisme et les énigmes ne soient pas l'attrait de ce titre, Planet of The Eyes se présente comme un action platformer avec quelques éléments de puzzle. Dans la peau d'un robot fragile et attachant, on traverse une planète étrangement colorée dans plusieurs tableaux au style SF rétro. Notre recherche doit aboutir à la découverte de la source d'un mystérieux signal.

Malgré l'absence d'éléments narratifs forts, on découvre l'histoire de la planète au travers de cassettes pré-enregistrées par des membres disparus de notre vaisseau fraîchement écrasé. Elles nous mettent en garde quant aux dangers de l'inconnu, mais nous aurons tôt fait de nous passer d'elles pour réaliser que la faune et la flore sont décidées à nous faire transpirer.

A la vue de ces créatures agressives et de l'environnement malveillant, on ne peut s'empêcher de penser à Insanely Twisted Shadow Planet. Planet of The Eyes semble emprunter l'univers de ce shmup (shoot them up) original, mais aussi celui de Solace, un projet de jeu vidéo imaginaire dont le spectateur reste seul garant de ses propres règles.

Ces dernières sont ici bien définies. Sur de nombreux points, on a affaire à un clone de Limbo, un titre Playdead au gameplay similaire. La 2.5D met à profit la distance nécessaire à la contemplation sans nuire à l'immersion de ces titres. Planet of The Eyes s'avère en revanche plus court et moins bourrin que son prédécesseur, malgré des morts originales. Cette première production du studio Cococucumber se termine en une heure de jeu et s'impose comme un titre à consommer sans modération malgré son manque de rejouabilité. A vous de le faire découvrir à vos amis au détour d'une conversation.

Enfin, une partie de notre parcours se déroule en véhicule loufoque, à la manière de Nightsky. L'inspiration venue d'autres titres indépendants, alliée à l'agréable linéarité de l'environnement donnent naissance à un jeu court, beau, accessible mais pas pour autant puéril. Plus d'information sur la page Steam du jeu.


Cococumber

EMILY DICKINSON
UNE ÂME EN INCANDESCENCE

Albane Akoun

Recluse au regard fixé sur le monde, solitaire plongée dans une foule immense, « dame blanche » isolée dans l'austérité de la Nouvelle Angleterre, Emily Dickinson fut une vivante hors norme. Méconnue de son vivant, elle est une poétesse de l'infini, de la vie et de la beauté, dont les vers semblent être une invitation à s'ouvrir au monde, qu'il soit extérieur ou intime.

« Beauty is not caused. It is. »

Une table en bois de cerisier, une cheminée dans l'âtre et la clarté d'une fenêtre ouverte sur le monde, voilà le dépouillement somptueux dans lequel vivait celle qui fut sans doute la plus grande des vivantes. Loin de tout, vivant à la manière d'une recluse, Emily Dickinson y développa pourtant une relation d'une profondeur inégalée avec le monde. Sa solitude apparaît ainsi comme une condition nécessaire à l'écoute, à l'attention de l'univers foisonnant qui l'habitait… et qui nous habite tous pour peu qu'on lui accorde notre attention. Cependant sa solitude n'est pas à identifier à un isolement pur et simple, mais plus à une distance indispensable à toute relation. Ainsi sa solitude matérielle n'est que le signe visible de sa plongée en son intériorité, à un niveau de réalité insoupçonné qui lui permet de vivre et d'aimer avec une intensité poignante.

"Le simple sentiment d'être en vie m'est une extase"

Cette "âme en incandescence" contraste avec l'élite conservatrice et puritaine de la Nouvelle Angleterre où elle évolue, entourée de ces robes noires et austères. Mais c'est ainsi que, recluse dans la maison familiale, celle qu'on surnommait la "dame blanche" en raison de sa pureté transcendante et de sa robe diaphane par contraste avec le traditionnel habit noir, investit ses vers de vie, tout simplement. C'est en effet cette vitalité qui parait, aux yeux d'Emily Dickinson, essentielle, comme le montre cette simple question qu'elle adresse à son ami M. Higgison, un critique littéraire : "Mes vers sont-ils vivant? ».
C'est cette vitalité fondatrice qu'on retrouve au cœur de son projet et qui va se manifester par un minimalisme, un épurement empreint de simplicité témoin de son attention permanente au réel. Cette présence incessante à ce qui l'entoure est donc conditionnée par un minimalisme extérieur qui renvoie à la solitude de la poétesse comme choix d'une confrontation avec elle même. Or existe-t-il un abîme plus grand que notre intériorité? Un gouffre plus glacial que nous même? C'est cette expérience de la confrontation avec notre "intimité polaire" que semble décrire Emily Dickinson dans le recueil Vivre avant l'éveil. Cette rencontre témoigne d'un rapport profond à notre existence et lève le voile sur notre solitude ontologique, sur ce point où tout nous quitte, où finalement nous devons nous aventurer seul dans une grotte obscure et sans fond, où enfin, règne un froid polaire…

« Il est une solitude d'espace
Une solitude de mer
Une solitude de mort, mais elles sont,
Société encore
Comparées à cet endroit plus profond
A cette intimité polaire
Une âme admise elle même -
Infinitude finie. »

Mais cet abîme intérieur se révèle peuplé d'une foule infinie, de tout ces flux aussi légers que subtils qui traversent l'âme à chaque instant, pour peu qu'on y prête attention.
Cette magnifique dame blanche étincelante de pureté entretient donc un rapport singulier avec la solitude, qui doit être "polaire", pour finalement être le lieu même d'une relation, d'une rencontre et, bien sur, d'une création de l'âme. Emily Dickinson rejoint ainsi la famille des poètes de l'infini, celle des grands solitaires où l'intériorité sans fond apparaît seul lieu possible de création, à l'image du poète Rilke qui s'interroge:

« Que serait une solitude qui ne serait pas une grande solitude? »

ANSELM KIEFER
ET L'ART DE LA MÉTAMORPHOSE

Cléo Schwindenhammer

Dans une vitrine, des fougères, dont l'apparition en tant qu'espèce remonte à plusieurs centaines de milliers d'années ; un tuyau vieux et abîmé, de plomb, lourd, brut, malléable ; de plomb également, des poumons humains. Le support, noir craquelé blanc, sur lequel repose ces éléments, évoque l'usure du temps. « Métamorphoses », titre l'artiste. Métamorphoses de la matière par la main humaine, celle de l'artiste, mais également par le temps qui passe et qu'Anselm Kiefer ne cesse d'interroger. Après la rétrospective consacrée par la BnF, le Centre Pompidou vous invite à découvrir l'oeuvre de ce géant de l'art contemporain, jusqu'au 18 avril.

Né en 1945, l'artiste allemand entend repenser la mémoire d'une patrie honteuse et amnésique. Brandissant les symboles du nazisme, côte à côte avec ceux qui font la fierté de l'Allemagne, il démystifie le tabou et démonte la culpabilité, en réaffirmant la nécessité de se confronter à une histoire constitutive de l'identité du peuple allemand. Chez Anselm Kiefer, l'histoire est une dialectique sans cesse rejouée entre destruction et création, l'une étant nécessaire à l'autre. La contradiction entre déclin et apogée est portée à son paroxysme quand le peintre représente les ruines de grands monuments nazis, évoquant en même temps les deux temps charnières de l'histoire hégélienne.

Le support de l'œuvre questionne, lui aussi, la mémoire et le temps. Le processus de création artistique, vécu à la fois comme reproduction du réel et échec à reproduire ce réel, est invoqué par l'agglutination de la peinture. De la même manière, le livre, support majeur de l'œuvre de Kiefer, figure la volonté d'opposer le durable à l'éphémère. Sa mise en scène interroge le rapport du sujet à un passé fixé, mais non immuable pour autant : en superposant, plusieurs années après, de nouvelles couches de matière sur ses livres, l'artiste ouvre la possibilité d'un renouveau dans notre expérience de l'histoire. De même, en enflammant et carbonisant ses livres, en recomposant sans cesse la matière par des procédés alchimiques, Anselm Kiefer recherche la putréfaction, la désagrégation, la dissolution devant précéder toute régénérescence.

L'histoire, parfois, semble n'offrir aucune issue. La terre brûlée, la noirceur des ciels, même étoilés, l'épaisseur des forêts n'offre rien au spectateur englouti dans l'immensité des toiles que la promesse angoissante d'un futur toujours plus noir. Des perspectives existent, mais cloisonnées et étroites, comme dans ces Ateliers où Kiefer enferme des symboles sanglants de l'histoire allemande. Et si ses paysages offrent toujours un point de fuite, c'est une répétition à l'infini des mêmes routes meurtries que semble annoncer l'horizon toujours noir, toujours fermé. Les matériaux divers qu'il contient dans des vitrines, « accumulations de possibles », semblent proclamer que les possibilités de l'histoire sont, elles aussi, confinées.

L'art d'Anselm Kiefer, pour violent et sombre qu'il soit, est aussi annonciateur d'un printemps nouveau. Explorant l'énigme de la création du monde et de l'origine de la vie, il puise dans les mythologies égyptienne, mésopotamienne, aztèque, dans les religions orientales et la spiritualité juive les éléments constitutifs d'une cosmogonie profondément humaine. La représentation de vastes étendues célestes couvertes d'étoiles, l'utilisation d'éléments naturels, fleurs, feuilles, graines, dans ses compositions, et le recours permanent au symbole de l'arbre sont autant de chemins menant vers les confins de la création. Au cœur de cette recherche se trouve l'homme, spectateur contenu dans l'œuvre, à la recherche de son passé, écrivant, avec Anselm Kiefer, une histoire de l'humanité : « Nous possédons dans nos cellules l'histoire et le cosmos », clamait l'artiste.



Ritt an die Weichsel, 1980, Huile sur toile, 130 x 170 cm, The Museum of Modern Art, New York, © 2015

Varus, 1976, Huile et acrylique sur toile de jute, 200 x 270 cm, Collection Van Abbemuseum, Eindhoven. © Jochen Littkemann, Berlin

FENTY X PUMA

UNE COLLECTION ANTI-CONFORMISTE

Yolaïna Bar

2016 s'annonce comme étant l'année de Rihanna ! Après plus de trois ans d'absence la badgal1 revient sur le devant de la scène, et confirme sa présence sur tous les fronts. Elle sort le 27 janvier son huitième album ANTI, lance une tournée mondiale qui a débuté le 12 mars dernier, apparaît en couverture de la version américaine du prestigieux magazine Vogue pour le numéro d'avril, s'associe à la légende Manolo Blahnik en créant une collection en édition limitée de six paires de chaussures, annonce une possible collaboration pour des lunettes de soleil avec Dior dont elle a déjà été l'égérie. Lors de la dernière fashion week à New York elle présente sa nouvelle collection en collaboration avec le géant Puma, une collection plutôt étonnante, bousculant les codes de la mode.

Kanye West a dévoilé le 11 février dernier, sa nouvelle collection baptisée « Yeezy saison 3 », dans l'enceinte du Madison Square Garden, alors que la fashion week de New York battait son plein. Le rappeur a ainsi profité de l'attente autour de son nouvel album, «The life of pablo», pour le jouer en fond sonore pendant le défilé. Très loin des catwalks2 traditionnels, Kanye West nous a livré un show phénoménal, une sorte de chaos organisé alliant musique, mode, et people.

Après l'opulence de Kanye West et sa nouvelle collection, Rihanna quant à elle explore le sportswear de façon plus humble en présentant sa toute dernière collaboration avec Puma, baptisée « Fenty X Puma ». Rihanna est depuis longtemps une icône dans les milieux de la création. Sa première création en tant que directrice artistique de l'équipementier allemand, lancée en septembre 2015 avait déjà fait sensation. La creeper, une nouvelle version de la basket culte, la Puma Suede avec une attitude un peu punk et rebelle.

Le show s'est déroulé dans un décor minimaliste, avec une musique très en retrait. Rihanna et Puma ont ainsi livré un défilé épuré dans les nuances noires et blanches aux allures graphiques, chic et ont puisé l'inspiration dans les années 90. La neutralité du noir domine la collection- à l'exception de quelques pièces blanches et grises- est contrebalancé par des coupes provocantes et excentriques. Les corps se montrent sans fards, et les lettres gothiques PUMA s'imposent sur les shorts, pantalons, top transparents. Des mannequins de renom tels qu'Anna Wintour, Stella Maxwell, Gigi Hadid et sa sœur Bella ont défilé sur le podium, arborant un maquillage entre influence gothique et cosmique: bouche noire, cheveux trempés dans la peinture blanche, des sourcils et cils cristallisés.

Il y avait des looks féminins mais aussi masculins. Riri a souligné que la majorité de sa collection était unisexe parce qu'elle «aime porter des vêtements d'hommes ». La pièce phare de la collection est sans doute le sweat à capuche décliné à l'infini, cropped, oversized, en tunique. Les classiques sont également retravaillés, la fonctionnalité du jogging a été réinventée, le bombers est amputé de ses épaules quand on y greffe pas de la fourrure sur les manches. Dans tous les cas, on oublie de fermer intégralement la fermeture éclair. Cet aspect habillé-déshabillé est très présent tout au long de la collection, notamment avec des pièces transparentes. En effet, les mannequins déambulent seins nus ne portant qu'une robe, une parka totalement transparente ou un top à l'opacité discutable. On retrouve le lacet tout au long du défilé sur un pantalon, sur une combi-pantalon, sur une robe droite ouverte de haut en bas, faisant courir un lacet le long du corps, ou encore sur des baskets cuissardes aux lacets interminables. Rihanna réinterprète totalement les baskets, en version talon, plateformes. Des bottes aux allures de chaussures de boxes portées avec des chaussettes puma pour un côté street totalement décalé.

On la connaît comme chanteuse, actrice, maintenant icône et créatrice de mode, comme l'a titré le magazine Vogue dans son numéro d'avril : il y a t-il quelque chose qu'elle ne sait pas faire?

---

[1]Femme d'affaire qui a tout pour elle, et qui a réussi.

[2]Défilés


Marcus Tondo


Marcus Tondo


Marcus Tondo



Marcus Tondo

SEBASTIEN **BETBEDER**

"JE NE PEUX PAS RACONTER UNE HISTOIRE SI JE NE CONNAIS PAS MES PERSONNAGES."


DR

Mathieu Champalaune

Cinéma

Après le beau succès de 2 automnes, 3 hivers, Sébastien Betbeder revient pour son quatrième film, Marie et les naufragés. Un film porté par un excellent casting, ce qui tombe bien puisque Sébastien Betbeder est plutôt du genre a donner beaucoup d'importances à ses personnages. L'histoire: trois hommes (Siméon, Antoine et Oscar) se retrouvent à suivre Marie sur une île au bord de la Bretagne. Un point de départ très romanesque pour un film qui ne l'est pas moins !

Pourquoi être allé tourner sur l'île de Groix ?
C'est une île où j'ai l'habitude de me rendre depuis de nombreuses années. Quand j'ai commencé l'écriture de Marie et les naufragés, j'avais pour idée que mes personnages arrivent, vers la moitié du film, dans un territoire fort au sens cinématographique et fictionnel. Un lieu avec une frontière, des limites. L'île a cet avantage d'isoler les êtres du reste du monde. Par ailleurs, ce film n'aurait pas pu être tourné ailleurs qu'à Groix, puisque l'on y parle de ses particularités : la fameuse plage des Grands sables, le trou de l'enfer et parce que j'ai imaginé le scénario à partir de ses paysages.

Vos films sont souvent partagés entre Paris et un ailleurs, qui serait le lieu d'une quête indéterminée, voire mystérieuse et qui apparaît dès le départ comme perdue d'avance. Pourquoi ce choix ?
Je ne sais pas trop. Certainement qu'il y a une part d'autobiographie. Je vis à Paris depuis plus de quinze ans et pourtant c'est une ville qui provoque toujours chez moi le même sentiment ; c'est une ville que l'on quitte et où l'on revient. C'est aussi un moteur de fiction, j'aime que mon récit soit en mouvement, en déplacement. Quant au mystère, il est toujours ailleurs ...

Le terme de naufragés que vous utilisez pour ce film pourrait tout autant convenir pour définir les personnages de 2 automnes 3 hivers, vous êtes d'accord ?
Oui, c'est un mot qui me touche

particulièrement. Dans 2 automnes 3 hivers, Arman, Amélie et Benjamin étaient aussi des naufragés, ils avaient ce même courage face à la société, au désenchantement de l'époque. Peut-être que les personnages de Marie et les naufragés ont un autre rapport au monde, peut-être plus conscients, peut-être sont-ils aussi moins effrayés par la possibilité d'un naufrage.

Les personnages ont une grande importance dans vos films, ont-ils une place particulière dès l'écriture de vos films ?
Tout commence avec eux. C'est le personnage qui guide le récit, qui m'ouvre le chemin. Je ne peux pas raconter une histoire si je ne connais pas mes personnages.

Dans Marie et les naufragés, vous suspendez le récit pour permettre à chaque personnage principal de dérouler sa biographie. Comment est née cette idée ?
J'ai eu envie de théoriser l'idée évoquée ci-dessus. Les personnages sont le cœur de tout récit : ce sont ceux qui rendent la fiction possible. Je me suis alors demandé comment instaurer entre les spectateurs et mes personnages une relation suffisamment intime pour que ce spectateur ait envie de les suivre jusqu'au bout du long-métrage, jusqu'à l'île. Marie et les naufragés est un film qui doit beaucoup à la littérature, à cette liberté que l'on trouve dans les romans contemporains qui me stimule lorsque je commence à imaginer un film, à savoir la possibilité de quitter le récit principal pour entrer dans des arborescences. Et puis, il y avait cet entretien d'Alain Resnais qui évoquait sa méthode de travail. Il disait écrire ou faire écrire la biographie de chacun des personnages de son futur film, avant le tournage, afin de donner de la matière aux comédiens, même si rien de tout cela ne se retrouvait dans le récit filmé.

Comme dans 2 automnes 3 hivers, les personnages parlent seuls face à la caméra. Comment en êtes-vous venu à ce procédé, que vous modifiez et qui est tout de même moins présent par rapport à votre précédent film ?
Quand j'écris, j'aime retranscrire la pensée de mes personnages, passer par des monologues intérieurs. Je m'autorise ce dispositif interdit du regard caméra et de l'adresse, puisqu'ils participent pour moi à cette relation intime que j'essaie de créer avec le spectateur. Dans ce film, c'est effectivement moins fréquent que dans 2 automnes 3 hivers, ces moments servent à lancer les récits individuels. C'est une manière de demander l'attention ; mais aussi de lancer une histoire qui s'inscrit dans une autre histoire, le récit principal.

Il y a beaucoup de personnages, certains apparaissent peu de temps mais peuvent avoir leur importance, tous n'ont pas la même tonalité. C'était essentiel pour vous qu'il y est autant de personnages ?
Les personnages principaux dans Marie et les naufragés se définissent dans leurs rapports à autrui. Il me semble que l'on apprend beaucoup sur Siméon quand on le voit face à la fille de La jetée ou quand Marie se retrouve seul avec Rémi, l'assistant de Cosmo. C'est vrai qu'ils sont tous très différents et arrivent dans le film avec leur univers, leur façon d'être, leur humour.

A chaque personnage correspond une forme de récit annexe qui vient se greffer, ou complète le récit principal. Comment procédez-vous au moment de l'écriture ?
Il n'y a pas véritablement de règles. comme je disais c'est le personnage qui guide son récit. Je voulais que chacune des biographies soit propre au personnage qui la livre, qu'ils aient chacun leur propre traitement ... Antoine ne choisit les mêmes événements que Marie pour raconter sa vie ; ils ont pourtant partagé un bout de cette vie, mais chacun à sa propre vision. C'est cela qui est passionnant, chaque individu a sa propre vitesse, son propre jugement sur les choses et les êtres.

Si vos personnages existent autant, c'est aussi par vos acteurs. Comment les avez-vous choisis ?
C'est une aventure différente pour chacun d'eux. Je ne vais pas rentrer dans le détail ici, mais c'est souvent un long processus. Il faut que je rêve à tel comédien pour tel personnage et que de notre relation naisse un nouveau personnage, celui qui habitera le film.

Le personnage de Vimala Pons dans votre film peut rappeler un peu celui qu'elle jouait dans La Fille du 14 juillet d'Antonin Peretjatko, elle est assez insaisissable et multiple. C'est en voyant ce film que vous avez pensé à elle ?
Non pas vraiment. Avant de rencontrer Vimala, j'avais organisé un long et éprouvant casting. Je déteste cette étape de travail et souvent je parviens à m'en passer, mais là, je ne trouvais personne de convaincant pour ce rôle. Lorsque Vimala a passé les essais, c'était une évidence ...

Eric Cantona est très bon dans votre film. Il est facile à diriger ?
C'est un immense plaisir de travailler avec lui, parce qu'il est extrêmement consciencieux et exigeant. A partir du moment où la confiance est là - et elle était là dès le premier jour de tournage - les choses sont évidentes.

Comment s'est passé le travail sur la musique avec Sébastien Tellier, vous aviez déjà des idées ou l'avez-vous laissé libre ?
Je lui ai demandé d'écrire à partir de sa lecture du scénario de rêver le film et de le mettre en musique. Nous avions des références communes et la volonté de faire une partition où la musique pourrait prendre toute la place dont elle a besoin pour s'envoler. Ce qu'il m'a fait écouter la première fois était si proches de ce que j'imaginais, que le reste du travail n'a été qu'ajustement.

MARIE ET LES NAUFRAGÉS
LA BRETAGNE, ÇA VOUS GAGNE

Mathieu Champalaune

Pour son quatrième long-métrage, Sébastien Betbeder nous fait le portrait de naufragés. Autant naufragés sur une île, tel des Robinson Crusoe, que dans la vie, les trois protagonistes (Siméon, Antoine et Oscar) tentent tant bien que mal de donner un sens à leur existence. Et cette quête de sens ne pourrait-elle pas être une course-poursuite après une fille, Marie (la toujours géniale Vimala Pons) qui les mènera sur une île bretonne ?

Le film a déjà commencé et d'un coup il semble se mettre sur pause. Un personnage (tour à tour Siméon, Antoine, Marie, Oscar) se retrouve seul face au spectateur et commence à dérouler sa biographie, comme une personne que l'on rencontrerait un jour et dont on se dépêcherait d'aller consulter son compte Facebook pour tout savoir de son parcours. Mais si le passé des personnages intéresse Sébastien Betbeder, leur présent et leur futur aussi ! Déjà son précédent long-métrage, le sublime 2 automnes 3 hivers, nous donnait à vivre une proximité presque inédite au cinéma avec chacun des personnages. Le procédé est prolongé dans ce nouveau film qui prend tout de même la forme d'un récit plus classique. Le cinéma de Sébastien Betbeder semble marqué par le dérèglement, des règles narratives classiques tout d'abord, mais aussi celui qu'exerce la vie sur les personnages et leur besoin d'aller ailleurs pour se dérégler à nouveau. L'ailleurs est vraiment ce qui anime ce cinéma : que ce soit un séjour à la montagne dans 2 automnes 3 hivers, l'île de Groix dans Marie et les Naufragés et le Groenland dans Le Voyage au Groenland (à venir). L'île de Groix est moins envisagée comme un simple décor que comme un personnage à part entière.

Un véritable goût du romanesque anime ce cinéma. Celui d'un récit qui étonne constamment, ne semble pas toujours savoir où il va, de la même manière que les personnages du film. Les nombreux personnages sont toujours essentiels, par leur utilité de révélateur d'un personnage principal par exemple. Mais même le moindre personnage secondaire n'est pas négligé et peuvent apporter une véritable illumination au film, comme celui de Wim (Wim Willaert) au début du film. L'épaisseur de chaque personnage doit beaucoup au casting du film : de Pierre Rochefort à Eric Cantona en passant par l'hilarant Damien Chapelle et André Wilms qui incarne un démiurge pop d'inspiration Sébastien Tellier période Pepito Bleu. C'est d'ailleurs le compositeur de La Ritournelle qui signe la très bonne BO qui transforme le final de Marie et les naufragés en un moment extatique.



Envie de tempete productions

LA GUÉRILLERA FACE AU PEUPLE

Marion Bothorel

Jusqu'à quel point le peuple a-t-il voix au chapitre ? C'est à cette question qu'a répondu le 24 mars au Monde avec difficultés la présidente du Brésil, Dilma Rousseff. « Pourquoi démissionner ? Car je suis une femme fragile, ou pour éviter de m'obliger à partir pour de faux motifs (...) Pour m'ôter le pouvoir, il faudra des preuves. »

C'est d'autant plus délicat que la chef d'Etat est membre du parti dit des travailleurs, le PT - historiquement le porte-parole des petites main - et qu'elle fut elle-même une « guérillera », en lutte puis torturée sous la dictature. Rousseff argue que le pays « n'est pas en insurrection. »

Ancien champion parmi les pays émergents, le Brésil traverse une crise multiforme. En six ans, la croissance a chuté drastiquement, atteignant aujourd'hui -3% alors qu'elle était nulle il y a à peine un an. Son prédécesseur et mentor, Luiz Ignacio Lula da Silvia, a pu profiter de 2003 à 2010 d'un contexte économique exceptionnel : la découverte d'une manne pétrolière prometteuse et par l'envol du prix des matières premières, un commerce très porteur pour l'économie brésilienne. Or, depuis l'arrivée de Dilma Rousseff au pouvoir, ce marché s'est effondré et les entreprises du BTP, véritable vivier national, tente de résister face à une mauvaise conjoncture.

La crise est devenue budgétaire : la Présidente a opéré un revirement politique majeur, reniant pour le peuple, ses idéaux de gauche pour embrasser le néolibéralisme et mener une politique d'austérité, réduisant de 40% les investissements publics. 60 millions de Brésiliens sont actuellement en défaut de paiement alors que le dynamisme au temps de Lula avait permis à 25 millions d'entre eux de sortir de la misère.

Ce climat morose s'est encore assombri et la crise s'est muée en marasme moral, éthique et politique. Le PT s'est empêtré dans le scandale financier de Petrobras. Les grands groupes du BTP ont fusionné dans un cartel afin de remporter tous les appels d'offre du secteur public par l'entremise de ce géant du pétrole. Cette fraude massive fut rendue possible par le versement de généreux pots de vin dans les plus hautes sphères du pouvoir.

Les 204,5 millions de Brésiliens ont découvert que ce scandale gagnait tentaculairement tous leurs représentants. En novembre, le chef du groupe PT au Sénat est placé en détention préventive. Fin février, alors que les politiques demeuraient relativement à l'écart de l'affaire, ils apprennent que Joao Santana, proche de Dilma Rousseff, a été arrêté avec sa femme pour soupçons de corruption. Il est soupçonné d'avoir reçu un pot-de-vin de 75 millions d'euros pour

masquer une rétribution au PT, supposément pour financer la campagne. Moins d'une semaine plus tard, le visage de leur ancien et vénéré chef d'Etat, Lula, s'affiche sur leurs écrans TV : son domicile, celui de son fils, de l'Institut à son nom et les sièges de ses deux entreprises ont été perquisitionnés avant qu'il ne soit entendu précipitamment par la justice dans le cadre de ce même scandale. En larmes, il dénonce un acharnement médiatique et déclaré n'avoir « rien à craindre. »

Lula est massivement soutenu, des manifestations s'organisent partout dans le pays, relayées par le #PotoComLula, tandis que ces manifestants criaient « Fora Dilma ! » (« Dehors Dilma ! ») en mars, avril et aout derniers. L'ancien Président est pourtant soupçonné de financement illégal de sa campagne et de ses comptes directs, pour un montant d'environ 7,5 millions d'euros. Petrobras aurait contracté de faux appels d'offre au bénéfice de deux entreprises de BTP, Odebrecht et OAS, afin de masquer les transactions douteuses.

Revirement de scénario en moins d'une semaine: Lula est nommé à La Casa Civil par la présidente: il doit « sauver » le gouvernement, menacé par une procédure d'impeachment. Ce poste l'élève au niveau d'un Premier Ministre ou d'un chef de cabinet. Fuitent alors des enregistrements où l'on entend la Présidente s'entretenir avec son nouveau numéro 2 : cette nomination lui est proposé explicitement afin de minimiser ses ennuis avec la justice dans le cadre de l'enquête « Lava Jato ». C'est le juge fédéral en charge de cette enquête acharnée pour mettre fin à la corruption gangrénant tout le pouvoir brésilien, Sergio Moro, qui a pris soin de faire fuiter ces enregistrements. Ce dernier est en proie à une réelle starisation dans le pays et est également connu pour ses positions anti-PT. La nomination de Lula est immédiatement suspendue : cette procédure est décriée car contestable au regard du droit brésilien.

Mais les répercussions se concentrent sur les seules épaules de Dilma Rousseff. Elle ne dispose plus de soutien au Congrès, les députés ont approuvé la commission parlementaire chargée d'examiner la procédure d'impeachment contre la présidente – une demande de destitution, certains clament au « coup d'Etat institutionnel ». Elle n'a plus les moyens de gouverner, plongeant le pays dans un blocage dangereux. Le Parti centriste du mouvement démocratique brésilien forme une coalition avec le PT mais fomente contre elle dans les couloirs du Congrès, dans la même ligne que le Parti de la Social-Démocratie. Au sein même du PT, certains sont en désaccord total avec sa politique alors qu'elle n'est créditée que de 8% d'opinions favorables cet été… Pour sa réélection, elle aurait fait financer certains de ses emprunts budgétaires par d'autres contractés auprès d'établissements publics, prêts à allonger les délais.

Le pays n'a plus les moyens de se divertir, le budget des Jeux Olympiques de Rio en août a été réduit de 10% et à majorité assumé par le secteur privé. Et les Brésiliens ont d'autres préoccupations : l'état d'urgence a été décrété face à l'épidémie de microcéphalie sévère, liée au virus Zinka. Alors que le nom du Président de la Chambre des députés, ayant lancé la procédure de destitution, apparait dans les « Panama Papers », le fossé séparant les angoisses populaires et les fraudes de ses dirigeants est si profond, que rien ne semble s'éclaircir, alors que l'horizon des JO se profile.



Nelson Almeida

TIN-TIN, LE MAÎTRE DE L'ENCRE

Marie Puzenat

Président du Syndicat National des Artistes Tatoueurs, organisateur du Mondial du tatouage, tatoueur mondialement reconnu et lui-même tatoué depuis ses 19 ans, père de trois enfants… Que dire de Tin-tin ?

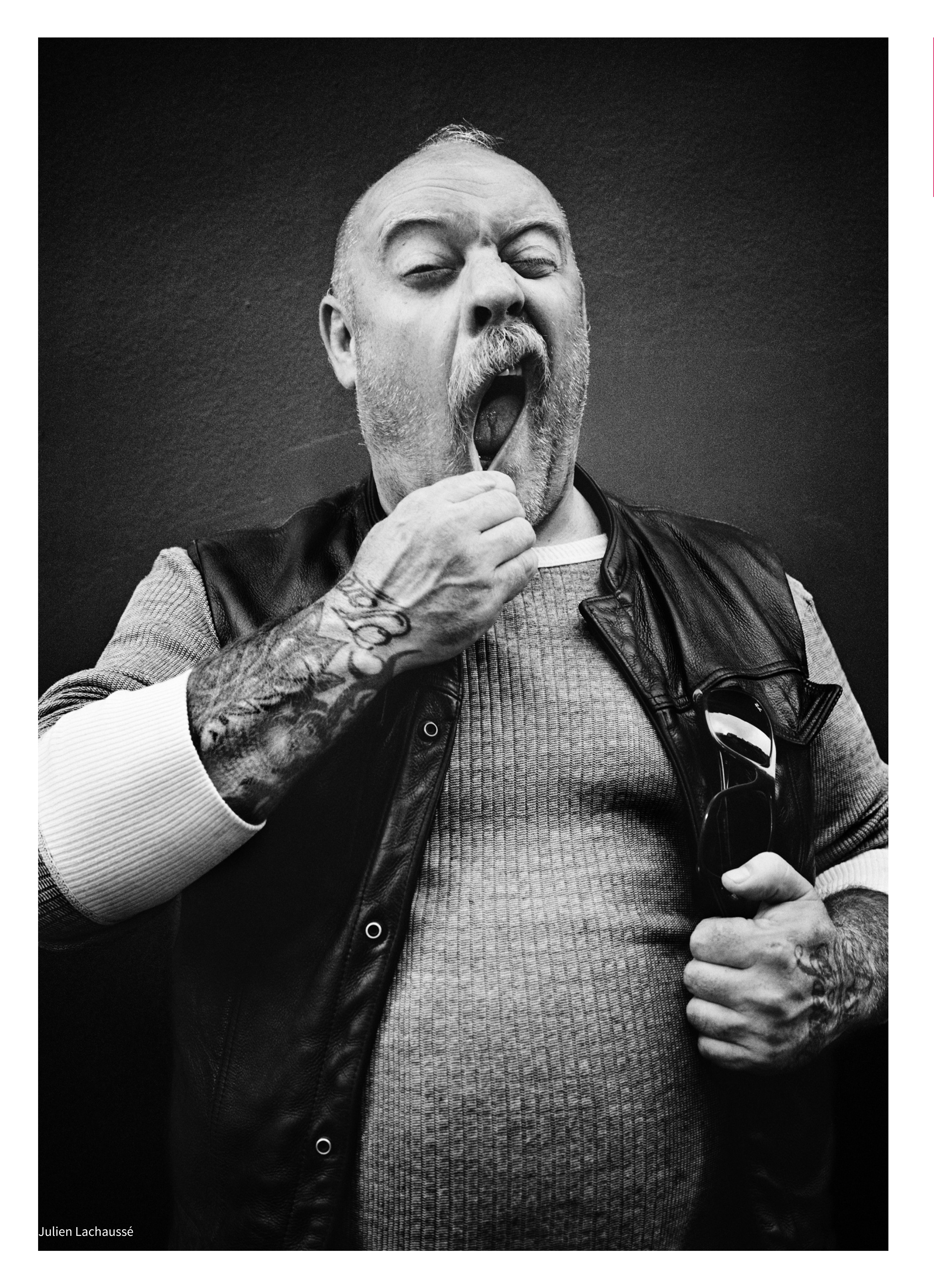
Le trait de caractère qui le représente le mieux est sans aucun doute son côté blagueur et moqueur. Il transparait autant dans les interviews que sur la scène du mondial. Cela n'empêche pas ce bonhomme de 50 ans d'être sérieux et investi à 100% dans son travail. Il est tombé dans cet univers en « se faisant faire des tatouages et en ayant envie d'en faire sur les autres ». Comme il le dit : « Quand on trouve la chose qui vous convient on ne se pose pas la question. » Sa carrière a commencé en 1984, à Berlin, durant son service militaire. C'est aussi à ce moment qu'il s'est fait tatouer pour la première fois. Depuis, il collectionne les tatouages et comme la plupart des aficionados, il ne les compte plus : « Il y a un stade à partir duquel on ne les compte plus, car ça ne veut rien dire ».

Brillant autodidacte, il a commencé à apprendre les ficelles du métier en trainant beaucoup chez Marcel et en lisant des bouquins d'art. En 1986, il part à Toulouse. Il y restera 6 ans : là-bas, sa carrière va décoller. En effet, Tin-tin, qui fait des tatouages très réalistes est, pour l'époque, un pionnier dans ce style. Plus tard, cela deviendra sa « spécialité » avec le japonisant. Il ouvre son salon dans le 9ème arrondissement de Paris en 1992 et le baptise « Tin-Tin tatouages ». Sa renommée lui laisse le loisir de choisir sa clientèle –très variée- et ceux qui tatoueront à ses côtés.

Tin-tin voyage aussi beaucoup, notamment aux Etats-Unis et au Japon. Là-bas, il apprendra des meilleurs et s'inspirera beaucoup. Les estampes japonaises sont, par exemple, une grande source d'inspiration pour ses dessins. Par ailleurs, ses nombreux voyages lui permettent également de faire des conventions partout dans le monde. C'est en partie cela qui lui donnera l'envie de créer un évènement annuel, d'envergure mondiale, pour la ville de Paris. Ainsi nait le premier mondial du tatouage, en 1999, au Bataclan, à Paris. Après deux éditions, Tin-tin arrête car cela lui demande trop de travail.

C'est en 2013, qu'il fait renaitre de ses cendres l'évènement, en l'installant au centre 104 cette fois-ci. L'édition de 2016 était donc pour Tin-tin la quatrième d'une longue lignée, espérons le. Cet évènement est selon lui ouvert à tous : « C'est réservé à personne, c'est pour tout le monde : les afficionados comme les néophytes. Il y a autant des uns que des autres. »

N'oublions pas 2003, l'année où le tatoueur a crée le SNAT (le Syndicat National des Artistes Tatoueurs) : c'est au sein de cet organisme, qu'il se bat avec ses confrères pour les normes d'hygiène et le sauvetage des conventions. Les membres du SNAT revendiquent également le tatouage comme le 10ème art. Pour Tin-tin, c'est un combat qui n'est pas encore gagné et qui le sera quand l'Etat reconnaîtra enfin aux tatoueurs un statut d'artistes à part entière.



Julien Lachaussé

ATTILA JOZSEF
LE MENDIANT DE LA BEAUTÉ

En ce mois d'avril nous faisons honneur à un poète hongrois du XXème siècle, Attila József. D'un parcours peu commun et bref, cet écorché a laissé derrière lui une œuvre d'une justesse rare, mêlant amour de vivre et instinct de mort mais aussi et surtout, l'expression d'un caractère rebelle qui jusqu'à la toute fin, ne s'incline pas.

« Deviens ce que tu es »

Cet enseignement de Nietzsche ne pourrait convenir mieux à un autre qu'à Attila József, né le 11 avril 1905. Fils d'une famille pauvre, il fut confié dès trois ans par la ligue de protection de l'enfance, aux bons soins de fermiers d'Öcsöd, après que son père ait déserté l'unité familiale, laissant sa mère savonnière sans le sou. Malmené, l'enfant connaît là-bas une vie dure, faite de labeurs, de privations et de maltraitances. Ayant pour simples habits des loques et couvert d'ecchymoses, il doit très tôt apprendre à composer avec l'autorité de ses tuteurs qui épouvantés par son prénom Attila, décident de le débaptiser, préférant l'appeler Istvan, soit en français, Étienne. Mais alors qu'Istvan entre en troisième, il découvre dans un livre l'histoire du sanglant guerrier auquel il doit son prénom, Attila, le roi des Huns qui vécut en 400 après JC. De ce conquérant, réputé pour avoir mené de redoutables armées nomades de cavaliers archers, une phrase est restée, évocatrice : « Là où Attila passe, l'herbe ne repoussera pas ».
Le choix d'un tel prénom était donc amené à marquer l'identité d'Attila Joszef. Notons que dans les pays scandinaves, le dernier roi des Huns apparaît tour à tour comme un être effroyable mais aussi comme le fondateur de la Hongrie et de la Germanie. Dans son autobiographie intitulée Curriculum Vitoe, Attila József écrira : « La découverte de légendes sur Attila, eut je crois, une influence décisive sur mon avenir. [...] C'est sans doute cet épisode qui allait me conduire à la littérature et faire de moi un être pensant, un homme qui écoute les opinions des autres, un homme qui consent à se laisser appeler « Pista » (diminutif populaire d'Istvan), jusqu'au jour où son opinion personnelle s'avère : à savoir qu'il s'appelle bien Attila. »1.

Attila József, l'artisan de sa réussite

Ce regain identitaire accompli, Attila fugue pour retrouver sa mère mais celle-ci doit le laisser à nouveau, puisqu'elle meurt peu de temps après, et c'est adolescent qu'il trouve finalement refuge chez le mari de sa grande sœur Jólan. Cet avocat lui permet d'aller au lycée et l'enjoint à continuer des études qui le passionne. Jozsef poursuit donc en université et découvre les poètes hongrois comme Endre Ady, mais aussi ceux allemands, expressionnistes. Au cours de ces années d'apprentissage, il découvre de même l'œuvre de François Villon, l'enfant terrible de la langue française qui devient alors pour lui un modèle. Pétri par ces horizons neufs, il désire un instant devenir professeur mais à la même époque, sa plume commence à sévir, notamment avec la publication du poème Le Christ Révolté (Lázadó Krisztos) mettant en scène un cadavre impuissant pour toute figure de sauveur, tout comme Le Cœur Pur (Tiszta Szivvel) où le narrateur, envahi par un terrible élan vital ne trouve nul dieu à la mesure de ce feu primordial et invoque par plaisir du verbe, un possible recourt au Diable : « Je volerai, l'âme pure / Et tuerai, je vous assure ». Commençant à être publié dans des journaux, Attila fut dénoncé à la critique officielle, puisqu'à cette époque les Lettres hongroises étaient soumises à la censure, et il comparut pour blasphème devant un tribunal, échappant de peu à une condamnation.

Le plus franc rempart contre sa réussite résida néanmoins en la personne d'Antal Horger, professeur d'Université, qui lui annonça officiellement après cette affaire retentissante : « A un homme qui écrit de telles choses nous ne pouvons pas confier l'éducation des générations futures ! ». Réplique heureuse à cette déclaration, le poète écrira treize ans plus tard « Diplôme ou

pas de licencié / J'enseignerai au peuple entier / Tous les degrés / Sans votre gré... »2. Et bien qu'il ne sera en effet jamais professeur, Attila laissera tout de même à sa manière une marque profonde dans le paysage littéraire hongrois, parvenant à accomplir sa destiné malgré les obstacles. Comme Goethe disait : « On peut aussi bâtir quelque chose de beau avec les pierres qui entravent le chemin »3.

Le poète populaire

D'une curiosité inextinguible, Attila József s'est intéressé très tôt aux différents ressorts supportant la vie communautaire, à savoir la religion, la politique et la psychanalyse, véritable outil de compréhension du Moi alors en plein essor au XXème siècle. Essayant de trouver sa place dans le monde, il s'aida des travaux de Freud pour tenter de saisir les pulsions humaines, comme cela ressort très largement dans ses poèmes mais inscrivit de même son œuvre dans une veine d'engagements divers. Le plus fort est celui de la quête de la vérité, puisque pour Attila Jószef, le poète a pour but ultime « de trouver une forme à des réalités contradictoires » 4, le poème devient en ce sens la représentation d'un infini-limité où se condense l'essence des choses, impossible à saisir pleinement dans le monde commun. A cet engagement esthétique se conjugue celui de sa couleur politique, puisque deux ans après avoir publié son premier recueil Le Mendiant de la Beauté, le poète se place en oriflamme du socialisme démocrate en rédigeant le poème Tömeg (La Foule), qui sera repris en hymne par les forces ouvrières. Le contexte politique aggravant les inégalités, il s'engagea finalement dans le communisme clandestin avant de quitter ce mouvement qui le déçoit et qui l'évince de ses rangs pour crime d'idéalisme5. Côtoyant de manière assidue les milieux populaires et les artistes de toutes origines, il devient néanmoins porte parole d'un peuple sans frontière, celui des pauvres, rêveurs et amoureux de la beauté. Ses voix préférées sont celles des paysans et des laborieux qui éprouvent la vie, ses injustices mais continuent de percevoir en toute chose un éclat particulier. Aux mots simples employés se mêlent la rigueur des formes littéraires que le poète maîtrise parfaitement, qu'il s'agisse de la strophe grecque, de l'hexamètre latin, de l'iambe ou bien encore du trochée finnois vu le mois précédant avec le Kalevala. En résulte une poésie riche en assonances et musicale avec les intonations fortes du hongrois, que le français ne saurait transcrire tout à fait. Peut-être est-ce pour cela qu'Attila József demeure aujourd'hui encore peu connu en France, bien qu'il s'y soit illustré en son temps et qu'il ait été traduit de nombreuses fois.

Désenchanté par la vie, le poète hongrois confesse dans un ultime poème de 1937, intitulé Tu sais qu'il n'y a pas de pardon , qu'il « n'a trouvé que des gosses perdus dans la psychanalyse » et annonce clairement son suicide au travers d'une image Rimbaldienne, celle du dormeur du Val qui dans sa version « doit serrer une arme chargée » sur un «cœur vide ». Il sera retrouvé sur des rails de chemin de fer un jour avant l'anniversaire de sa mère, marquant peut-être là, une manière d'avorter l'orphelin qu'il n'a jamais cessé d'être.

Voici l'un de ses poèmes, paru en 1924 et traduit en français par Francis Combes.

Ce n'est pas moi qui crie

Ce n'est pas moi qui crie, c'est la terre qui gronde,

Gare, gare, Satan est devenu fou,

Va te réfugier au fond des sources pures,

Blottis toi contre la vitre,

Cache toi derrière l'éclat des diamants,

Parmi les pierres, au milieu des insectes,

ô, cache toi dans le pain qui sort du four,

Mon pauvre, O mon pauvre,

Avec la fraîche averse infiltre toi dans la terre -

En vain tu te plonge en toi-même

Tu ne peux laver ton visage que dans l'autre

Rejoins la fine nervure de l'herbe

Et tu seras plus grand que l'axe du monde.

O machines, oiseaux, feuillages, étoiles !

Notre mère stérile implore d'enfanter,

Mon ami, mon cher, mon tendre ami,

Que ce soit terrible ou magnifique,

Ce n'est pas moi qui crie, c'est la terre qui gronde.

---

1. Aimez-moi, L'oeuvre poétique, éd. Phébus (2005). Présentation d'Attila József par Jean Rousselot, p.27

2. Ibid, p.31
3. Citation attribuée de manière apocryphe (l'auteur l'aurait dite mais il n'en existe pas de trace écrite).

4. Le Miroir de l'autre, choix trad et présentation par Gabor Kardos, éd.Orphée, n°197, 1997.

5. Anne-Marie Lilti, Armand Robin, Le Poète indésirable, éditions Aden, septembre 2008, p. 230.

159.000 OU UNE EMBARQUÉE SUR LA TOURNÉE DE FAUVE

Guillaume André

Musique

Après cinq années de bons et loyaux services, le collectif parisien a décidé de prendre une pause bien méritée et quasi indéfinie, au grand dam de leurs nombreux fans. Leur dernier album live 159.000, vient clôturer une aventure passée à écumer les routes, entre festivals, concerts et rencontres multiples.

Un carnet de route avant d'être un album

Le nom de l'album découle du nombre de kilomètres parcourus par le groupe au cours de trois années d'une tournée intense et presque continue. Dans une interview accordée récemment aux Inrocks, pour la promo de l'album, les membres du groupe ont fait une petite mise au point qui a toute son importance. Alors que beaucoup d'artistes prennent l'option de sous-titrer un album enregistré durant un ou des concerts « en live », le Corp a lui décidé d'annoter la mention « Fauve en tournée ». Au fur et à mesure des 37 pistes qui jalonnent le projet, on s'arrête, l'espace d'une ou deux minutes, sur des témoignages de membres qui partagent leur ressenti. Les sensations avant de monter sur scène, les raisons qui les ont poussés à créer Fauve, les rencontres qu'ils ont faites et les liens qui en ont découlé y sont donc abordées. Comme tous leurs projets, cet album fait office d'exutoire scénique mais également de journal quasi intime.

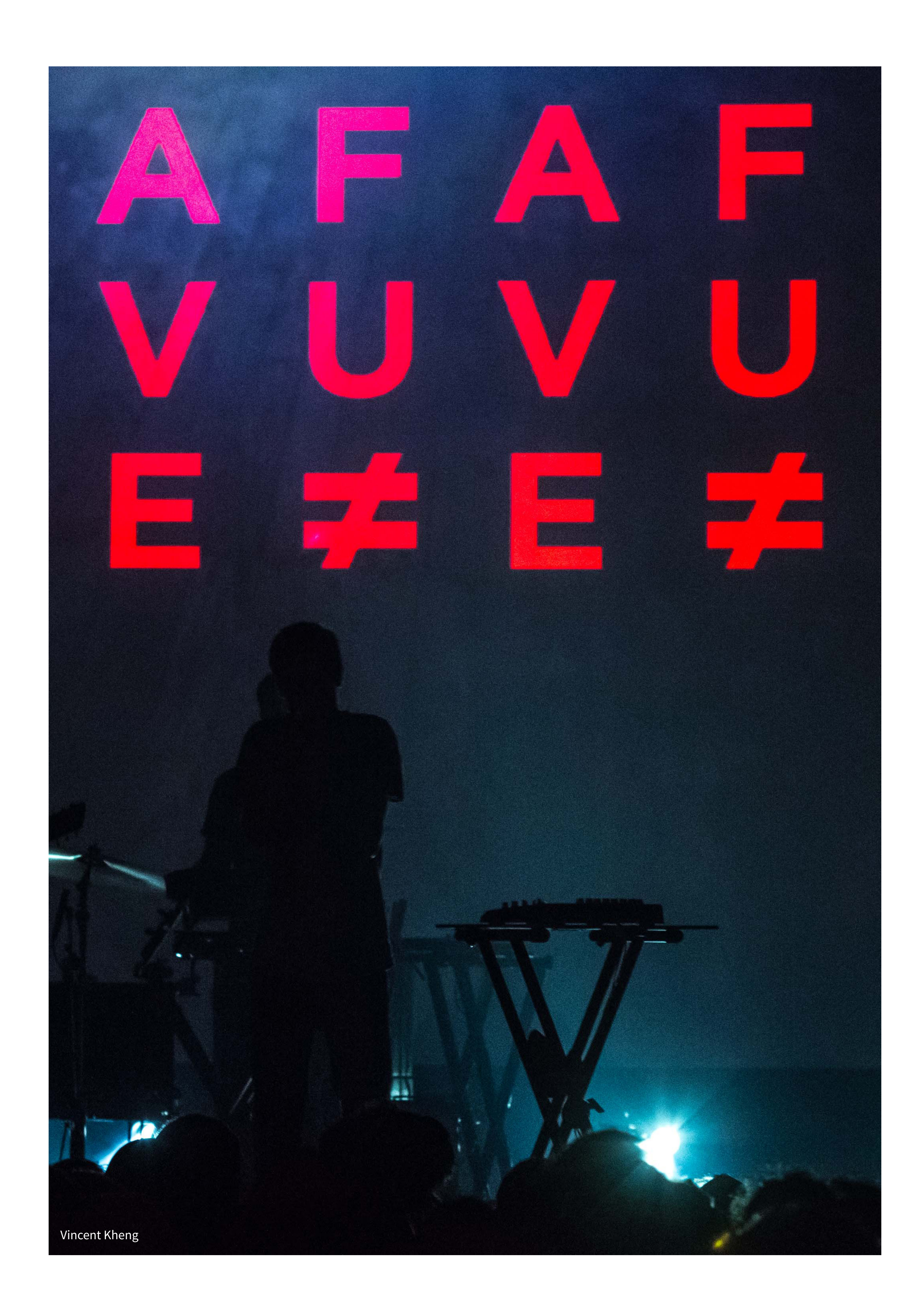
Encore et toujours plus de rage et de puissance

Fauve, c'est, tout d'abord, des paroles pour la plupart énervées, rageuses, symbole d'une jeunesse ou d'une caste de personnes perdues, désemparées. Ce genre de lyrics qui ne laissent pas indifférent qui parlent au plus grand nombre. Sur 159.000, ces paroles gagnent en puissance. Ceci grâce aux performances des chanteurs du groupe. Album live oblige, point d'artifice qui vient modifier, améliorer la voix ou effacer les petits défauts. Et c'est ce qui fait tout le charme de ces 159.000 kilomètres parcourus. La rage, la hargne, la tristesse et la peur qui ont, à n'en pas douter, motivé le groupe au moment de l'écriture de certains morceaux, sont aisément perceptibles à l'oreille. La liste est longue mais on pourrait citer Voyous, Sous les arcades, Sainte Anne, Loterie, De Ceux, Azulejos et bien sûr Blizzard, comme étant les parfaits exemples de cette approche brute de décoffrage qui se dégage de l'album.

La scène pour se libérer et même créer

Le côté positif des concerts, c'est qu'ils laissent souvent la possibilité aux artistes de se libérer, d'expérimenter de nouvelles manières de débuter, clôturer ou même développer un morceau. Fauve ne déroge pas à la règle et s'est permis de modifier par petites touches certaines chansons voire en transformer une pour pondre un son inédit. C'est le cas d'Azulejos, issu de Vieux Frères Part II, deuxième album du groupe. Au départ, il fait en quelque sorte office d'interlude de moins de trois minutes. Pas d'instrument ou même de musique, tout s'y fait acapela. En live, c'est un tout autre qui a été offert au public. Suivant une construction allant entre moments plus doux pour atteindre des sommets en terme de rage, il devient énervé et rageur. Sentiment renforcé par l'instrumentale qui l'accompagne et bien sûr, par la voix de son interprète qui n'hésite pas à martyriser ses cordes vocales notamment à la fin. De Ceux ou encore Bermudes bénéficient aussi de cet effet concert.

159.000 se révèle être un album efficace pour ceux qui souhaitent (re)découvrir Fauve en tournée.



Vincent Kheng

ET SI VOUS SORTIEZ DÎNER CHEZ VOUS CE SOIR ?

Charlotte Jouhanneau

Si l'on remonte aux livreurs de lait des années 50, le principe de la livraison à domicile n'a rien d'innovant. Pourtant cette tendance venue des États-Unis est véritablement née dans les années 2000. Depuis, la plupart des chaînes de fast-food et de supermarchés ont inclus la livraison à domicile dans leur stratégie de vente. Cette mode a connu un véritable essor avec l'arrivée des nouvelles technologies dans notre société.



DR

Dans la conjoncture actuelle, le mode de consommation est en pleine mutation et les prescripteurs de cette nouvelle tendance de livraison de nourriture à domicile sont avant tout les consommateurs. Pourquoi un accroissement de ce mode de consommation ? L'allongement du temps de trajet travail-domicile pour les individus mais surtout l'omniprésence du smartphone dans nos vies. Leur usage quasi permanent favorise ce business de livraison de nourriture qui séduit les consommateurs mais aussi les restaurants qui s'y retrouvent financièrement. Ces types de restauration visent d'abord une clientèle jeune, comme les étudiants qui animent quotidiennement les réseaux sociaux.

Le monde de la restauration s'approprie les nouvelles technologies, utilise les réseaux sociaux et les applications à son avantage. Nous

vivons à présent dans une société où la technologie permet de commander une voiture en 5 minutes pour faire un trajet et de se faire livrer un repas gastronomique en seulement 10 minutes.

Les ordinateurs et les smartphones sont devenus de véritables ustensiles de cuisine et c'est exactement le but recherché par les sites de livraisons de repas à domicile. Les français salivent sur ces sites, car le marché potentiel est de plus en plus énorme. Même si le principe est beaucoup plus développé aux États-Unis, il va se développer en France encore et encore. L'offre était jusqu'à peu limité à la pizza ou la cuisine asiatique, mais le nombre de start-ups de la restauration à domicile ne cesse d'augmenter. En effet, en près de 10 ans, la restauration rapide s'est imposée incontestablement dans le panorama de la restauration française. Cette restauration « hors domicile » ne cesse d'évoluer, d'innover et de proposer des alternatives. La concurrence se fait de plus en plus rude, il faut donc savoirse diversifier pour se singulariser.

En France, Allô Resto est le spécialiste dans la restauration livrée à domicile depuis 1998. C'est un annuaire géant de restaurants qui propose des services de livraison. Les commandes de ce service se font à 50% via un téléphone. Actuellement, Delivroo est un des plus grands concurrents d'Allô Resto. Cette start-up britannique est devenue l'un des leaders de repas à domicile en France et a dépassé le cap du million de commandes récemment, avec une présence dans 8 métropoles.

Avec la livraison de nourriture à domicile, les consommateurs prennent tout d'abord en compte les économies. C'est au restaurateur de savoir intégrer cette dimension dans ses services. L'autre point important auquel les consommateurs sont sensibles c'est la bonne nutrition qui constitue un enjeu majeur de la restauration de demain. La tendance est au bio, au vegan, à l'utilisation de produits frais. Les consommateurs demandent moins de burgers, moins de pizzas et font de plus en plus attention à ce qu'ils mangent. Les plats traditionnels et le « fait maison » impactent la restauration rapide et le service de livraison.

On trouve d'ailleurs dans les plus grandes villes françaises des services de restauration rapide haut de gamme, basés sur une cuisine faite de produits frais, naturels et de grande qualité. C'est le cas du célèbre restaurant de Paris, l'Étoile des Gourmets, qui propose un service de livraison à domicile. Il suffit de composer son propre menu parmi leur sélection de plats cuisinés sur leur site internet. En revanche, la livraison à domicile peut prendre plusieurs heures et se prévoit même la veille.

Servir un repas gastronomique chez soi sans passer des heures en cuisine est désormais possible. La frontière entre restauration rapide et restauration à table devient de plus en plus floue.

Finalement, l'alimentaire est un marché très convoité de part sa grandeur, sa diversité et l'intégration de la technologie n'est qu'à ses débuts. À l'heure de « l'économie à la demande » tel les services Uber ou Airbnb, on imagine que cette évolution ne va pas s'arrêter là. Exemple, la mise en place de l'application UberEats depuis octobre dernier à Paris qui a pour but de livrer des repas dans toute la capitale en moins de 10 minutes.

La question qu'on vient à se poser est si, Amazon, le géant du web, pourrait s'intéresser au concept. Cet inventeur du marketplace, en constante recherche de relais de croissance va-t-il s'inviter tôt ou tard au festin ?

LA FOLIE CRÉATRICE DE JODOROWSKY

Florian Salabert

Jodorowsky's Dune, documentaire en compétition lors de la quinzaine des réalisateurs en 2013 est enfin sorti en France. Réalisé par Frank Pavich, ce film retrace l'histoire d'un projet avorté par Hollywood , celui d'un des plus grands films que l'histoire du cinéma aurait pu connaître (oui oui, rien que ça). Je parle bien sûr du projet d'adaptation du roman Dune écrit par Frank Herbert, par Jodorowsky.

Frank Pavich nous propose avec ce documentaire de plonger dans la folie créatrice de Jodorowsky, les 90 minutes de film vont nous donner l'occasion de vivre la naissance et l'avancée de ce projet. Alejandro Jodorowsky, nous reçoit intimement dans son appartement et pose un bouquin sur la table, c'est dans ce bouquin que va se trouver l'intégralité du projet. Sous forme de storyboard détaillé de chaque plans, chaque mouvements de caméra, le film est là, sur papier.

Jodorowsy est un grand conteur, il nous raconte ses histoires, ses anecdotes sans qu'on en loupe une miette. Il va nous raconter comment il a réussi à réunir ces « warriors » autour de lui, afin de construire une « dream team » pour la réalisation de son film, composée entre autre de Michel Seydoux, Giraud, Pink Floyd, Orson Welles, Salvador Dali, Mick Jagger... Une équipe qui fait toujours rêver aujourd'hui.

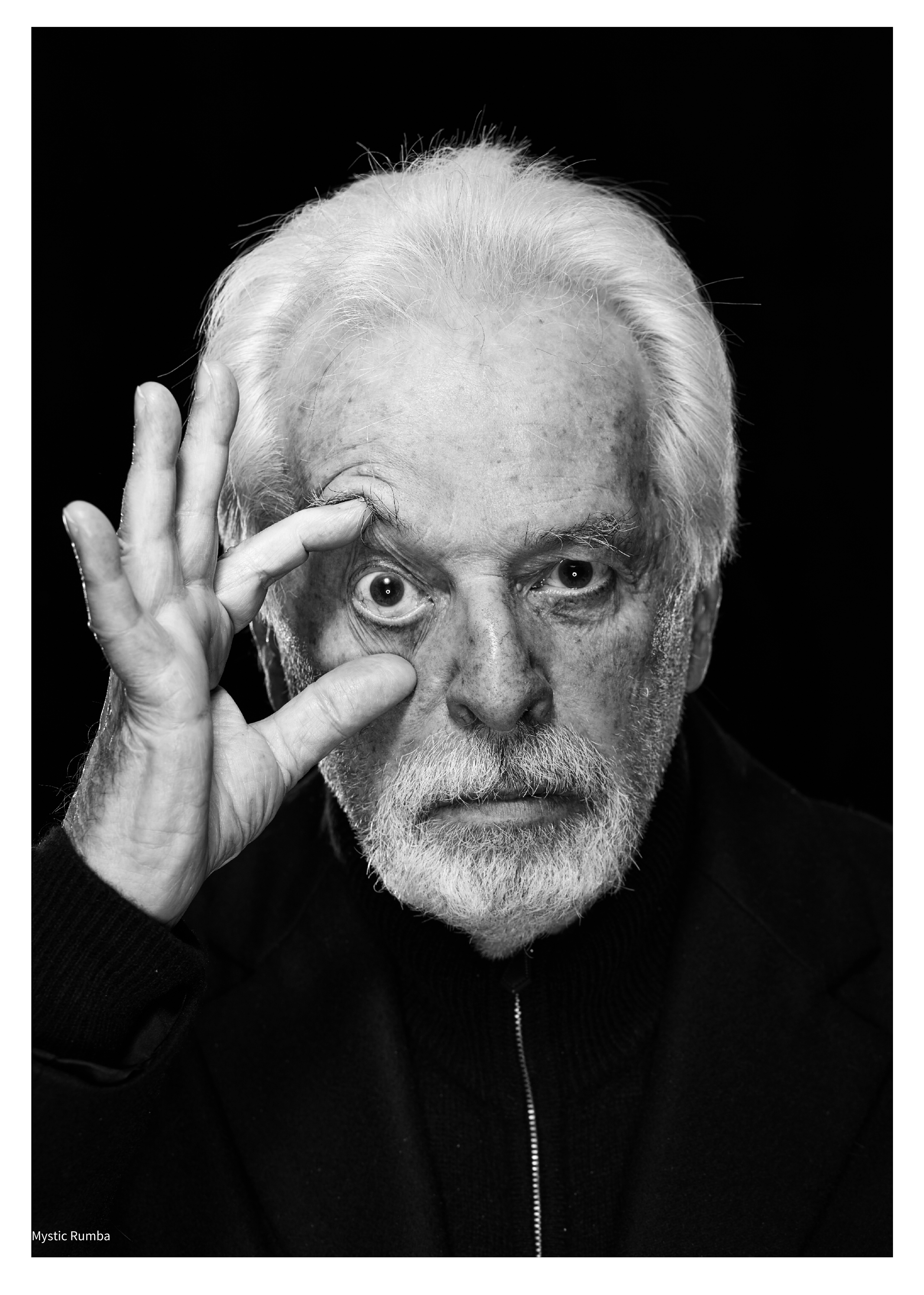
Il nous fait part de son désir de réaliser le plus grand film de l'humanité, de vouloir profondément changer les attentes du spectateur, d'éveiller les consciences, de vouloir donner les effets du LSD sans la drogue. C'est le rêve d'une vie d'artiste qui est mis face à la caméra de Franck Pavich.

Tout comme ces « warriors » (guerriers) croyaient et étaient investi dans le projet Dune, nous sommes dans la même posture en temps que spectateur. Bien que nous sachions que le film n'a jamais été achevé, on ressent cette adrénaline, cette pulsion créatrice. On se laisse bercer par ces croquis animés qui illustres les propos de l'équipe et de Jodorowsky qui parlent avec grande nostalgie de ce projet. Nous subissons donc aussi cette déception lorsqu'on nous parle de la mort du projet, du retour à cette réalité d'un cinéma économique, lorsqu'il nous est dit qu'Hollywood refuse de financer les 5 millions manquants par peur de la folie du projet de Jodorowsky. Après s'être projeté dans cette pulsion créatrice pleine d'adrénaline, c'est un rude retour à la réalité.

On se trouve face à un film, émouvant, drôle qui nous permet d'accéder à des documents inédits qui donnent l'impression de toucher ce projet, d'y avoir contribué en y rendant hommage. Après visionnage il en résulte une impression de gâchis, on a envie de découvrir ce projet inachevé. On a l'impression d'être face à un projet cinématographique si énorme qu'il n'a pu se contraindre aux limites que lui posait le cinéma. Projet qui prend donc la forme d'une idée, d'une utopie cinématographique et va rayonner sur le cinéma en inspirant de nombreux films et cinéastes (Ridley Scott, Steven Spielberg, George Lucas, etc).

On retrouve dans ce documentaire cette folie pour laquelle on connait Jodorowsky avec Montagne Sacrée, Santa Sangre, avec qui il avait su captiver les spectateurs des midnight movies. Cette folie qui continue de passionner les jeunes cinéastes et cinéphiles qui se pressent d'aller voir ce documentaire.

Ce film est une déclaration d'amour à la création, à l'art, au cinéma. Pour Alejandro le but du cinéma est de créer une âme, et sans même aller jusqu'au bout de ce projet il a réussi à créer cette âme qui hante aujourd'hui le cinéma et les cinéphiles, rendant Dune immortel.


Mystic Rumba

LE VINTAGE DANS TOUS SES ÉTATS

Eloïse Prével

Le Marché de la Mode Vintage, événement leader en Europe, célébrait cette année sa 16ème édition sous le signe urban jungle (urban bohème + folk jungle). Plus de 150 000 visiteurs, exposants et collectionneurs ont répondu présent à ce rendez-vous lyonnais devenu incontournable au fil des années. Maze revient pour vous sur le phénomène du vintage, en plein essor depuis les années 2000.

Le salon du vintage leader en Europe

Les 12 et 13 mars dernier se tenait la 16ème édition du Marché de la Mode Vintage au Double Mixte de Villeurbanne, lieu emblématique qui a vu naître ce salon dédié au vintage en 2001. L'édition placée sous le thème urban jungle accueillait pas moins de 170 exposants divisés en deux sections : le vintage authentique (autrement dit « authentiques » qui datent d'une époque antérieure) et le vintage inspiré (les pièces de création qui reprennent les codes esthétiques du vintage).

Les visiteurs pouvaient trouver aussi bien de la mode et des accessoires, que du mobilier et d'autres objets plus symboliques de périodes révolues, à l'image des stands qui proposaient des vinyles et des pin's. La nouveauté cette année résidait dans la mise en place de plusieurs stands : espace retro gaming, barber shop, nail art, coiffure rétro, la fameuse chasse aux looks, etc. Le succès était encore au rendez-vous pour cette édition nouvellement acquise par l'agence ID d'ART, avec un trafic qui a généré entre 15 000 et 20 000 personnes en deux jours ! Mais quel est le secret du salon pour continuer d'attirer autant de monde année après année ?

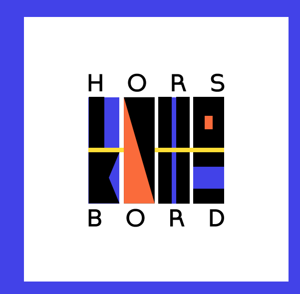
La folie du vintage depuis plus de 10 ans

En plein boom dans la mode de la fin des années 2000, le vintage n'a cessé de faire parler de lui



heylistenfolks.fr

depuis, à tel point que le terme est complètement entré dans notre langage courant. Terme originellement utilisé pour désigner une pièce de créateurs datant d'au moins 30 ans, le vintage a su évoluer avec son temps et englobe désormais des créations s'inspirant de l'esthétique de périodes passées. Il n'est d'ailleurs plus surprenant de croiser des pièces vintage qui datent... des années 90 ! Selon une étude menée par le cabinet Xerfi en 2014, la vente de produits d'occasions aurait augmenté de 3, 8% entre 2013 et 2015. Cette augmentation, symbolique d'une volonté de se réfugier dans des valeurs refuges, témoigne également du changement des habitudes de consommation. Quoi de plus responsable que de recycler des vêtements et accessoires qui ont déjà servi ? Si le vintage, habituellement synonyme de petits prix, continue de séduire, le secteur du luxe d'occasion est également en pleine expansion. Outre l'aspect économique, cette tendance du vintage vient s'ancrer dans une période de notre société où l'originalité réside dans la recherche d'atemporalité. A quoi bon porter une tenue qui sera démodée dans quelques semaines quand on peut s'acheter des pièces qui sortent du cycle du temps ?



20
21
22
Mai 2016

ON

Pantha Du Prince presents The Triad (live A/V)
Leon Vynehall — WhoMadeWho (live)
Session Victim (live) — Jeremy Underground
Awesome Tapes From Africa
Paradis DJ Set — Max Graef — Mad Rey (live)
Syracuse (live) — Bonnie Banane
Agar Agar (live) — D.K. — Raphael Fragil
Babe — Vadim Svoboda (live) — Sacha Mambo
Babe — TPLT (Yougo, Superlate, Ressmoon, Jacob)
Leroy Washington — L'Orangeade

OFF

Antigone — Vril (live) — Legowelt (live)
Huerco S — Route 8 — Mall Grab
Maarius — Baron — Loner

& plus d'artistes à venir !

Bassins à Flot, Bordeaux

Festival des cultures électroniques





















DESIGN BIOLOGIQUE : L'INNOVANTE NERI OXMAN

Eléna Koch

Le design du futur sera plus naturel… et surtout plus scientifique, c'est ce qu'on peut conclure des œuvres de Neri Oxman, architecte, designer et professeur associé de l'art numérique et des sciences au Massachusetts Institute of Technology. Cette israélienne de quarante ans met au point des créations audacieuses mêlant design informatique et organique, fabrication numérique, et biologie.

Non contente d'une révolution de formes en corrélation avec les technologies de modélisation et d'impression 3D, elle se base sur une approche théorique qui fait radicalement basculer le design dans le champ scientifique. Dans son optique il ne s'agit plus simplement de travailler en s'inspirant de la nature, mais avec la nature voir à la place de la nature. Ce qu'elle assume entièrement d'ailleurs. Lorsqu'on commence à concevoir avec de la matière vivante telle que des bactéries comment ne pas se l'imaginer ? C'est ainsi que dans son laboratoire de recherche en design au MIT, on rencontre des stocks de chitine sous forme de carapaces de crevettes, des vers à soie qui travaillent avec des imprimantes 3D, des cultures de bactéries sous formes de bio-vêtements et bien d'autres. Sous leurs dehors de science-fiction, ces créations méritent qu'on s'y intéresse pour leur fondement purement expérimental tout autant que pour l'univers entre création futuriste et science dans lequel évoluent la designer et sa nouvelle pratique du design.

« Quitter l'ère de la machine pour une ère de symbiose »

Il n'y a pas que la forme qui est organique chez Neri Oxman. L'axe majeur de son travail est théorique : imaginer une nouvelle manière de concevoir. Les logiciels permettent d'appréhender plus facilement la grande complexité du vivant et de la matière, et donc de repenser totalement l'intrication des matériaux, avec de nouvelles finalités écologiques. Elle s'intéresse tout particulièrement à l'idée d'un processus de fabrication inspiré de la nature : la croissance. Dépasser l'assemblage simple d'éléments qui donne un objet (ou un bâtiment, car elle relie aussi la micro à la macro échelle), pour arriver à une forme de développement synergique de l'élément souhaité. Elle affirme ainsi vouloir « quitter l'ère des machines, pour une ère de symbiose » dans son Ted Talks d'octobre 2015. Ce qui est notamment permis par les nouveaux logiciels de plus en plus accessibles et qui donnent un pouvoir nouveau à la designer.

Ecologie 2.0

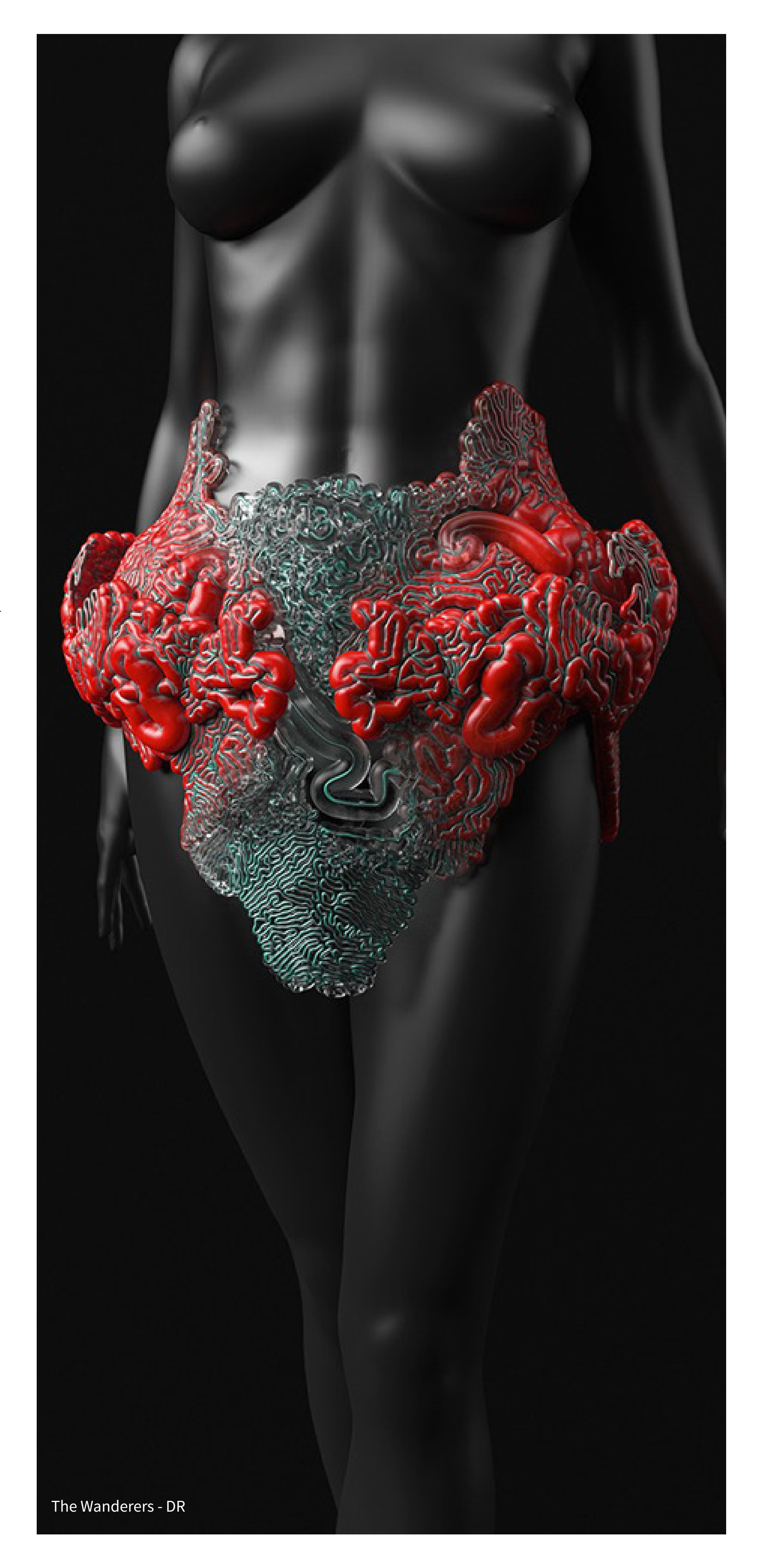
Une des pistes qu'elle explore se traduit par la génération de formes inédites permettant une mise en œuvre de matériaux inédits. Ainsi la collection Wanderers, an Astrobiological Exploration propose des vêtements réceptacles de bactéries censés répondre aux besoins en eau, oxygène et autres nutriments, d'un homme en voyage spatial. Ces équipements pour explorer le cosmos ont été réalisés grâce à l'entreprise d'impression 3D multi-matériaux Stratasys, après avoir été générés en collaboration avec Christophe Bader et Dominique Kolb, des as de la génération informatique de structures organiques. Les vêtements possèdent une structure capillaire qui permet d'y infuser des micro-organismes de synthèse pour pallier à nos besoins vitaux en environnement spatial. Entre autre, ils produiraient du sucre à partir de la lumière (modèle Mushtari pour Jupiter) généreraient et stockeraient de l'oxygène (modèle Qamar pour la lune) transformeraient les hydrocarbones en matière comestible (modèle Zuhal pour Saturne) etc. On imagine la grande variété de possibilités offertes par

Art

de tels accessoires, qui sont aussi l'objet d'une recherche esthétique. Certes c'est un projet digne d'une mission de science-fiction, mais il est intéressant de voir à quel point la designer n'a pas peur de repenser complètement notre lien à la matière notamment pour fusionner matière inerte et vivante. Si ce type de projet tend à se développer de plus en plus dans le design en général, elle va plus loin en mettant en jeu la matière vivante dans son processus : sur d'autres projets, réellement mis en œuvre, elle travaille avec de la chitine de crevette, ou bien imagine une structure imprimée en 3D qui permet ensuite à des vers à soie d'en tisser l'enveloppe – la soie qui a la propriété d'être une fibre naturelle extrêmement résistante.

Vers un nouveau design scientifique ?

Les ambitions de la designer la font s'emparer de connaissances scientifiques, et travailler à partir de matières nouvelles. Il s'opère un glissement, du design d'un objet, à la création scientifique, de l'agence, au laboratoire. Et le statut de ces créations hybrides interroge. Est-il envisageable que ce champ de connaissances donnant une certaine maîtrise du vivant (manipulations génétiques, manipulations de bactéries, emploi d'animaux pour produire de nouvelles matières) soit librement approprié par le champ du design ? Parce que Neri Oxman reste une designer, qui design des objets, qu'il s'agisse de matière vivante ou d'impression 3D, qu'il s'agisse d'une chaise ou d'une tenue de spationaute. D'autant plus, ses collections vont sûrement continuer à nous faire rêver en repensant notre lien à la nature de manière aussi subtile.



The Wanderers - DR

BATMAN V SUPERMAN : ON A LES HÉROS QU'ON MÉRITE

Nicolas Renaud

Zack Snyder a toujours été une fracture au sein de la communauté geek : d'un côté vu comme un surdoué visuel et de l'autre comme un destructeur stupide de mythes. Mais avec ce Batman V Superman la tendance penche dangereusement vers le deuxième groupe, sans pouvoir expliquer pourquoi. Ce changement soudain est d'autant plus étrange que les défauts de ce film s'avèrent pourtant identiques à ceux présents depuis ses débuts.



Warner Bros

Zack Snyder n'a jamais été un poète subtile. Lui, ce qu'il aime c'est le bruit (rappelez-vous les scènes d'actions assourdissantes de Sucker Punch) et les images clinquantes périmées deux mois après leur sortie (300 est-il regardable aujourd'hui?). Son Man of Steel n'y faisait pas exception, mais ce Batman v Superman est un cas d'école.

"Why the world needs Superman ?"

Depuis la création de Superman en 1938, l'image de ce héros a toujours renvoyée à Dieu. Ce n'est donc pas hors-sujet de jouer avec la lumière pour lui donner une dimension christique. Mais encore faut-il ne pas trop en faire. Car en plus de le faire apparaître devant l'auréole du soleil, le peuple tend la main vers le ciel quand il le voit. Et si vous n'aviez pas compris, pas de panique les dialogues vous le martèleront (le nombre de fois que le mot "Dieu" est prononcé est un exploit). Et c'est là que repose tout le problème de la subtilité pachydermique de Zack Snyder.

Un symbole, pour en être un, doit relever du non-dit, du sous-entendu et passer inaperçu. C'est toute la différence entre une comparaison et une métaphore. La première est clairement identifiable, l'autre doit être relevée pour livrer son sens, et ainsi aspirer à un plus grand impact. Or le scénariste David S. Goyer prend bien la peine de pointer du doigt l'existence du symbole, mais surtout de nous

expliquer en long et en large en quoi il consiste. A force d'être trop présent, il finit par perdre son caractère implicite et ainsi, il disparaît. Si Superman perd sa fonction de symbole, soit sa raison d'être, que reste t-il ? La force de ce personnage est qu'il représente un espoir, des valeurs, un exemple vers lequel tendre. Dans ce Batman v Superman quel idéal représente t-il ? Aucun. Superman tue. Superman est motivé par la vengeance. Superman est submergé par la colère. Et Superman est bête. Sa force est qu'il ne doute pas que ses valeurs soient les bonnes pour l'Humanité et que quoi qu'il arrive, il doit se battre pour celles-ci. Or, ici il suffit de le contrarier légèrement pour qu'il se mette à douter quant à la nécessité de nous défendre. Qu'à cela ne tienne, dix minutes plus tard il suffira d'une apparition fantomatique de vingt secondes pour qu'il revienne dans le droit chemin. Finalement il embrasse son destin au gré de ses humeurs.

L'attraction principale du film est l'affrontement avec le Batman. Dommage que ce combat (combat du siècle nous dit l'affiche...) ne soit réglé en cinq minutes. Mais comme leur antagonisme est fondé uniquement sur des dialogues sur-explicatifs, à défaut d'être capable de le présenter par la mise en scène, le combat n'a aucun ancrage émotionnel. On se met même à se demander pourquoi ils se tapent dessus.

A force de sur-dramatiser chaque mouvement, la scène est dénuée de toute tension. Le duel au sommet n'aura donc pas lieu. Et ce n'est pas le dénouement consternant du combat qui arrangera les choses. La destruction de ces deux mythes s'achèvera par le retournement idéologique soudain de Batman concernant la nature humaine. On se serait presque demandé si on ne s'était pas endormi entre temps.

La Peste v le Choléra

Malgré tout, forcé de constater que Batman v Superman est un film d'auteur. La signature clipesque de Zack Snyder se constate à chaque plan. En cela le film se démarque radicalement des productions Marvel qui sont uniformisées et dénuées de toute personnalité. Dommage qu'Hollywood ne nous offre pas des alternatives à ces deux camps. Finalement avec Man of Steel, ces deux films auront au moins eu le mérite de nous faire réévaluer le Superman Returns de Bryan Singer. A défaut d'être parfait ce film avait au moins un capital sympathie, une sincérité et une humilité indéniable, qui manquent cruellement à ce Batman v Superman.


Warner Bros

UN WEEK-END AU MONDIAL DU TATOUAGE

Marie Puzenat

La quatrième édition du Mondial du tatouage s'est déroulée du 4 au 6 mars à la Grande Halle de la Villette et Maze était présent. Cette année les parrains étaient Daphné Bürki, présentatrice de la Nouvelle édition sur Canal + et Gunther Love, comédien et directeur artistiques de plusieurs clubs parisiens. Au total, 350 tatoueurs venant de 30 pays différents sont venus. Cette fois-ci, nous en avons profité pour en interviewer certains qui nous inspiraient...

Cockney, Paris

Comment en êtes-vous venu à être tatoueur ?

Je trainais dans des milieux où les gens se font beaucoup tatouer, je faisais du dessin, du coup au début on me demandait de faire des dessins pour des tattoos et les gens allaient se faire tatouer ailleurs. Peu à peu les gens m'ont demandé pourquoi je ne tatouais pas et puis une personne que je connaissais avait du matériel qu'il n'utilisait pas et il m'a proposé d'essayer, j'ai essayé et ça l'a fait.

Depuis combien de temps êtes vous dans la profession ?

Dix ans.

Comment décririez vous le style de vos tatouages ?

Je dirais que ce que je fais ça reste quand même assez figuratif. Après je suis assez ouvert et j'essaie de mélanger les choses. Après, je pense que le tattoo japonais – pas dans le sens des motifs japonais - c'est une façon de travailler le dessin qui marche bien avec le tattoo, et qui permet que le tattoo, même dans le temps, vieillisse bien et garde une certaine pêche. Donc c'est vrai que ce genre de dessin, j'aime bien.

Un tatouage qu'on vous demande beaucoup ?

Ça dépend des périodes, ça peut aller de serpent à tête de loup, à la pivoine...

Le tatouage que vous avez réalisé dont vous êtes le plus fier ?

Oh, je ne vais pas faire de classification entre les tattoos. Après c'est marrant, il y a des tattoos, tu ne sais pas pourquoi, dans le temps, même si ton style et ta pratique évoluent, et que tu progresses, tu gardes une émotion en les regardant.

Où le retrouver : http://cokney.com

Léa Nahon, Liège

Comment en êtes-vous venu à être tatoueuse ?

Ce n'était pas du tout une vocation. Quand j'étais jeune, je cherchais un boulot à mi-temps et je suis rentrée chez un tatoueur. Après, tu ne rentres pas chez un tatoueur comme ça, il y avait quand même un attrait pour le tatouage. C'est lui qui m'a appris et c'est parti de ça.

Depuis combien de temps êtes vous dans la profession ?

Quinze ans.

Comment décririez vous le style de vos tatouages ?

Ça n'a pas vraiment de nom. Je fais des croquis, et je suis assez flemmarde pour ne pas les finir et les gens aiment bien comme ça, donc je les tatoue comme ça. C'est un gros gain de temps !

Un tatouage qu'on vous demande

beaucoup ?
On ne me demande pas trop de tattoo. En général, c'est moi qui propose les dessins et les gens doivent choisir dedans. Après il y a des trucs qui reviennent, par exemple les crevettes. J'ai fait une baleine l'autre fois, les gens aiment bien. Et puis en général je fais des portraits.

Le tatouage que vous avez réalisé dont vous êtes le plus fier ?
C'est un portrait -réalisé pour la marque Fleur de bagne- et celui la, quand je l'ai tatoué sur le mec, j'étais dégoûté que ce soit pas moi l'ai. Je l'aime bien…

Combien de tatouages avez vous ? Un favori ?
Je me dis que j'ai un seul tatouage, un gros. J'en ai plein de préférés mais on va dire que ma préférence va à un portrait de Rocky Balboa, par Rocky Zéro.

Un fait marquant dans votre carrière de tatoueuse ?
Le mois de juin prochain j'ouvre mon magasin, c'est pas mal non ? Je l'ouvre à Liège.

Où la retrouver : http://www.leanahon.com

Deno, Londres

Comment en êtes-vous venu à être tatoueur ?
Depuis que je suis petit, j'ai toujours dessiné, peint. Quand j'avais 12 ans, j'ai commencé à faire des graffitis. Finalement j'ai trouvé le tatouage, et ça fait déjà 15 ans que j'en fait et ça me plaît beaucoup.

Comment décririez vous le style de vos tatouages ?
J'essaie de faire quelque chose de personnel. Mon style se base sur la technique du tatouage traditionnel, avec des lignes épaisses et beaucoup de noir. Je fais mes propres dessins, à ma façon.

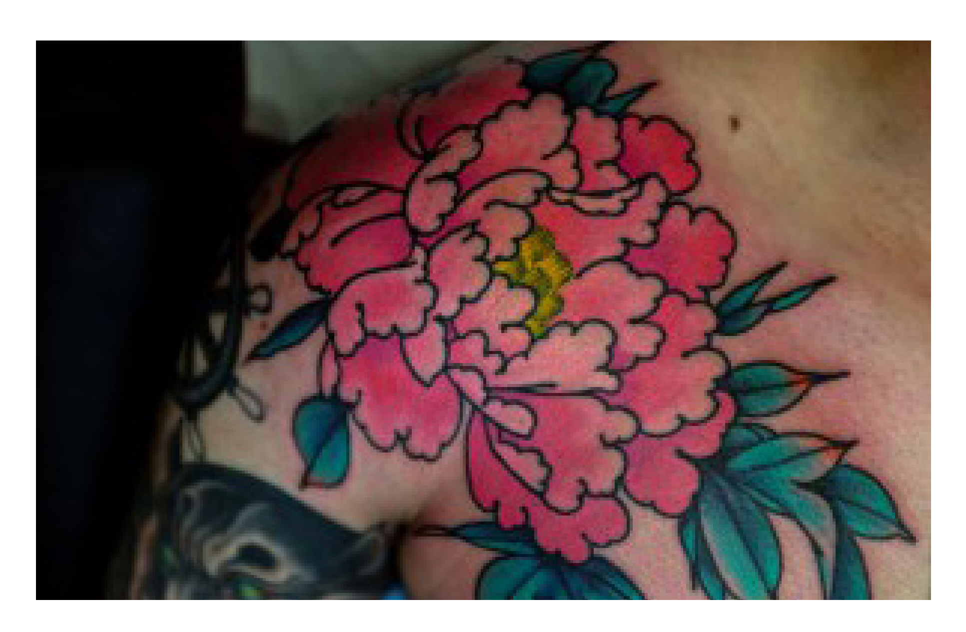
Un tatouage qu'on vous demande beaucoup ?
Je fais beaucoup d'animaux.

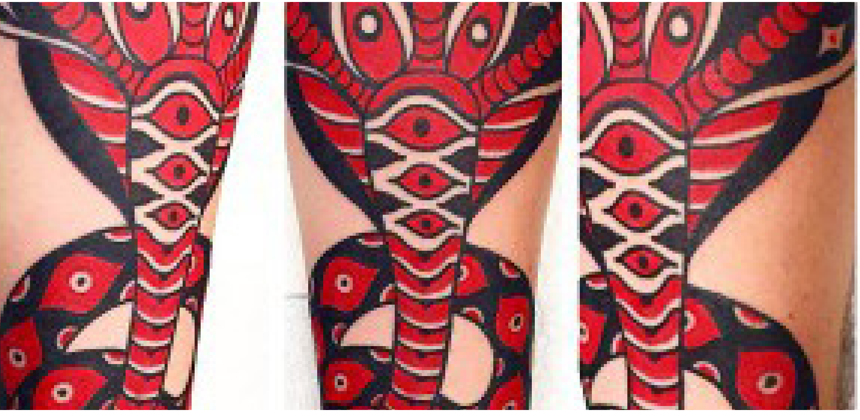
Le tatouage que vous avez réalisé dont vous êtes le plus fier ?
J'essaie de faire en sorte que chaque tatouage que je réalise soit le plus beau.

Combien de tatouages avez vous ? Un favori ?
J'ai beaucoup de tatouages. Je ne les compte pas mais il me reste très peu d'espace pour me tatouer. Le dernier que je me suis fait tatouer, j'en suis très content.

Un fait marquant dans votre carrière de tatoueur ?
Avoir des enfants. Cela a beaucoup influencé mon travail. Mes trois enfants ont beaucoup changé ma façon de voir les choses, de voir la vie.

Où le retrouver : http://www.sevendoorstattoo.com





Style

VOISINAGE

LE PRÊT À PORTER LA PORTE À CÔTÉ

Voisinage est une marque de vêtements street-life née à Argentan (Normandie). Sur leur site internet, Axel Chauvierre et Guillaume Aubey, les deux amis fondateurs, proposent tee-shirt, sweats à capuches, vestes zippées, bonnets et casquettes, pour hommes et femmes. Mais pas seulement. Ils promettent surtout une bonne dose d'humour et une communauté aussi large qu'intéressante.

Amélie Coispel

En décembre 2014, dans une contrée lointaine du fin fond de l'Orne, Axel Chauvierre, 27 ans, et Guillaume Aubey, 30 ans, envisageaient ce qui allait bientôt devenir Voisinage. « On s'est rencontrés en soirée. Guillaume avait pour projet de faire des fringues, et moi des casquettes », se souvient Axel. « On s'est dit 'Viens, on lance une marque' ». Un an plus tard, le temps de mûrir le projet, Voisinage arrivait sur les internets.

Boire des bières et rire ensemble

Pour les deux compères, l'idée est toute trouvée : « Nous, ce qu'on voulait, c'était une marque pour tout le monde. On voulait être dans une relation d'égal à égal avec le client, qu'on soit une bande de potes, expose Axel. Si des gens veulent venir boire une bière avec nous, ils peuvent venir ». Un concept pour le moins à contre-courant, dans cette société individualiste. « On veut mettre l'accent sur la communauté, le groupe d'amis, les gens qui se rencontrent ». Et ça passe d'abord par la bière. « La signature, c'est tout au feeling et à la bière ». », rigole Axel. Plus sérieux, il explique : « Ce n'est pas juste une marque où on met des visuels sur des tee-shirts, c'est une manière de vivre. On souhaite que les gens se retrouvent dans la marque ».

Pour ce faire, les créateurs sont au plus proche du client : « Les relations avec eux sont très importantes : quand la personne n'est pas trop contente parce que les délais sont trop longs, on brise les barrières. On s'arrange, on essaie de répondre aux questions de manière un peu drôle, on donne des codes promos, des goodies, des bonbons », sourit Axel. L'un des clients se souvient « Ma commande avait du retard donc j'ai envoyé un message pour savoir où ça en était. Ils m'ont répondu en commençant par un « Hé champion ! », c'est marrant ».

Et autour d'eux, Axel et Guillaume peuvent compter sur leurs amis : « On est un petit groupe à se bouger pour faire avancer les choses. On a beaucoup de potes qui nous aident ».

Un travail d'équipe

Si leur voisinage est aussi important pour les créateurs, c'est que dans son esprit communautariste, elle mise beaucoup sur les collaborations. Axel évoque, non sans fierté, celle avec Encre mécanique, tatoueur picard : « Guillaume et moi, on s'est tous les deux fait tatouer chez lui, parce qu'on aimait ce qu'il faisait. Le feeling est super bien passé ! C'était le début de Voisinage donc on a attendu un peu puis on lui a proposé le projet. Il a dit oui tout de suite ».

Depuis décembre 2015, chaque mois, l'artiste propose des flashs : des modèles éphémères pour des collections mensuelles. Édition limitée à un mois ! « C'est un vrai challenge pour trouver des idées originales à chaque fois. C'est vraiment de l'impro, on ne connait pas encore ce que sera la collection du mois de mai par exemple ». Et les propositions fusent : « Presque chaque semaine, on a des gens qui souhaitent collaborer avec nous. Mais on souhaite aussi assumer nos propres créations, marquées voisinage pur », argumente Axel. La semaine dernière, la collection Miyazaki d'Encre mécanique voyait le jour. Cette semaine, c'est la nouvelle collection d'Axel et Guillaume qui s'apprête à sortir.

Car les deux associés manient aussi le crayon et la souris. Ils proposent donc aussi des vêtements désignés par leurs soins. « Guillaume est dessinateur dans une menuiserie, il a les skills (du

talent, ndlr) pour faire ça ». Il conçoit donc des vêtements, qu'Axel reprend sur ordinateur. Un vrai travail d'équipe ! « On est très complémentaires, tant dans la personnalité que dans les compétences », se satisfait-il. « Heureusement qu'il est là pour me canaliser, je peux vite m'emballer, je suis un chien fou ».

La qualité avant la renommée

Aujourd'hui, Voisinage vend aux huits coins de la France et sur plusieurs continents du monde. « Notre clientèle n'est bizarrement pas très bas-normande mais plutôt lyonnaise et parisienne », indique Axel. « On est fiers quand on vend dans les pays étrangers comme en Suisse, en Nouvelle-Calédonie, au Japon, aux Etats-Unis, ou en Angleterre. C'est toujours marrant de se dire que quelqu'un porte Voisinage au Japon », ajoute-t-il.

L'année 2016 est quant à elle pleine de projets pour les deux fondateurs de la marque. « On aimerait bien vendre en boutique, on a quelques pistes à Argentan, Alençon, en Bretagne et dans le Marais. Mais on souhaite qu'elle soit dans le même état d'esprit que nous, en total accord », admet Axel. Sur le long terme, les deux associés souhaitent designer leurs propres produits : fabriquer leurs tee-shirts, bonnets et manteaux sans passer par des fournisseurs. Pour l'instant, ils font appels à des industriels normands. « Seuls les tee-shirts ne sont pas fait en France, tout le reste est en Normandie ». Dans leur recherche de qualité, ils ont aussi choisi un textile en coton bio 100 % organique répondant à toutes les certifications ainsi que des encres qui ne sont pas chimiques. « On a envie de faire quelque chose de cool, sans que ce soit à des prix ahurissants », ambitionne Axel.

Préserver les clients des ardeurs commerciales, s'en faire des potes. On sent que l'équipe de Voisinage est remplie de chaleur humaine. « On aimerait bien faire un apéro ou barbecue Voisinage, inviter tous nos clients, les amis, vendre des fringues, et boire des bières. Mettre tous les gens en contact pour créer une belle communauté autour de Voisinage ».



Nevert

« PARFOIS RÉSISTER C'EST RESTER, PARFOIS RÉSISTER C'EST PARTIR. »

Myriam Bernet

Sa loi sur le mariage pour tous aura provoqué applaudissements d'un côté et controverses de l'autre, et son désaccord sur la déchéance de nationalité, finalement abandonnée, l'aura poussé à quitter le gouvernement. Christiane Taubira est une figure incontournable de la gauche française, qui nous a délecté de ses talents d'oratrice engagée lors d'une conférence à Montréal, dont le thème était... l'avenir de la gauche, justement. Retour sur un parcours chahuté et passionné, et sur sa vision du futur de la gauche.

« Le mariage civil porte l'empreinte de l'égalité. Il s'agit d'une véritable conquête fondatrice de la République, dans un mouvement général de laïcisation de la société. [...] Nous disons que le mariage ouvert aux couples de même sexe illustre bien la devise de la République. Il illustre la liberté de se choisir, la liberté de décider de vivre ensemble. » Cet extrait du discours prononcé devant les députés lors de l'ouverture des débats sur le mariage pour tous le 29 janvier 2013, donne le ton de l'ancienne garde des Sceaux, à savoir engagé. Une implication politique qui a débuté plus tôt, en 1978, alors qu'elle s'engage en tant que militante indépendantiste aux côtés de son mari de l'époque, Roland Delannon. Par la suite, elle prend part au Mouvement Guyanais de Décolonisation, et participe même aux émeutes de Cayenne, sa ville d'origine. Ces évènements vont l'obliger à vivre dans la clandestinité, et son mari sera même emprisonné.

Un passé qui aura participé à la construction de cette femme passionnée de littérature, qui possède une maitrise de la langue française saluée plus d'une fois dans la sphère politique. Mais au-delà des mots, c'est l'engagement qui symbolise l'ancienne garde des Sceaux, qui avait déjà une loi à son actif votée en 2001, qui reconnaît l'esclavage et la traite comme crimes contre l'humanité.

C'est quelques onze années plus tard qu'elle est nommée au poste de ministre de la Justice, et qu'elle se fait d'ailleurs assez rapidement remarquer par ses positions fermes, n'hésitant pas à aller contre la politique de Manuel Valls sur la question des Roms, puis avec cette loi évoquée plus tôt qui ouvre le mariage aux personnes de même sexe, et enfin avec la réforme de politique pénale.

La gauche, quel avenir ?

Mais le mercredi 27 janvier, tout bascule, et les médias en font leurs unes : Christiane Taubira démissionne du gouvernement « sur un désaccord politique majeur ». Ce désaccord concerne alors la réforme constitutionnelle de la déchéance de nationalité, contre laquelle elle s'était déjà publiquement opposée à de nombreuses reprises. Toutes les chaines de télévision diffusent cette image d'elle en boucle, quittant son ancien ministère à vélo. Elle publiera le matin même

sur Twitter : « Parfois résister c'est rester, parfois résister c'est partir. Par fidélité à soi, à nous. Pour le dernier mot à l'éthique et au droit. » Cet évènement fut parfois salué, que ce soit par des preuves de soutien face à ce que Cécile Duflot considère comme « un acte de courage et de conviction », ou par de la joie et du champagne du côté de la droite. Esther Benbassa, sénatrice EELV, pose alors la question : et si Christiane Taubira était la dernière figure de gauche du gouvernement ?

Invitée à l'Université de Montréal pour se prononcer sur l'avenir de la gauche, Christiane Taubira en a rappelé l'histoire et les valeurs fondatrices. Elle a également souligné « qu'à chaque fois que la gauche s'en est éloignée, elle s'est affaiblit [...] et en ce moment, la gauche capitule face aux forces conservatrices. » Que faire alors dans cette situation qu'elle dépeint ? Pour l'ancienne ministre, la solution réside dans le débat, dans la résistance, et surtout, dans les mains de la jeunesse. À ce sujet, il est dommage qu'elle n'ait apporté lors de cette conférence qu'une réponse très partielle au sujet de l'avenir de la gauche française.

En attendant, son rêve de construire une bibliothèque dans sa région natale, avec un toit vitré pour pouvoir admirer les étoiles, nous montre peut être, à nous la jeunesse, que nos rêves ne sont pas impossibles, et qu'il est de notre droit, et même de notre devoir, de tout mettre en œuvre pour les réaliser.


AFP df.com

CINÉMA DU RÉEL

Hugo Prevel

Du 18 au 27 Mars 2016 le Centre Pompidou de Beaubourg accueillait le 38e festival international de films documentaires, Cinéma du Réel. Retour non exhaustif sur une compétition que met la lumière sur un genre injustement dévalorisé.

Le documentaire entretien avec le réel un rapport différent que la fiction. En effet, dans la fiction, si la croyance est partielle entre la situation et le spectateur, elle est, et elle exige d'être, totale dans le documentaire. Un même monde uni le devant et le derrière de la caméra. C'est pourquoi, cemédium occupe une place privilégiée pour traiter de sujets actuels et offre une formidable tribune pour leurs auteurs. Le documentaire est présentatif quand la fiction est représentative. On retrouve dans la sélection du Cinéma du Réel toutes les dynamiques qui traversent les différentes crises que nous connaissons. On peut noter Long Short Life de Natalie Bookchin qui interroge frontalement la crise économique aux États-Unis par le témoignage des plus démunis, ou encore la crise migratoire avec le huis-clos La Permanence d'Alice Diop.

La genèse provient souvent de l'envie de dresser le portrait de quelqu'un. Qu'il s'intéresse au plus profond de son intimité, comme les travaux de Eric Pauwels, ou à un collectif (La Mécanique des corps de Mathieu Chatelier), le documentariste dialogue toujours avec son sujet. Mais donner la parole ne passe pas toujours par le discours, surtout quand on s'intéresse à des classes ouvrières qui ne sont pas habituées à communiquer, c'est alors que l'image remplace les mots. Le documentaire c'est une rencontre entre l'auteur et son sujet, un choc marqué par les aléas d'une relation qui se construit sous nos yeux. Il y a un rapport au temps très important avec le documentaire ; c'est une troisième donnée de l'équation, ce qui unie le tout. Mention spéciale à Vivere de Judith Abitbol qui, durant 8 ans, capte l'amour quotidien d'une fille pour sa mère atteinte d'Alzheimer.

Ce genre souffre d'une mauvaise réputation à cause du cliché de la forme figée et ennuyeuse du reportage. Or, la forme semble tout aussi libre, voire plus, que la fiction. C'est ce qu'à voulu montrer le jury en récompensant des choix esthétiques originaux et une recherche formelle. La lauréate du Grand Prix Cinéma du Réel est l'artiste Nathalie Bookchin, qui crée une symphonie de la misère en multipliant les points de vue, chacun dans sa bulle semblant communiquer par le prisme de la galère. A noter aussi le prix international de la Scam pour Die Getraumten de Ruth Beckermann, retraçant la relation épistolaire entre les poètes Ingeborg Bachmann et Paul Celan, chacun interprété par des acteurs lisant leur correspondance.

Ce festival fut marquée par la disparition de Chantal Akerman dont le spectre veillait sur nous lors de cette riche semaine.



LIVE REPORT

LÅPSLEY À LA BOULE NOIRE

Lauranne Wintersheim

Låpsley, jeune chanteuse et compositrice britannique s'est produite pour la première fois en France à la Boule Noire à Paris le 5 avril dernier. A seulement 20 ans, elle développe un univers musical original et envoûtant tant par sa voix que par sa musique. Avec déjà deux EPs à son actif, elle nous dévoilait début mars son tout premier album intitulé The Long way home. Suivi par le grand label londonien XL recordings (Adèle, Radiohead, The XX...), Låpsley promet un avenir fulgurant.

Musique

Mélangeant mélancolie, douceur et rythme électro, la jeune liverpuldienne nous évoque une version féminine de James Blake. Låpsley a offert le 5 avril à son public parisien un show époustouflant qui nous a donné envie de suivre d'un peu plus près le parcours de cette jeune chanteuse.

Il est toujours intéressant et excitant de découvrir sur scène un artiste à ses débuts. C'est à ces instants là que l'on peut se rendre compte de son potentiel, de ses ambitions et de son identité musicale. Låpsley nous a déjà donné un aperçu de son univers à travers ses deux EPs : Monday (sorti en 2014) et Understudy (sorti début 2015). Mais c'est avec son nouvel album composé de douze titres qu'elle a écrit elle-même que l'on se dit qu'elle peut aller très loin...

Låpsley possède une voix hors du commun qui lui donne une liberté incroyable. Elle peut aussi bien chanter avec douceur qu'avec force. Dans chacun de ces morceaux, elle nous montre un répertoire vocal égal à la soul anglaise d'Adèle : puissant, avec un large tessiture lui permettant d'aller du plus grave au plus aigu.

Mais la comparaison entre la reine de la pop anglaise et la chanteuse liverpuldienne s'arrête ici. Låpsley possède un large champ d'inspirations diverses et variées : cela va des premiers 45 tours avec les performances vocales de soprano de Kate Bush, jusqu'à la musique techno de Daft Punk, Kraftward ou encore Depeche Mode. Elle s'imprègne de la techno, des tendances musicales du moment et crée une musique éclectique et moderne. Låpsley est un diamant brut nourrie par 1 001 inspirations et taillée par des compositions qui lui sont propres.

A la Boule Noire, le public a pu rencontrer cette artiste en live et apprécier un mélange parfait entre la puissance naturelle de sa voix et les sons électroniques et instrumentaux de sa musique. La scène internationale a ouvert ses portes à la jeune chanteuse qui se produira dans de nombreux pays jusqu'en octobre prochain. Elle sera notamment présente au très réputé festival Coachella en Californie.

Låpsley est une nouvelle étoile montante à suivre de très près. On attend avec impatience la suite et on espère la revoir très bientôt en France.



John Johnson

Musique

POURQUOI FAIRE COMPLIQUÉ QUAND ON PEUT FAIRE BELGE ?

Sofia Touhami

Depuis le "Brussels Lockdown" - nuit de perquisitions lors de laquelle les Belges ont inondé les réseaux sociaux de photos de chats pour éviter de compromettre les opérations en cours - les Français n'ont plus qu'une seule locution à la bouche : l'humour belge. En effet, et cela se vérifie à chaque événement tragique ou non qui implique le plat pays, les Belges sont pourvus d'un humour particulier que chacun connaît sans vraiment le connaître.

Des communautés indépendantes

Pour comprendre les fondements de l'humour et plus largement de la pensée belge, il faut tout d'abord savoir qu'on ne se sent véritablement belge qu'en de très rares occasions. On se sent avant tout wallon, flamand, bruxellois, ou encore plus précisément liégeois, namurois, anversois. Toutes ces micro-identités vivent ensemble en presque-harmonie depuis la fondation de l'Etat de Belgique. Mais il arrive fréquemment que des failles et des différences culturelles viennent envenimer les choses entre communautés. Parfois il ne s'agit que de disputes sans lendemain, mais souvent on assiste à de véritables débats dans les hautes sphères politiques qui remettent en cause l'existence même du pays. Le peuple, souvent bien éloigné de ces querelles de bouffons a donc peu à peu appris à rire de cette ambiance séparatiste, afin de se prémunir d'une perpétuelle ambiance morose.

Le paternalisme des grandes puissances

La Belgique, c'est un peu la dernière arrivée d'une grande fratrie. Elle se fait doucement bousculer, taquiner, titiller par ses grands frères qui l'encerclent de tous cotés. La France moqueuse aime la charrier en réduisant son existence à celle d'un « état-tampon », l'Allemagne généreuse lui a gracieusement cédé les cantons de l'Est et les Pays-Bas visionnaires lui ont apporté de grandes idées novatrices en termes de droit et de justice. A force d'encaisser autant de coups, l'imaginaire collectif a fini par développer une grande, une immense auto-dérision, fondement de l'humour national. Vous l'aurez compris, la Belgique mieux que quiconque maîtrise l'expression « il vaut mieux en rire qu'en pleurer ». Car si le pays avait dû se lamenter à chaque déclaration fâcheuse faite à son sujet, il y a longtemps que les larmes du tout Ostende auraient fait monter le niveau de la mer du Nord au point d'immerger complètement le pays.

Une culture à cheval entre flegme et flemme

Un belge, c'est un bon vivant. Un belge est une personne qui ne ratera jamais une occasion de célébrer un énième carnaval, de boire un verre de trop entre amis en pleine semaine, de se réjouir d'une fête folklorique dont il ne connaît pas l'origine mais qui implique beaucoup de rires et de communion. Mais toutes ces célébrations impliquent une mollesse qui se ressent tant dans le phrasé que dans les réactions. La vérité c'est que globalement, tout le monde se fout de tout. A quoi bon gémir à longueur de temps puisque cela ne changera strictement rien au cours des choses ? Ce je-m'en-foutisme national est certainement ce qui fait le plus rire à l'étranger. Beaucoup se demandent avec quelle force la Belgique arrive-t-elle à toujours se relever en usant uniquement de blagues potaches et d'un surréalisme exacerbé.

L'exportation de la bonne humeur noire jaune rouge

Les plus grandes figures de l'humour belge ne

travaillent pour la plupart plus dans leur pays d'origine. Elles ont été réquisitionnées par des pays qui n'arrivaient plus à s'en sortir seul face au chaos qui les menaçait. Ainsi, Philippe Gelluck, dessinateur du chat et fierté nationale, passe une très grande partie de son temps rue Bayard, à Paris dans le grand studio RTL, afin d'apporter sa pierre à l'édifice des Grosses Têtes. Charline Vanhoenacker et Alex Vizorek quant à eux pilotent l'émission la plus fraîche et divertissante des ondes de France Inter, Si tu écoutes j'annule tout. Ils sont des dizaines à peupler le paysage audiovisuel français, parce qu'ils font du bien à tous leurs (télé) spectateurs. Ils apportent ce « je n'sais quoi » qui fait craquer même le plus râleur des parisiens.

Ce plat pays qui est le mien

Bien entendu, certains humoristes ou personnalités belges campent sur leur sol d'origine et améliorent sans cesse la qualité des productions de ce tout petit pays. On peut notamment citer le caricaturiste Pierre Kroll dont on loue sans cesse la disponibilité alors qu'il travaille d'arrache pied pour égayer les colonnes du très sérieux journal Le Soir. On peut également citer Frédéric Jannin, ex membre de la troupe des Snuls, dessinateur à plein temps, auteur humoristique aguerri,… Il a récemment décidé d'ajouter une nouvelle corde à son arc en devenant philosophe. Son livre 100 perles de sagesse du Dalaï Lammers est une vraie mine d'or. Il résume à lui tout seul tout ce qui vient d'être expliqué. Entre flemmardise et autodérision savamment dosée, Frédéric Jannin illustre à merveille ce qu'est l'humour belge : un fouillis incompréhensible qui ne peut être saisi qu'en ouvrant son esprit et en se fermant définitivement aux attitudes négatives.

En bref, on peut dire que l'humour belge trouve sa source dans un faisceau de causes tant politiques que culturelles. Il est certes important de rester sérieux en temps de crise, mais en Belgique, les gens ont la capacité de garder leur sérieux avec beaucoup de dérision. De la caricature surréaliste aux spectacles déroutants d'inventivité, les grands noms de la scène belge n'ont pas fini d'étonner leur public, surtout par les temps qui courent. N'importe quel acte de barbarie peut être perpétré, s'il reste un Belge debout, il trouvera nécessairement un moyen de tourner la situation en dérision. On ne le dira jamais assez, il vaut mieux en rire.

VISION, LA RECHERCHE EN ART AU PALAIS DE TOKYO

Alexandre Caretti

Le monde de l'art, comme toutes les disciplines est en constante évolution. Le statut des artistes, des institutions et des organismes privés du monde de l'art est aujourd'hui toujours remis en question. Une des causes de cette remise en question est peut-être dû à notre époque. A l'heure du tout numérique, où on a la possibilité technique de réaliser des photos de qualité à moindre coût, diffusibles immédiatement sur les réseaux sociaux et visibles par des milliers de personnes instantanément. Où tout le monde a la capacité de réaliser un film avec seulement un smartphone comme le tout récent Tangerine de Sean Baker, exploité en salle de cinéma, sans avoir nécessité du matériel de tournage professionnel très coûteux.

Si aujourd'hui créer des images est devenu si aisé, même si cela demande quelques connaissances techniques, on est loin du besoin d'il y a encore quelques décennies d'avoir une connaissance spécifique et technique très poussée pour faire de belles images. Les capacités d'un artiste ne se résument pas à un aspect technique bien sûr, mais il fait partie du bagage de chaque artiste. Alors quelles sont les nouvelles dimensions de l'artiste qui émergeront dans les années à venir ? Aucune réponse bien sûr ne sera donnée ici, néanmoins certains changements du monde de l'art sont intéressants à relever dans ce contexte. Depuis quelques années s'affirment dans les écoles d'art une nouvelle manière de penser la pratique artistique.
Un statut qui tend à rapprocher l'enseignement des écoles d'art à des disciplines plus scientifiques propres aux universités. De très nombreuses écoles d'art hébergent en leur sein ce qu'on pourrait qualifier de laboratoires de recherches artistiques.
Un domaine encore très mal connu du grand public, et pour cause, les informations à son sujet sont rares. Les recherches pour cet article ont été laborieuses concernant cette notion, pourtant de plus en plus importante. Il n'est pas impossible que certaines informations soient incomplètes aux vues du peu d'articles et de textes disponibles pour recouper les informations dans ce domaine. Alors pourquoi parler maintenant de ces laboratoires de recherches ? Qu'impliquent-t-ils pour le domaine artistique ?

Si cette notion d'artiste- chercheur est toute récente, elle est néanmoins sous-jacente et présente dans la pratique artistique depuis les débuts de l'Histoire. L'évolution de l'histoire des arts est le fruit du travail de ces artistes-chercheurs. Au sens le plus strict, à une époque pas si

lointaine un artiste pouvait être considéré à la fois comme artiste, et comme érudit, voire scientifique. Léonard de Vinci en est sans doute l'exemple le plus fameux. À la fois peintre mondialement reconnu, ses recherches dans les domaines scientifiques sont d'une toute aussi grande importance. Plus proches de nous, des personnalités comme les frères Lumières n'ont-ils pas installés, grâce à une innovation technologique, le cinématographe, les bases d'un des arts majeurs des siècles suivants ? D'une manière différente, les avant-gardes de toutes les époques n'ont-elles pas cette même fonction d'artistes-chercheurs ? Si l'on considère la recherche comme une discipline destinée à faire avancer la compréhension ou l'exploration d'un domaine, alors les avant-gardes en sont une parfaite incarnation dans l'art. Si l'on fait une analogie entre art et science, au début du vingtième siècle, Albert Einstein propose une révolution conceptuelle dans le domaine de la physique. Il met à mal la notion d'espace et de temps comme l'avait décrite Isaac Newton quelques 200 ans plus tôt. Il propose une vision inédite d'un espace-temps non plus absolu, mais relatif à notre vitesse et à notre emplacement dans l'espace. À la même époque, les avant-gardes historiques comme les dadaïstes parmi d'autres proposent une toute nouvelle manière de concevoir la création artistique. Ils remettent en question les conceptions fondamentales de l'art et de l'esthétique, mais aussi des mœurs, de la politique ou du progrès. Ils sont aujourd'hui pleinement reconnus pour l'évolution qu'ils ont apporté à l'histoire de l'art. Si le contexte de ces deux exemples, l'un dans le domaine de la physique théorique, l'autre dans celui de l'art sont très différents par nature, on peut aisément voir des similitudes dans la manière dont les propositions qu'ils ont faites ont propulsé leurs domaines respectifs vers une nouvelle manière d'être abordés. En découle une question, en quoi leurs processus créatifs diffèrent ? Si un artiste est celui qui offre une nouvelle vision du monde par sa pratique, Einstein en fait partie. Si un chercheur est celui qui explore les limites de sa discipline pour la pousser hors de ses frontières conventionnelles, Dada en fait partie. Bien sûr, c'est simplifier ces deux notions que de faire ce genre de raccourci, mais il y a dans ces propositions une part de vérité.

L'émergence de laboratoires de recherches artistiques dans des écoles d'art est calqué sur les laboratoires de recherche scientifique classique que l'on trouve dans les universités. Alors pour en revenir à la question initiale de ce qui fera un artiste dans les années à venir, serait-ce une professionnalisation, au sens classique du terme, des acteurs de l'art contemporain qui fera les artistes de demain ? Des artistes qui ne doivent plus produire seulement des images et des formes, mais qui seront dans l'obligation de développer autour de leur travail une théorie de leur pratique artistique ? C'est déjà le cas dans les écoles d'art qui demandent aux étudiants un mémoire pour appuyer leur diplôme. Une idée qui semble à priori assez légitime. Qu'on demande aux artistes d'expliquer leur travail. Un processus qui est d'ailleurs déjà largement effectué par les artistes contemporains. Néanmoins, institutionnaliser cette pratique ne met-elle pas en danger la liberté dont jouiront les artistes de demain ?

De nombreuses questions auxquelles il est difficile de répondre aujourd'hui. Et c'est pour faire connaître ce domaine encore trop méconnu que le Palais de Tokyo présente Vision du 13 au 18 avril. Une programmation où des équipes d'artiste-chercheurs de nombreuses écoles d'art de France proposent de faire connaitre leurs activités et leurs productions. De la documentation, des archives, des livres y seront présentés, ainsi que des œuvres, des conférences, des tables-rondes et des événements live. Une très bonne occasion de découvrir ce domaine de l'art contemporain dont on n'a sans doute pas fini d'entendre parler dans les années qui arrivent.



LE FESTIVAL PANORAMAS EST PRÊT À FÊTER SES 20 ANS !

Solène Lautridou, Noa Coupey et Maël Sinic


Vincent Guillerm ©

Cette année le Festival Panoramas, premier festival de l'année, nous a proposé une programmation très pointue, full techno, avec en tête d'affiche Nina Kraviz. On a pu y écouter des styles comme la transe, la minimal ou encore la ragga-tek, styles un peu à part qu'on avait pas l'habitude d'écouter à Morlaix. Déception pour certains qui n'ont pas pu voir Leon Vynehall qui a annulé sa venue le jour J... Rien à redire sur l'organisation. Côté météo, pas de surprise, comme les autres années, la pluie était au rendez-vous (et oui on est en Bretagne), et ce pour le plaisir des festivaliers du camping ! Mais c'est un beau week-end de Pâques que nous ont offert l'équipe Wart. Solène, Maël et Noa y sont allés. Ils racontent.

Musique

27.03

Nous arrivons à Morlaix. On décide aussitôt de se poser à la terrasse d'un petit café. On sirote tranquille notre bière en compagnie du soleil en attendant patiemment le début du vernissage de l'exposition de Salut C'est Cool à « Aux moyens du bord ».

L'exposition était super déjantée et reflétait tout à fait l'esprit « Salut C'est Cool ». On enfilait des audioguides tunnés qui étaient essentiels à la compréhension des travaux présentés. Là où ils sont il y a toujours du son, lol.

Il nous ont offert en plus de ça, un très beau concert avec tous leurs sons les plus connus pré-enregistrés au piano. Avec le champagne et le pastis offerts, l'illusion était parfaite. Après ça, on perd pas de temps et on chope une navette. Les festivaliers qui ont entre 15 et 20 ans pour la plupart, commencent eux aussi à affluer.

Cette année, on ne peut pas y échapper, Panoramas pour rester d'jeuns donc, se met aux bracelets « cashless » littéralement « sans liquide » pour payer avec son poignet. Comme quoi on n'arrête pas le progrès. Une fois les bracelets aux poignets, on ne perd pas une seconde et on commence les interviews. Vald, Birdy Nam Nam, Oklou, Troyboi, Petit biscuit, Louisahhh et Vandal.

Ils étaient tous plus gentils les uns que les autres et ça a été un vrai plaisir de papoter avec eux, d'autant plus que la « team accred » nous a accueillis comme des rois. Le revers de la médaille, comme on dit dans le milieu, c'est qu'avec toutes ces interviews on a loupé pas mal concerts en ce premier soir à Pano. Et oui, on peut pas avoir le beurre, l'argent du beurre, les beaux yeux de la crémière et Marguerite la vache de la crémière non plus.



Vincent Guilerm ©

On a quand même pu apprécier le set ultra punchy et énervé de Birdy Nam Nam qui était à l'aise breizh dans ce qu'ils faisaient. Pour leur troisième à Panoramas, le public est resté fidèle à nos désormais trois DJ's (bye bye Pone). Bien rodés, les gaillards ne nous ont pas forcément surpris mais ont fait du sale comme on aime. On les attend donc pour le prochain Pano. On a également pu banger sur du raggatek (grosse découverte pour nous deux) avec Vandal au platines. On peut vous assurer que c'était le gars le plus cool du tout Panoramas cette année.

Après cette soirée riche en émotions, on s'est dit que les artistes avaient sans doute dû kiffer autant que le public qui était en délire (parfois au sens littéral du terme). Oklou nous a confié alors qu'on l'interviewait, qu'elle était un peu déçue de son live, qu'elle préférait performer sur des scènes un peu plus intimistes ; mai au vu des retours qu'on a eu, le public a su apprécier sa sensibilité et que l'exigence qu'elle a vis-à-vis de son travail s'est ressenti. Le public morlaisien étant jeune ils n'est pas pour autant moins exigeant que n'importe quel autre public, bien au contraire. Les festivalier sont loin de tomber dans le pano — vous l'avez ?

28.03

Journée beaucoup plus pluvieuse. Qu'est-ce que je plains les campeurs. C'est couvert de boue et c'est les pieds mouillés qu'on est allé dès 20h au chapiteau pour écouter jouer nos potos du label morlaisien La Menuiserie. Ça fait plaisir de les voir ici. Même si c'était en tout début de soirée, les gens sont arrivés assez rapidement pour taper du pied au son de MrTounu, Jante Alliage, Jaques&Edgar et Sergie, les quatre DJ de la Menuiserie, et je peux vous dire que ça envoie du bois (mdr).

On est resté pour écouter Madame, le DJ caennais découvert lors du Nordik Impact et révélé lors des Transmusicales 2013. Signé sur Boys Noize record, il nous a proposé un set très dark mais à la différence des Birdy Nam Nam qu'on avait vu la veille le son était plus furtif, dynamique et futuriste, en somme plus lisse, ce qui contraste avec le son analogique et au final « chaleureux » des Birdy. Ensuite, go interview, encore et toujours. Mais ce soir, ça va, on en a beaucoup moins que la veille et c'est une idée qui nous a ravis : le deuxième jour y'a toujours plus de monde et malgré la fatigue de la vielle les gens sont encore plus chauds ! On allait enfin pleinement profiter des concerts et de la foule en délire. Mieux, on allait en faire partie !

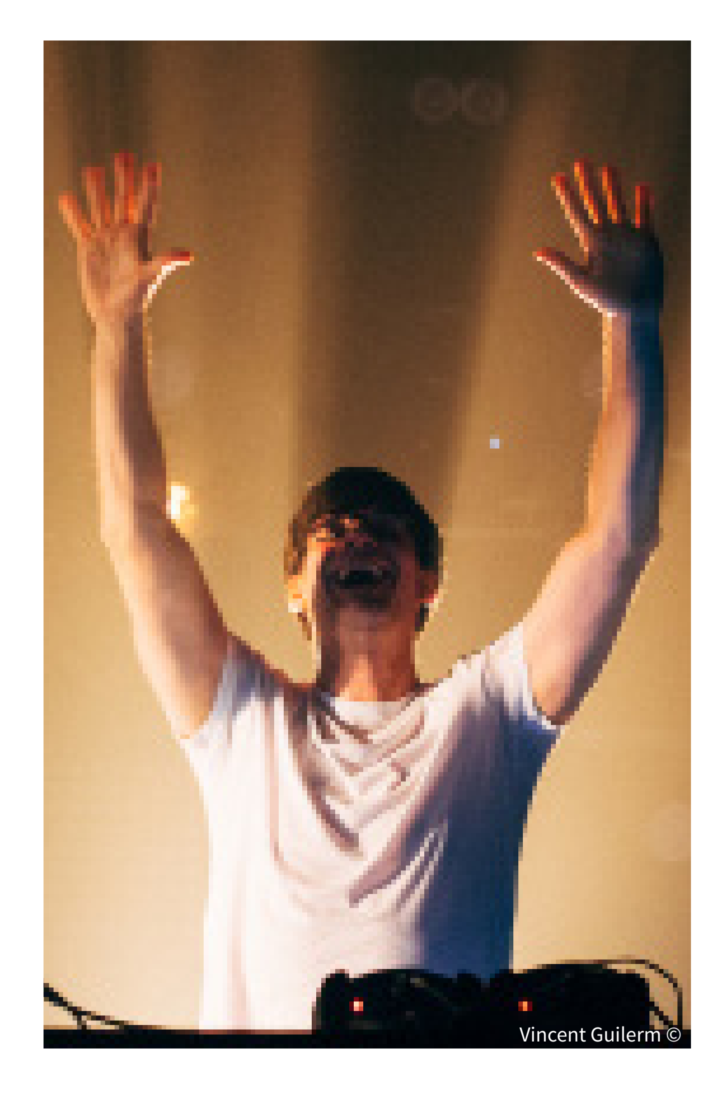
On s'est ensuite précipités pour le début du concert de Club Cheval. On s'est mis tout devant. Grosse mise en scène, l'effet d'un laboratoire est intéressant mais ça donne parfois l'impression qu'ils font du playback. Leurs sons bougent mais eux pas assez. (Mais c'est la difficulté de la musique électronique de manière générale. Comment performer devant un

public. Comme Birdy Nam Nam leur solution a été de se tourner vers quelque chose d'analogique qu'on ne retrouvait pas dans leur son qui était trop travaillé, trop propre.) Sans trop tarder on est allé voir notre cher Mr Oizo que j'apprécie aussi bien pour ses films que pour sa musique. Mais déception à retardement : le début de son set était vraiment cool, y'avait des sons bien sales comme il sait faire et de nombreux remixes de ses morceaux anciens, plutôt intéressants. Mais après il a essayé (car c'est bien de ça dont il s'agit) de passer deux fois des sons de SOPHIE MSMSMSM, d'autres sons de PC music ou de la trap a consonance EDM. On avait l'impression qu'à 41 ans Mr Oizo voulait nous prouver qu'il était toujours là, alors qu'il a tout sauf besoin de ça pour avoir foule devant lui. Enfin.

Déçus et un peu fatigués nous avons essayé de contourner les règles, briser le système. On vous le rappelle : Maze égal no limit. Jante Alliage nous a incrusté à l'espace Artistes. Là était tout le gratin (pas le plat hein émoticône wink). On a papoté avec Salut C'est Cool et des membres de l'espace média. C'était fort chouette et le canapé n'a jamais été aussi capital dans nos vies qu'à ce moment là. Après quelques conversations et s'être enfilés des NAIVE NEW BEER, bières produites par les artistes Naive New Beaters de chez Wart, on retourne dans la foule qui commençait a fatiguer un peu devant le DJ interplateau. Nous on attendait qu'une chose : Nina Kravitz qui est arrivée en retard. Classique. On est artiste ou on ne l'est pas. La jolie russe s'est enfilée un verre de champ' et a commencé à mixer. Les gens été en mode wtf. Elle cuttait les basses toutes les 2 secondes, cassait le rythme tout le temps. Son intro a pris du temps et des gens sont partis. Mais après environ 30/45 minutes (tout de même !) elle a envoyé ce qu'on appelle dans le jargon du pâté (Hénaff). La foule a commencé a rentrer dans le délire. Les gens s'amassaient. Et a conclu en beauté la 19ème édition du Festival Panoramas.

Nos rédacteurs n'y étaient pas, mais le festival n'était pas tout à fait conclu. Le dimanche offrait aux survivants du week-end, des concerts l'après-midi dans des lieux secrets, et le soir au Club Coatelan cette fois. Un lieu plus intimiste où des artistes naissants (ou pas) font leur apparition. Cette année, la soirée se composait de Bon Voyage Organisation, Cléa Vincent, Georgia Anguili, Voiski et Kosme. Du beau monde pour -vraiment- clôturer, dans une autre atmosphère, le festival qui fêtera sa 20ème édition l'année prochaine. On a hâte. L'édition fera très certainement sold out, comme les dernières années.


Troiboy by Vincent Guilerm ©


Vincent Guilerm ©

RENCONTRE AVEC LA MENUISERIE

Entre deux concerts nous avons pu rencontrer le groupe La Menuiserie, jeunes morlaisiens ayant fait leur première en festival lors du festival Panoramas. Quelques interplateaux le vendredi et sur scène à 20h le samedi, ils ont pu introduire le deuxième jour en beauté.

Propos recueillis par Solène Lautridou, Maël Sinic et Noa Coupey

Salut ça va ?
Salut ouais ça va et vous ça va ?

Vous-êtes qui en fait ?
On est La Menuiserie, un collectif morlaisien.
Moi c'est Elie, je suis à la fac à Rennes. Je m'appelle Jaques et Edgar. Moi c'est Mr Tounu, je suis un des fondateurs de La Menuiserie avec Elie, et je suis à Quimper.
Bonjour, moi c'est Nino je suis à la fac de musique à Rennes: on m'appelle Sergie.
Moi c'est Jean-Baptiste, Jante Alliage, voilà voilà.

Comment vous sentez-vous après votre set ?
C'est trop marrant de jouer avec des fonction one.

Ça fait quoi de passer de la soirée d'intégration de votre école au maxi festival Panoramas ?
Disons que c'était un underground qu'ici. Il y a une petite différence… à la soirée d'inté il y avait des flics qui nous ont empêché de jouer… ici il n'y en a pas. En fait on a eu des voisins pas contents.
Panorama ça représente quelque chose pour nous. On vient ici depuis qu'on a 15 ans et ça a fait notre éducation musicale.
Et aujourd'hui on y est, c'est un rendez-vous d'adolescents.
On a eu un horaire de 20h pour commencer le festival, on s'attendait à peu de monde mais la salle s'est remplie au fur et à mesure et le public était réceptif. Il y avait une bonne vibe on a kiffé.

Du coup vous avez bossé tous ensemble ? Comment se sont préparés vos set ?
On est quatre DJ, Sergie, Jaques&Edgar, MrTounu et Jante Alliage. Sergie et Jaques&Edgar ont joué ensemble. Et pour tout te dire on a préparé notre tracklist une heure avant le set. Et ça a marché.

Si vous deviez choisir un groupe de la programmation pour jouer avec vous ? Tromer pour Sergie et MrTounu, panteros666 (membre de Club Cheval ndlr) pour Jante Alliage et Quentin Dupieux pour Jaques&Edgar. (HURLEMENT)
Euh ? Han trop mainstream, non en vrai c'est pour les clips.

Est-ce que vous comptez faire de la prod tous ensemble ?
On produit pas ensemble mais on passe beaucoup de temps ensemble dans l'association. On a des influences musicales variées. Mais il y a une démarche artistique faisant que chaque morceau a des influences dans l'association.
Il y a des collaborations, on projette avec Sergie de faire un set live pour notre prochaine date à Brest, on en est à un demi morceau (rires) on sait pas ce que ça va donner mais vu qu'on est proche au niveau des styles on essaye de bosser ensemble pour créer quelque chose.

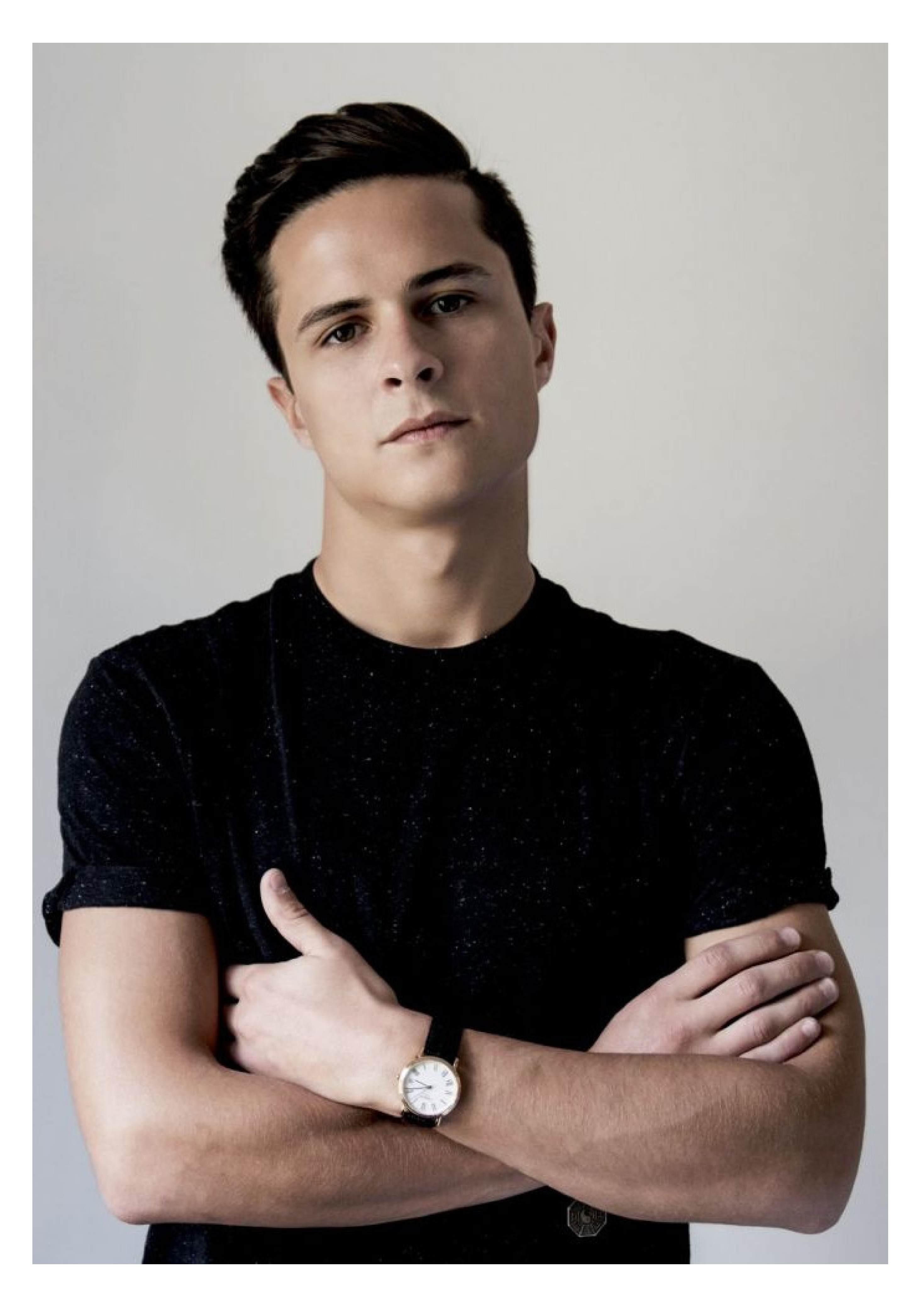
Vous avez tous mentionné vos études en vous présentant, est-ce que vous arrivez à concilier études et production ?
Non pas du tout, j'ai passé ma semaine sur Abelton à sécher.
C'est dur d'être à fond dans chaque chose. Mais quand on aura fini nos études on pourra faire du sale et ça va être bien.

Qu'est-ce que vous dites aux rageux qui pensent que La Menuiserie, c'est pompé sur le titre La Menuiserie de stupeflip ?
On les *** parce que mon grand père était menuisier. Et il avait un hangar géant…

Vos sons du moment ?
Moi c'est pas un son mais un producteur, c'est Spooky, pour Jante Alliage, Music for airport de Brian Eno. Pour Mr Tounu BB congelé de Noir, Boy George, pour Jaques&Edgar. Le morceau numéro 22 de Moderat dans sa version live pour Sergie



DR



RENCONTRE AVEC MADAME - « JE PRENDS BEAUCOUP DE TEMPS À FAIRE MES MUSIQUES »

Noa Coupey, Solène Lautrisou et Mael Sinic

Louis Roche, alias Madame, était programmé samedi 26 Mars à 21h30 au Club à Panos. Révélé aux Transmusicales de Rennes en 2013, le Dj caennais signé sur Boys Noize Records a retourné le chapiteau. A tout juste 20 ans, il n'a pas fini de faire parler de lui. Rencontre.

On vient d'entendre que tu venais de New-York. Qu'est-ce que tu faisais là bas ?

J'attendais Panoramas (rires). Non, en vrai j'étais en études, je suis en train de finir mon école.

Du coup, comment ça va quelques minutes après ton set ?

Ca va très bien, grosse surprise pour moi. J'avais déjà joué en Bretagne et ça s'était super bien passé. J'avais joué à Astro, pareil sur un créneau pas non plus headliner, et pas non plus sur la scène headliner mais c'était cool. Et là, c'est une des, ou la, meilleure date depuis que j'ai commencé. Le chapiteau était rempli à ras bord, y'avait des gens qui pouvaient pas rentrer dedans, enfin c'était dingue.

On t'avait déjà vu au festival Nördik Impakt. Qu'est-ce qui a changé ?

Au Nördik, j'avais joué que 45 minutes, du coup j'ai pas trop eu le temps de développer mon truc, j'avais un peu de stress du coup ça s'est un peu moins bien passé qu'ici. Ici, c'était vraiment le top. 45 minutes sur scène, ça passe vraiment super vite. Là j'ai eu une heure et demie de set, j'ai pu commencer là où je voulais, et finir là ou je voulais.

Tu te sens comment d'être programmé dans un festival comme Panoramas ?

Très honoré. Je me dis que c'est -enfin j'espère- pas la dernière fois que je vais y jouer.

Tu viens de regarder la programmation. Si tu devais faire une collaboration, avec qui ce serait ?

Avec Madame je pense (rires). Ou alors avec Mr Oizo parce que son son est vraiment dingue, que sa production est vraiment tarée mais c'est pas vraiment le même style. Après y'a énormément de trucs que j'aime : Nina Kraviz, Club Cheval, What So Not etc. J'ai pas de barrières dans ce que je kiffe et je saurais pas vraiment dire avec qui je pourrais faire une collab'. Traumer aussi j'aime beaucoup. C'est un peu plus techno que moi. Jauz, c'est l'opposé, mais niveau électro. Y'a une très belle prog' en tout cas.

Est-ce que tu retrouves quelques potes ?

Louisahhh, mais elle jouait hier.

Il y a Petit Biscuit qui vient de Normandie, tu connais ?

Ah non je connais pas du tout...

Musique

Dans un futur proche, t'envisages quoi ?

J'aimerais bien finir mes études et après je me donne trois/quatre ans à faire du son à 100%, voir ce que ça donne. En espérant que la vague qui s'est lancée ne se termine pas au moment où je commence mon truc.

T'as des projets qui arrivent ?

Je bosse sur un autre nouvel Ep de cinq tracks pour Boys Noize Records. Je prends vachement de temps à faire mes musiques. Les promoteurs, les festivals, les clubs actuels ont besoin de beaucoup d'actualité pour être sûrs d'attirer un max de monde et du coup je suis pas trop dans cette vague là pour le moment car j'ai encore mes études à gérer et tout donc c'est pas évident. En tout cas je suis content que des festivals comme Panos me laissent ma chance.

A la question île déserte, si tu devais prendre un son ou un producteur avec toi, ça serait qui ?

C'est pas une question île déserte, c'est une question piège ! Euh... Y'a un producteur que j'aime beaucoup qui s'appelle Matthew Dear, qui fait tous les sons de Tiga. C'est lui qui produit tous ses sons et j'adore vraiment ce qu'il fait. Sinon, forcément Gesa, Boys Noize, tous ces gens là qui ont une production vraiment tarée.

Est-ce que t'aurais une anecdote, un truc qui t'a marqué en live ?

Quand j'avais joué au Cabaret Aléatoire à Marseille, ils avaient posé la scène au niveau du dancefloor et ça donnait vraiment un truc taré. Y'avait pas autant de monde qu'ici, y'avait 150 personnes à un mètre de toi et y'en a pas un qu'a fait chier, y'en a pas un qu'a cherché la merde. Ils étaient tous là pour le son et y'avait vraiment une vibe tarée. Ca c'était un bon souvenir mais j'ai pas d'anecdote particulière.

Du coup t'es issu de la scène caennaise comme pas mal de gars, est-ce qu'il y a quelqu'un avec qui t'aimerais bosser ? Ou c'est peut-être déjà fait ?

Ouais j'ai déjà bossé avec un pote qui était le producteur d'un duo caennais qui avait vraiment buzzé de fou à Caen. Ca date des années 2009/2010. Ils avaient fait la musique d'intro du Grand Journal de Canal+, ils avaient fait plein de trucs et j'étais pote avec eux. Par contre, je vois de qui vous voulez parler genre Fakear, Superpoze et tout ça... j'aime bien ce qu'ils font et je les respecte mais c'est pas trop mon univers. Je me vois mal collaborer avec des artistes comme ça. Sinon je fais aussi partie du club 808 et on fait des trucs sur Caen et le genre de producteurs qui font leurs trucs, qui essaient de percer de leur côté, c'est ce qui nous intéresse.

Et lui à côté, c'est qui ?

Vous connaissez Conjur1ng ? Et bah c'est lui ! JTM c'est lui qui a fait cette musique là, avec ma mobylette, dans ma ville ! En gros, il habite à Paris maintenant et comme moi je suis arrivé de New-York à Paris, on s'est dit on part en voiture tous les deux et on vient là !

Et là, vous allez faire quoi ?

Ben là on va aller voir Mr Oizo et puis après les potes de Club Cheval !



J1 VEN 3 JUIN 20H — 08H

ADAM BEYER B2B IDA ENGBERG • COLLABS 3000 (CHRIS LIEBING & SPEEDY J) BIRTH OF FREQUENCY • DIXON • EINKA • HENRIK SCHWARZ live • MOLLY SOCIETY OF SILENCE live • TUSKEGEE (SETH TROXLER & THE MARTINEZ BROTHERS)

J2 SAM 4 JUIN 12H — 10H

ANTIGONE live • APOLLONIA • AQUAPLANO (DONATO DOZZY B2B NUEL) BEHZAD & AMAROU • BEN KLOCK • DEFEKT live • DEWALTA & SHANNON live DJ DEEP • DJ NOBU • DJ SNEAK • DJEBALI • DVS1 • EGYPTIAN LOVER live • HOLD YOUTH HUERCO S • LAZARE HOCHE • LEO POL live • LOCO DICE • MAGDA • MARCEL DETTMANN MARGARET DYGAS • MOTOR CITY DRUM ENSEMBLE • NSDOS live • ROBERT HOOD (Hip Hop set) RON MORELLI B2B LOWJACK • PENDER STREET STEPPERS • POINT G live POLAR INERTIA live • RAG DABONS (GABI D.KO B2B SANDRO) • S3A RPR SOUNDSYSTEM (RARESH, PETRE INSPIRESCU, RHADOO) • SCUBA • SHLØMO SOULPHICTION live • tINI • TREATMENT (ONUR OZER B2B BINH) • THE BLACK MADONNA VAROSLAV • VENETIAN SNARES live • VRIL live

J3 DIM 5 JUIN 12H — 00H

ANETHA • ACTRESS live • BEN VEDREN live • BLAWAN • CABANNE B2B LOWRIS FRANCOIS X • HESSLE AUDIO (BEN UFO, PEARSON SOUND, PANGAEA) LEN FAKI • MARCELUS • MARCO SHUTTLE • NICOLAS LUTZ • NINA KRAVIZ RICARDO VILLALOBOS B2B ZIP • RICHIE HAWTIN • RØDHÅD • SIDNEY B2B SULEIMAN UVB • KERN SPACE ADVENTURES live

---

LE FESTIVAL DES **MUSIQUES ÉLECTRONIQUES** DU **GRAND PARIS**

HÉBERGEMENT SUR LE FESTIVAL • PRÉVENTES & CAMPING DISPONIBLES SUR WEATHERFESTIVAL.FR

HORREUR AU PAYS DES SOVIETS

Victor Demenge

Parler de cinéma d'horreur soviétique c'est parler d'un fantôme. Genre cinématographique banni par le Parti, licence capitaliste impropre à vivre sous les cieux des patries communistes, l'horreur hante pourtant encore les studios soviétiques. Là où la perfection prétendue et le sacré règnent et se nourrissent d'un autre honni et rejeté dans l'inconnu, le frisson et la peur trouvent toujours à se nicher.

Cinéma

Rouge sang

Au pays des manteaux gris, des bottes de cuir et des étoiles rouges, le cinéma d'horreur avance masqué. Il prend pour prétexte l'adaptation littéraire avec Erchov et Kropatchiov dans Viy et son prêtre forcé de rester enfermé trois nuits avec une sorcière, il se cache derrière l'anthropologie de comptoir de l'Esprit de Ambouy de Boris Buniev et sa chasse à l'ours au fin fond de la Sibérie et enfin s'absout, dans La tête du professeur Dowell de Leonid Menakier, par la dénonciation d'un capitalisme et sa science amorale, commerciale et déshumanisante ne réussissant ni plus ni moins à ressusciter. Et pourtant, quand bien même ces films trouvent toujours à se justifier rationnellement par la méchante corporation créatrice de zombies du Jour de colère de Sulambek Mamilov, ou les esprits de La chasse du roi Stakh de Valérie Rubinchik, en fait mannequins déguisés, la véritable raison de ces films se dévoile rapidement. Alors la peur tombe le masque et le frisson s'installe dans tous les pores de la pellicule et des images les plus anodines...

Contenue, l'horreur se fait opportuniste. Elle s'instille dans la claustrophobie des grands espaces russes et géorgiens, desquelles surgissent les esprits de Viy, la chasse sauvage du roi Stakh ou encore Jour de colère. Elle émane de la peau trop blanche des femmes et des yeux trop noirs d'une jeune noble ou d'une harpie. Il surgit chez l'autre, zombifié, ressuscité, incompréhensible et dont un grillage nous sépare. Il attend enfin son acmé dans l'enfermement avec le mal qu'il soit ours ou sorcière. Alors il n'y a plus d'issue, le mal et l'étrangeté sont là impossibles à éviter et pourtant toujours aussi imbitables.

La frayeur est intérieure, compressée dans le carcan des studios soviétiques, repoussée dans les tréfonds des citoyens de la trop parfaite Union Soviétique. Il n'y a aucune raison d'avoir peur et pourtant derrière les frontières et au sein même de l'union se cache un Mal invisible et intenable.

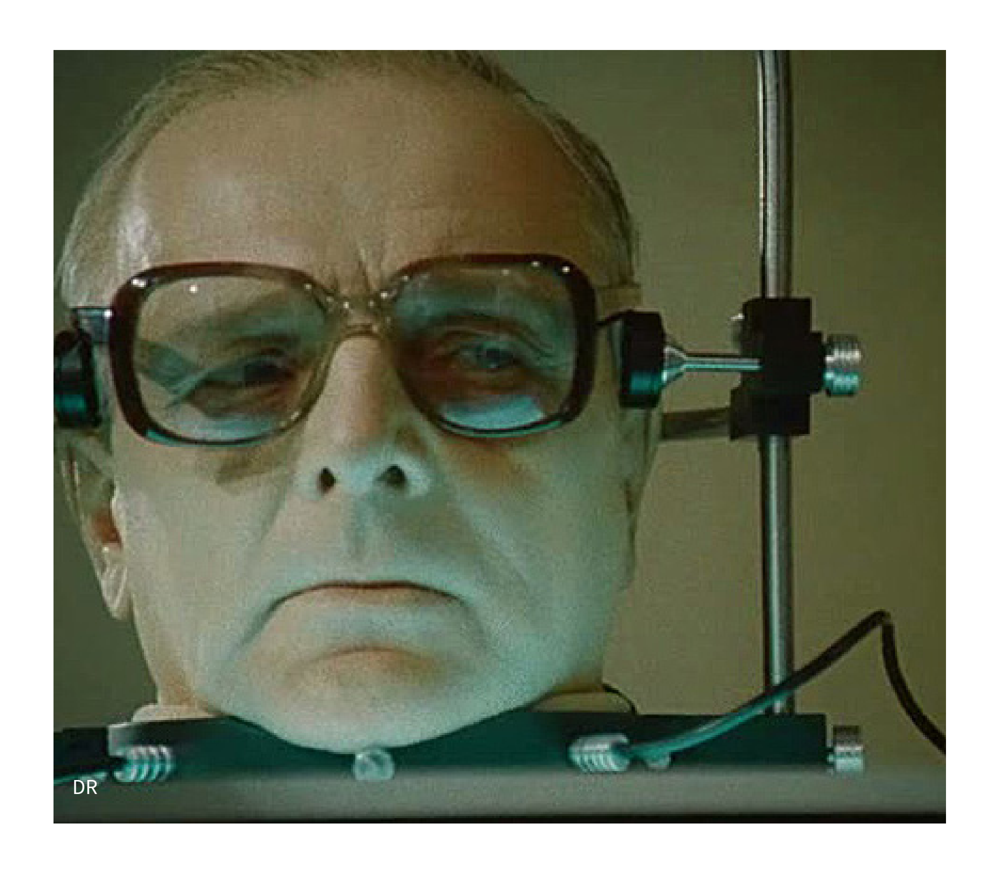
Et comme un volume subissant une différence de pression, la carcasse se déforme, se tord sans jamais pouvoir vraiment crier. Parfois elle explose et c'est alors une unique goutte de sang qui roule sur la joue de la sorcière de Viy ou le front de l'étudiant ukrainien de La chasse sauvage du roi Stakh.

Le cinéma d'horreur est un genre intérieur

C'est souvent kitsch, c'est carton-pâte, les costumes prêtent à rire. Ça ne mérite ni l'éloge ni l'extase, ça ne semble pas arriver à la cheville de ce qu'alors faisaient un Cronenberg ou Argento et on n'a ni la chair de poule, ni les chocottes, juste un léger frisson. On ne balise pas, on éprouve une tension palpable, latente et constante. Or, pas besoin de cris suraigus de terreur pour que ces films nous en disent beaucoup sur le comment et surtout le pourquoi de la peur au cinéma.

La peur, le Mal ce n'est pas une explosion d'hémoglobine, par un ras de marais rouge sang, ni même un méchant trop laid pour faire autre chose que poursuivre de pauvres innocents vêtus de banc. La peur qui n'est pas que spasme de surprise est intérieure et contenue. Elle est une peur de l'autre et d'un monde extérieur retenu dans l'inconnu par l'Union Soviétique, elle est ce que nos désirs de perfections et de pureté refoulent, elle est le resurgissement d'un fantôme, le miroir sombre de nos désirs de vivre dans un monde parfait sans crimes ni problèmes si ce n'est celui de ne pas en avoir.

Alors, et peut être surtout aujourd'hui, l'horreur c'est moins les tortures d'un Saw ou les poursuites d'un slasher (sous-genre horrifique impliquant un psychopathe chassant ses proies) qu'être enfermé avec nous même, notre angoisse et un monde qui ne veut que notre bien. Cette ours revêche, cette séduisante sorcière qui se trouve en nous, c'est là la source de nos angoisses, pas l'extérieur, et pas l'autre qui pourtant nous terrorise. Et le montrer, cet ours, cette sorcière, sur les écrans soviétiques c'était déjà commencer à les rendre à leur monde de rêve et de fantasme, c'était déjà commencer, sans le savoir, à les combattre.


DR

Cinéma

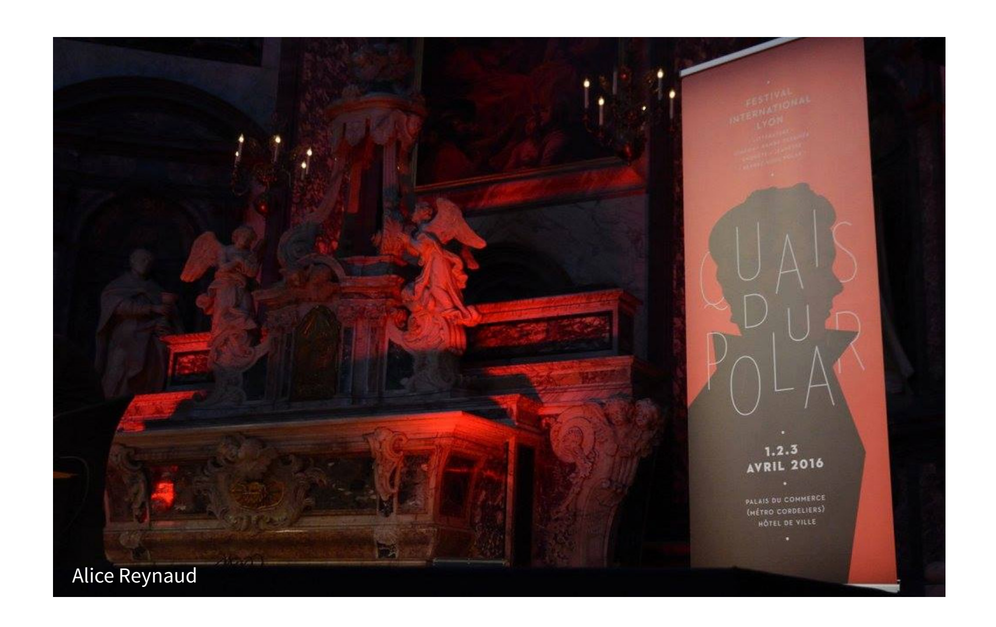
QUAIS DU POLAR 2016

Marie Daoudal

Fanatiques de romans policiers, fous de crimes, détectives en herbe, tous étaient présents aux Quais du Polar 2016, à Lyon. Avec 80 000 visiteurs, ce festival de littérature noire est l'un des évènements majeurs du monde littéraire. Nous y étions. Petit aperçu d'un week-end chargé en émotions.

Dans la grande salle du Palais du Commerce de Lyon, c'est la mêlée : auteurs, éditeurs, libraires, bénévoles en t-shirt orange et amateurs de livres se croisent et s'entrecroisent. Certains échangent sur les derniers ouvrages sortis, d'autres se pressent aux dédicaces, nullement découragés par les longues files d'attentes dans la « salle de la Corbeille ». Des bribes d'anglais, espagnol, français parviennent parfois aux oreilles des flâneurs. Les Quais du Polar, c'est avant tout cela. Une ambiance particulière. L'occasion pour tous les passionnés de polars de se retrouver et d'échanger. Comme chaque année, de nombreux auteurs font le déplacement pour rencontrer le public. L'islandais Arnaldur Indridason, le québécois Patrick Sénécal, le norvégien Jo Nesbø ont fait le voyage. Anthony Horowitz, et l'incontournable Fred Vargas sont également de la partie. Il y a aussi Amélie Nothomb et son style vestimentaire incontournable. Et tant d'autres…

Outre la « Grande Librairie » qui occupe le rez-de-chaussée du Palais du Commerce, de nombreuses activités sont prévues. A l'étage, un espace jeunesse permet aux enfants de s'initier au roman policier. Des conférences sont organisées, l'occasion pour les spectateurs d'entendre les théories littéraires des auteurs et d'aborder des sujets bien spécifiques. On découvre le thème de la magie noire dans le polar, on évoque les affaires classées, on passe une heure avec son auteur favori. Un peu plus loin, à la chapelle de la Trinité, dans une ambiance sombre et mystérieuse, Arnaldur Indridason nous emmène dans son univers. Il évoque avec humour l'Islande, sa manière d'écrire, de s'inspirer. Une expérience unique. Pendant ce temps, dans la ville, de nombreux visiteurs suivent le jeu de piste mis en place à leur intention. L'occasion de découvrir les quartiers du Vieux Lyon, et de la Croix-Rousse de manière ludique. Dans tous les coins de la ville, il y a une activité. Lectures publiques, projections de films, débats… Lyon est devenue, l'espace d'un week-end, le terrain de jeu des amateurs de mots sanglants, une sorte de Murder Party à grande échelle. L'originalité du festival tient à ce lien si particulier qu'il entretient avec la ville. La littérature et l'urbain ne font qu'un. On se perd dans des lieux chargés d'histoires, avec en tête les romans historiques de Jean-François Parot. On visite les ruines du Musée gallo-romain en se prenant pour l'inspecteur Erlendur. On découvre l'Hôtel de ville, en cherchant avec avidité le prochain livre qui nous fera rêver… Et l'on fait provision de polars, en attendant l'année prochaine !



Alice Reynaud


Alice Reynaud


Alice Reynaud

FESTIVAL LES HALLUCINATIONS COLLECTIVES, UNE BONNE ALTERNATIVE À LA DROGUE

Adam Garner

Avant-premières, films oubliés et curiosités à découvrir, le Festival des Hallucinations Collectives a pour but de donner à voir des films qui bousculent les codes et qui se détachent de ce que l'on a l'habitude de voir, permettant ainsi de faire revivre (ou découvrir) des films hors du commun le temps d'une projection. Ainsi, comme chaque année, le cinéma Comoedia (Lyon, 7ème), où se déroule le festival, se transforme en repère pour cinéphiles en tout genre le temps d'une semaine. Voici une présentation des quelques films que nous sommes allés voir, en espérant que cela vous donnera envie découvrir

Crimes dans l'extase de Jess Franco (1971)

Le film faisait partie d'un "zoom" sur la filmographie de Jess Franco, réalisateur franco-espagnol (il est passé par l'Idhec, ancien nom de la Fémis) qui propose un cinéma fortement marqué par le fantastique ainsi que l'érotisme. Crimes dans l'extase c'est l'un des films où il met en scène son actrice fétiche, Soledad Miranda, qui incarne ici une jeune femme follement amoureuse de son mari, un docteur qui s'adonne à des expériences sur des fœtus. A la mort de celui-ci, assassiné par des hommes qui s'opposait à ses activités, la jeune veuve décide de le venger en tuant un à un les hommes impliqués dans le meurtre. En somme, le film est un drôle de mélange entre le film érotique, la série B et le thriller, le tout marqué par des moments clairement expérimentaux (souvent au moment des meurtres commis par la jeune femme).

Phase IV de Saul Bass (1974)

Phase IV est l'unique long-métrage de Saul Bass, connu pour avoir réalisé les affiches ainsi que les génériques stylisés de certains films de Preminger (Bonjour Tristesse, Exodus), Hitchcock (Psychose, La mort aux trousses), Scorsese (Casino, Les Affranchis), et bien d'autres. Le film faisait partie de la soirée "Animokatak" et l'animal en question était en réalité un insecte, puisque le film traite d'une invasion de fourmis (pas plus grande que dans la vraie vie, mais sacrément nombreuses et intelligentes). En effet, tout au long du film ce sont deux scientifiques qui vont tenter de mettre un terme à la menace de cette colonie de fourmis. On saluera notamment les plans tournées en macro sur les fourmis qui donne à penser le gros plan d'une nouvelle manière et qui divise le film en deux : l'échelle des fourmis et celles des humains, deux univers qui ne se rencontreront d'ailleurs jamais vraiment (peut-être en partie du fait que les plans des fourmis étaient tournés à un autre moment, en laboratoire).

La compétition de courts-métrage (7 films en compétition)

La compétition de cette année était incroyablement bonne et diverse (2 films d'animation et 5 films en prise de vue réelle qui prenaient tous des directions différentes mais pas moins intéressante les unes des autres). Cette année, le grand gagnant est un d'ailleurs l'un des deux films d'animation, The Pride of Strathmoor, réalisé par Einar Baldvin et qui s'appuie sur les notes qu'un pasteur géorgien avait laissé derrière lui (il s'agit de John Deitman, les notes étaient datées de 1927). Ainsi, le film réinterprète ces notes, en N&B, et donne à voir les délires dont le pasteur en question était sujet, le résultat est impressionnant d'un point de vue technique et constitue une véritable expérience pour le spectateur.

(Le film est disponible en ligne, sur Vimeo).

Men & Chicken d'Anders Thomas Jensen (le film sortira le 22 avril 2016)

Après Les Bouchers Verts et Adam's Apples, le cinéaste danois revient avec une comédie complètement loufoque et pourtant teintée d'humanité et d'une dimension éminemment tragique. Le film met en scène l'histoire de deux frères (l'un des deux est interprété par le fameux acteur danois Mads Mikkelsen) qui partent à la recherche de leur père sur une petite île. Une fois arrivé sur l'île, ils rencontrent trois autres de leurs frères qui vivent dans une étrange maison autour de laquelle va se dérouler la majeure partie de l'histoire. Dès lors, l'intrigue du film consistera à découvrir peu à peu quels sont les mystères que recèle l'histoire de cette famille peu ordinaire. La réussite du film tient certainement de la manière dont il parvient à intégré des éléments fantastique et un humour noir à ce qui semblait se présenter comme une simple intrigue familiale.



Créatures Célestes de Peter Jackson (1994)

Intégré à la programmation nommée "Les singulières", Créatures Célestes s'inspire d'un fait divers néo-zélandais de 1954 et raconte l'histoire de deux adolescentes liées d'une forme d'amitié excessive et obsessionnelle. Ce serait apparemment la femme de Peter Jackson (célèbre pour son adaptation du Seigneur des anneaux), qui l'aurait poussé à laisser de côté son registre habituel pour réalisé ce film sur l'amitié féminine. Créatures Célestes sera d'ailleurs le premier rôle de Kate Winslet, qui interprète l'une des deux adolescentes en question.

Alone de Thierry Poiraud (avril 2016)

Lors de l'échange avec Thierry Poiraud qui était présent à la fin de la projection, celui-ci disait que le court message qui s'affiche à la fin du film, "Don't grow up", était le titre qu'il avait originellement choisi. Vous l'aurez compris, le film traite de la jeunesse, ou plutôt de l'adolescence et du fait de devenir un adulte. Le film s'ouvre sur un groupe de jeunes laissés seuls dans un centre de redressement, alors qu'ils comptent profiter de l'absence des adultes pour faire tout ce dont ils ont envie, il se rendent compte peu à peu que la disparition des adultes est due à la diffusion d'un virus qui les pousse à tuer les personnes mineures. Ce qui est assez remarquable avec Alone, c'est la manière dont il échappe à chaque fois aux codes du genre dans lequel il semble s'ancrer : le début du film s'inscrit dans la lignée d'une série comme Misfits dans son rapport à la jeunesse, puis, dès lors que l'on découvre l'existence du virus, le film se transforme en film d'épouvante et plus particulièrement en film de zombie. Je n'irai pas plus loin pour ne pas gâcher le plaisir de ceux qui ne l'ont pas encore vu, mais le film n'en reste pas là !

Blind Sun de Joyce A. Nashawati (le film sortira le 20 avril)

Premier long-métrage de la jeune réalisatrice, le film raconte l'histoire d'un jeune homme qui doit s'occuper de garder une villa sur la côte grecque pendant que les propriétaires sont en vacances. Très vite, le film développe une forme de menace tantôt associée à la chaleur de la canicule, tantôt à la présence d'un policier qui rôde semble en avoir après le jeune homme. Blind Sun s'inscrit dans la lignée de films comme The Shining de S. Kubrick ou encore de Take Shelter de Jeff Nichols dans la manière dont il travaille sur la déchéance progressive de l'esprit d'un personnage, de sa perte de rationalité. Cela dit, le film a un drôle de rythme et a du mal à fonctionner comme un ensemble cohérent, les éléments qui sont censés aider le spectateur à comprendre ce qui pousse le personnage principal à perdre la tête ne semblent pas réellement fonctionner. De plus, le film trouve une résonance quelque peu particulière avec la situation actuelle en Grèce et ne semble prendre en compte celle-ci que de manière accidentelle.



Prison de Cristal de Augusti Villaronga (1986)

Lorsqu'on vous dit que le festival des Hallucinations Collectives est le lieu idéal pour découvrir des films étranges, hors du commun et marquants, Prison de Cristal en est la preuve ! Le film faisait partie des films choisis par Lucile Hadzihalilovic dans le cadre de sa "carte blanche" et elle était présente à la projection pour nous prévenir du choc que le film risquait de susciter puis pour en discuter après coup. Si le film développe parfois des aspects que l'on pourrait mettre en lien avec le goût d'Hitchcock pour les indices, la tension d'un Frisson de l'Angoisse d'Argento ou encore le masochisme de Salo de Pasolini, il reste néanmoins en dehors de tout ce que l'on a l'habitude de voir sur grand écran. En effet, Villaronga met en scène ici un huis-clos psychologique mêlant la question du fascisme à celle du sado-masochisme et développant une idée plutôt effrayante, celle de la contamination du mal.

High-Rise de Ben Wheatley (avril 2016)

High-Rise était le film de clôture de l'édition de cette année, il s'agit d'une adaptation de la nouvelle de science-fiction I.G.H. de J.G. Ballard (1975) avec un personnage principal interprété par le talentueux Tom Hiddleston. L'histoire est celle d'un bâtiment immense et futuriste construit de manière à fonctionner de manière autonome (on y trouve un supermarché, une salle de sport, une piscine). Peu à peu, on découvre les défauts d'un tel projet, et la déchéance progressive de la vie en communauté rêvée par l'architecte du bâtiment traduit une certaine critique de l'idéologie capitaliste. Le film contient de nombreuses séquences intéressantes et est très agréable à regarder, presque trop d'ailleurs. Une bonne partie du film est constitué de longs moments où la musique prend le dessus et par-dessus laquelle les images de la dégradation du bâtiment et des folies qui s'y passent défilent. Si ces moments apparaissent d'abord comme une forme de spectacle visuel non sans intérêt, leur redondance et leur longueur donnent l'impression qu'ils servent à éviter la question de la narration.


ANTIPODE
ANTIPODE
MJC RENNES
MARS
DIM. 13 INSTANT…THÉ
avec STRANDED HORSE et BURIERS
SAM. 19 DANCE SKA LA #22
avec BUSTER SHUFFLE, SMOOTH BEANS, THE READY-MADES et BUSTER KINGSTON
DIM. 20 FERAL CHOIR et PHIL MINTON & NICOLAS DESMARCHELIER
> AU BON ACCUEIL
VEN. 25 theAngelcy, A CALL AT NAUSICAA et SELEN PEACOCK
SAM. 26 ÖND x RENASCENCE
avec PROJECT PABLO, ORSON WELLS, CHICAGO FLOTATION DEVICE…
MER. 30 GiedRé et Invité
SAM. 26 38e FEST-NOZ DE L'AGRO
avec DOUR/LE POTTIER QUARTET, LE DUO BLAIN/LEYZOUR…
AVRIL
VEN. 01 DOOINIT FESTIVAL
avec SMIF N WESSUN, BUCKSHOT, JUJU ROGERS et DENMARK VESSEY
SAM. 02 OVERKILL et ONE MACHINE
SAM. 16 TEMPLE avec BASENJI, JARREAU VANDAL, OKLOU, PURA PURA b2b DEHOUSY et KCIV
DIM. 17 KORPIKLAANI et MOONSORROW
MER. 20 RADIO ELVIS, PAIN-NOIR et TIM DUP
JEU. 21 GUTS et DEGIHEUGI
MER. 27 HEY ! WARP RECORDS BY DEM
JEU. 28 POÈTES... VOS PAPIERS
avec YVON LE MEN, ELIE GUILLOU, ROUDA...
SAM. 30 SUPERBOWL OF HARDCORE
avec WALLS OF JERICHO, DESOLATED...
MAI
JEU. 12 KONONO N°1 et GABLÉ
VEN. 20 HORIZONS avec BORN IDIOT, KLASS SIRIUS, LOUISETT et THE VALDERAMAS
SAM. 21 FÊTE DE LA BRETAGNE
avec PLANTEC, BEAT BOUET TRIO, DUO D'HOUBLON et SONS LIBRES
SAM. 28 SILENT KRAFT : 2 YEARS ANNIVERSARY
avec LEGOWELT, LAKE HAZE, JULIEN DE CASTILHO et HOEL b2b HERMES
2 RUE ANDRÉ TRASBOT – RENNES – 02 99 67 32 12 – WWW.ANTIPODE-MJC.COM
FEDELIMA
RADIO LASER
canalb
alter1fo.com
radio campus RENNES 88.4
sacem
CNV
esprit MUSIQUE.fr
METROPOLE Rennes
Ille & Vilaine
Région BRETAGNE
rennes
VIVRE EN INTELLIGENCE
Atelier Wunderbar - Photo : Radio Elvis © Nicolas Despis - Typographie Lieux Communs - Licences : 1019090-1019091-1019092

La salle du Temps Machine à Joué-les-Tours a accueilli, le vendredi 1er avril, le label Yotanka, pour une soirée carte blanche. L'occasion pour la maison de disques de présenter quatre groupes : Ropoporose, Robert le Magnifique, Von Pariahs et Samba de la Muerte.

SOIRÉE CARTE BLANCHE POUR LE LABEL YOTANKA

Marie-Madeleine Remoleur

Musique

Né à Lyon en 2003 des mains d'Henri-Pierre Mousset et Loïc Kervarrec, autour du groupe Meï Teï Shô, Yotanka s'est finalement installé à Angers, puis à Nantes. Puisant notamment dans la dynamique scène musicale de l'ouest de la France, le label a étendu ses univers musicaux. Au Temps Machine, le vendredi 1er avril, ce label qui regorge de talents a offert une belle soirée, en présentant quatre de ses groupes.

La soirée a débuté avec le duo Ropoporose, tout droit venu de Vendôme, composé de deux frère et sœur : Pauline et Romain. Ils ont délivré une pop/rock très atypique, intense et costaude, très inspirée par la pop noisy des Arcade Fire ou de Sonic Youth. Ils ont présenté les morceaux de leur premier album, jouant à chaque titre sur la surprise et le contre-pied. « Quand ils arrivent sur scène, comme ça, on a l'impression qu'ils sont tout fragiles, raconte Yann, un Tourangeau venu assister au concert. Quand ils commencent à faire leur musique, ça envoie vraiment du lourd ».

Robert le Magnifique a ensuite pris le relais. Accompagné sur scène du batteur du groupe Totorro, Bertrand James, Frank Robert, bassiste et compositeur, a dévoilé sa méticuleuse musique électronique berçant son rock percutant. Entre deux morceaux, Robert plaisante et communique avec le public par le biais d'un vieux téléphone, à l'ancienne. Même si l'artiste a commencé en 1999, il a réussi à renouveler son univers musical, en offrant des surprises à chaque morceau. Son dernier et sixième album Fuck The Hell Yeah ! a réussi à garder sur scène son énergie impressionnante et transmettre son univers totalement timbré et complexe. Petite pensée pour les baguettes de Bertrand James qui ont bien vécu pendant le concert.

Prestations sauvages et dansantes

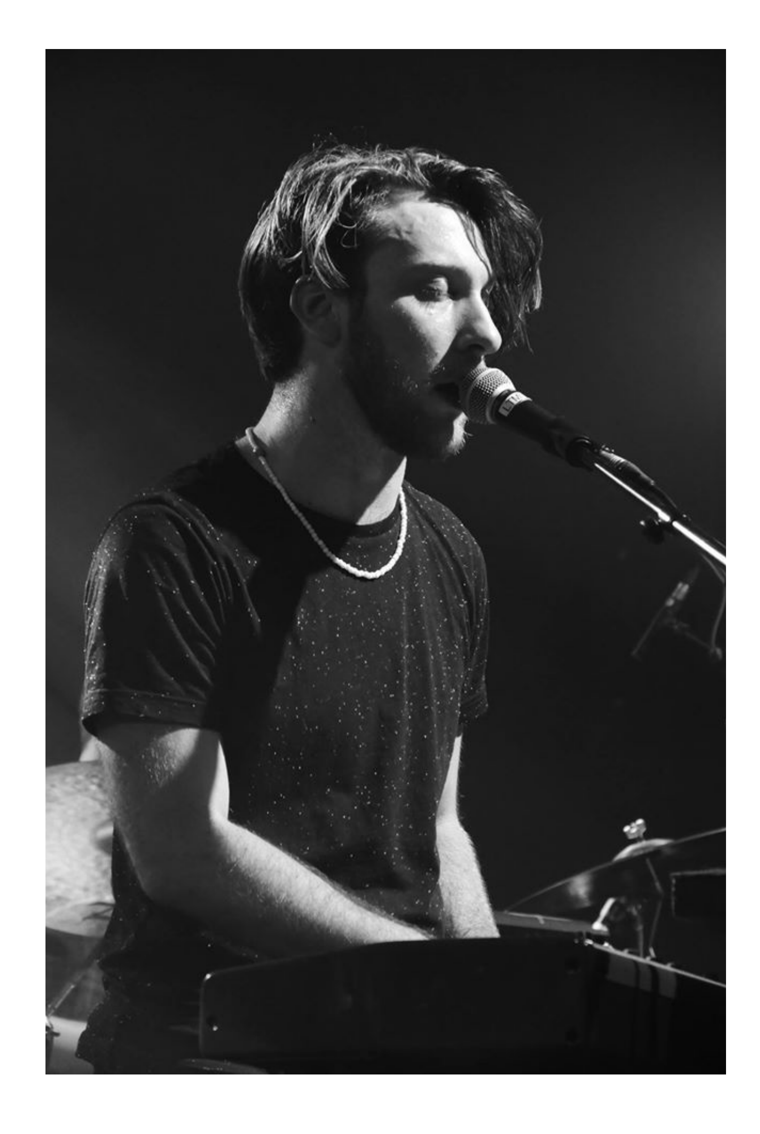
La soirée gagne en chaleur avec le rock sauvage des Nantais de Von Pariahs, venus présenter leur deuxième album Genuine Feelings. Avec leur rock incisif très british, les six gaillards investissent la scène du Temps Machine. Au bout de trois morceaux, la sueur a déjà envahi tous les visages. Ils enchaînent les morceaux percussifs et bruts de leur dernier album tout en n'oubliant pas, pour faire danser la foule, de passer par les morceaux incontournables de leur premier opus, Hidden Tensions. Sans jamais faillir, puisant toute l'énergie fiévreuse qu'ils ont en eux, ils ont conquis le public qui reprend en cœur les plus gros titres, en s'échauffant le cœur et la voix. Sur scène, le groupe transpire l'unité et la spontanéité. Rien n'est calculé, tout est donné avec générosité à la foule qui ne veut plus s'arrêter. Le chanteur du groupe, Sam Sprent, jette alors son micro, tel un point final. Le groupe quitte la scène. Ce soir, les six Nantais ont tout donné.

Pour clôturer cette soirée carte blanche du label Yotanka, direction la Normandie avec les Samba de la Muerte. Pour les Caennais qui viennent de sortir leur premier album Colors, cette date marquait le début de leur tournée. Sur ce premier album, on retrouve l'écriture fine, poétique et travaillée déjà présente sur leurs précédents EP qui s'intègre avec élégance à leur univers musical folktronica, toujours sans retenue, jamais sans élégance. Jouant avec nos sens, cet album tourbillonne au gré d'un véritable voyage évocateur, qui laisse défiler des paysages hauts



en couleur. Réussir à retranscrire l'univers coloré de cet album n'était donc pas facile ! Mais ces trois Caennais menés par Adrien Leprête ont relevé le défi avec beauté, offrant un concert touchant et énergique.

Leur concert a commencé avec douceur. Rapidement, se distinguent les notes du premier morceau de l'album, Le Vent qui, on le sait, mènera au titre acidulé Colors. Pour la première fois, Samba De La Muerte lâche la langue de Shakespeare pour s'attaquer à celle de Molière. Sur scène, Colors plein de mots et de maux évocateurs et poétiques gagne en couleurs. Alliant frénésies jazzy, folk, pop et arrangements aériens, ils ont dépassé tout cadre, plongeant le public dans des transes incantatoires et colorées, notamment sur les délires musicaux groovy tribal aux accents orientaux de You'll never know when I lie. Ils enchaînent avec une véritable énergie les morceaux, puisant aussi bien dans le premier album que les précédents EP. Le public danse sans aucune retenue et voyage avec des titres comme Tanger ou L'Aber. Les paysages, sons et couleurs défilent avant que la transe finale ne nous emporte dans un dernier tourbillon sensoriel.



Littérature

RENCONTRE AVEC SACHA SPERLING
L'ÉCRIVAIN QUI PEIGNAIT LES JEUNESSES COMME PERSONNE

Marie Daoudal

Le jeune Sacha Sperling (Yacha Kuris, de son vrai nom) avait fait parler de lui en 2009, à la sortie de son premier ouvrage Mes illusions donnent sur la Cour. Trois romans plus tard, il revient sur le devant de la scène avec un nouveau livre, Histoire de petite fille, paru en mars dernier. À seulement 25 ans, cet auteur écrit beaucoup sur l'adolescence et la vie en générale, avec un style bref et recherché qui, par certains cotés rappelle Françoise Sagan. Maze l'a rencontré pour avoir sa vision de la vie et de la littérature.

Comment en êtes-vous venu à écrire ?
Je crois que j'ai assez tôt su que je voulais faire ça. L' envie est venue très tôt. Et puis ça a commencé concrètement à se réaliser à 15-16 ans. C'est l'âge où j'ai laissé les premières traces archéologiques, si l'on peut dire, de mon premier roman. (rires) Mais en fait, dès le début, ça me paraissait très évident : l'envie existe depuis toujours chez moi.

Comment avez-vous vécu le succès de votre premier livre ?
C'était formidable, c'est arrivé quand j'avais 19 ans. C'est génial de voir qu'il y a des lecteurs, des journalistes qui ont une appétence pour ce que l'on fait. Après j'ai pu commencer à vivre de ma plume. Je ne pensais pas avoir ce luxe là aussi tôt.

Quelles sont vos inspirations ?
J'ai beaucoup lu les américains, notamment la « beat generation » : Fitzgerald, Hemingway, Kerouac, Stephen King... Le roman américain m'a beaucoup influencé. Ils savent très bien ficeler leurs histoires. Après, je me suis beaucoup inspiré de ma vie à moi, et puis je trouve l'inspiration partout : dans la rue, dans les journaux...

Vos héros sont toujours des adolescents. Quelle est votre vision de la jeunesse ?
On dit souvent des bêtises sur ce genre de question, mais si je devais y répondre... Je vois surtout une génération que je trouve souvent un peu éreintée, à tort, sans doute. Une génération sans émeu, qui vit sans même chercher à comprendre ; j'entends beaucoup de gens qui parlent de génération très narcissique, de génération selfie, où chacun se raconte.
Mais que chacun ait envie de se raconter, ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Je suis contre ces trucs un peu réactionnaires, ces gens qui disent « quelle génération bizarre ». Selon moi c'est une génération intéressante puisque j'en parle dans mes livres.

Lors d'une interview accordée à Marie-Claire, pour la sortie de Mes illusions donnent sur la cour, vous avez dit « ne pas accepter la réalité, c'est peut-être ça, être écrivain. » Trois livres après, est-ce toujours votre définition du métier d'écrivain ?
Alors, c'était il y a longtemps ! Il y a beaucoup de jeunesses différentes, et il y a beaucoup de raisons qui font qu'on écrit. Autant, il y a des livres nécessaires, des livres que l'on écrit de manière intime et profonde pour exorciser quelque chose, autant il y en a d'autres plus légers. Je suis toujours d'accord avec ce que j'ai dit : c'est un refuge, l'écriture. Après je suis moins radical aujourd'hui. Je pense que l'on peut concilier une vie ordinaire et écrire, à certains moments.
On peut vivre une vie normale et s'échapper pendant quatre heures par jour.

Vous avez une prédilection pour certains thèmes : l'adolescence, les États-Unis, la liberté... Pourquoi ces thèmes ?
Parce que pour l'instant, la jeunesse, l'adolescence, c'est une période qui m'inspire, qui a une énergie particulière. Il y a un doute, quelque chose de fragile à cet âge, que j'aime écrire. Bien sûr, je ne vais pas écrire toute ma vie sur l'adolescence, mais avec Histoire de petite fille, mon


DR

nouveau roman, je suis resté sur ce thème là. Il y a quelque chose qui me plaît : l'incertitude, la recherche de soi, l'excès. C'est une période riche d'un point de vue romanesque, peut-être plus que du point de vue de la vie réelle. C'est un bon sujet (rires).

Avec Sacha Winter, on avait l'impression d'avoir à faire à de l'autofiction, voire même parfois à de l'autobiographie. Diriez-vous que vos livres ont toujours un rapport, de près ou de loin, avec votre propre vie ?
Alors pour mon dernier livre Histoire de petite fille, je sors complètement de l'autofiction pour raconter le parcours sinueux et dangereux d'une jeune lycéenne de 15 ans qui vole l'identité d'une de ses amies (parce qu'elle est mineure) pour devenir une actrice X à Los Angeles. Ça n'avait rien à voir, de près ou de loin, avec ma vie. C'était un challenge, un plaisir nouveau. L'autofiction est un plaisir, bien sûr. J'en ai beaucoup fait. J'y reviendrai sans doute.

Vous avez fait des recherches pour ce livre ?
Oui bien sûr ! Je suis parti un peu aux USA, en France aussi,. J'ai fait des interviews, j'ai collecté des instants de vie. Je me suis un peu rapproché du style journalistique par certains aspects. Il ne faut pas dire n'importe quoi. Je voulais parler de la réalité, je ne pouvais pas me mettre à la place de mon héroïne, donc j'avais besoin de témoignages. Il fallait que je parle à ces gens là. C'était très fort.

Vous avez réussi à créer un style bien à vous : vos phrases sont souvent brèves, saccadées. Lorsque vous écrivez, écrivez-vous d'une traite ou peaufinez-vous votre prose pendant de longues heures ?
Ça dépend. Lorsqu'on nous pose cette question, on a envie de répondre tout et son contraire. Il y a des chapitres qui viennent directement et d'autres non. Je dirais que j'écris d'une traite, puis je passe à la relecture. La relecture est très importante. C'est une des étapes que je préfère, le moment où on a le plus de matière qu'il faut couper et assembler, un peu comme un collage parfois ! C'est un peu comme si on faisait le montage d'un film. C'est très agréable, on a laissé un peu reposer la pâte et on assemble chaque petit bout ensemble. J'écris en deux grands temps : le premier jet et ce moment de relecture.

Est-ce que vous vous inspirez d'autres œuvres artistiques ?
Oui, quand on écrit un bouquin, que ce soit au moment de la rédaction ou quand on est dans l'attente d'un sujet, on regarde tout ce qui nous entoure : on est comme une éponge énorme, comme une antenne. Tout ce qu'on voit peut potentiellement entrer dans la machine : ça peut être tels articles de journaux, tels films, ce bouquin… Mais il n'y a pas d'œuvre en particulier. Je ne pourrais pas te dire « je suis inspiré par le travail de Cézanne ou Kubrick ». Après, j'ai des films comme ça, cultes. Mais on s'inspire de tout. Surtout, j'essaie de pas arrêter de me nourrir de choses nouvelles. J'utilise des œuvres différentes pour chaque livre. Pour Mes Illusions donnent sur la cour, mon premier roman, c'était un univers un peu rock'n roll, avec une ambiance assez eighties. Alors que pour Histoire de petite fille, c'est un univers complètement différent, c'est plutôt l'univers du hip hop, de Tarantino.

ZIKA
DES ENJEUX POLITIQUES POUR UNE CRISE HUMANITAIRE GRAVE

Paul De Ryck

Le 28 janvier dernier, la directrice générale de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) s'alertait d'une propagation de manière « explosive » de l'épidémie de Zika en Amérique centrale latine et convoquait une réunion d'urgence le 1er février à l'issue de laquelle Zika était déclarée comme une « urgence de santé publique de portée internationale ».

Une mise en alerte d'une vitesse inouïe

En novembre 2015, le recensement d'un nombre anormal de microcéphalies, une anomalie du développement du cerveau de l'enfant pouvant conduire à des interruptions médicales de grossesse, a fini par alerter les autorités brésiliennes sur le développement d'une épidémie de grande ampleur due au virus Zika. Si la relation de cause à effet était très fortement suspectée, elle a été scientifiquement établie le 4 mars dernier par des chercheurs américains, contredisant par ailleurs le rapport de médecins argentins et brésiliens mettant en cause le pyriproxyfene, un insecticide produit par l'entreprise japonaise Sumitomo, comme cause principale de l'explosion des cas de microcéphalies.

La mort début février de trois Colombiennes qui étaient atteintes de Zika mais également du syndrome de Guillain-Barré, une forme grave de paralysie des membres, a étendu les suspicions concernant les effets de Zika ainsi que les craintes des conséquences de sa propagation massive. Le 1er mars dernier, des chercheurs français ont corroboré ces craintes en établissant également un lien scientifique entre le virus et ce syndrome, contribuant à l'intensification de l'agitation politique et médiatique autour de cette question.

Ainsi, si les femmes enceintes présentaient jusque là le seul risque d'infection, avec la propagation exponentielle annoncée par l'OMS, estimée entre trois et quatre millions de nouveaux cas, il en est désormais autrement.

Des origines lointaines mais une prise de conscience tardive

Zika vient d'une forêt éponyme en Ouganda d'où est originaire ce virus, détecté pour la première fois en 1947. Comme la dengue et le chikungunya, c'est un arbovirus en ce sens qu'il se transmet par piqûre de moustique. Le moustique vecteur du virus, à l'instar de la dengue ou du moustique tigre, appartient à la famille des Aedes (aegypti et albopictus). Un moustique devient porteur du virus dès lors qu'il pique un individu contaminé, et l'insecte le transmettra en piquant une autre personne.

Le danger réside dans le fait que malgré l'apparition des symptômes dans une durée de trois à douze jours après la piqûre, un individu porteur du virus peut le transmettre à partir du moment où il a été contaminé, d'où les recommandations des gouvernements sud-américains et de l'OMS concernant la nécessité d'éviter d'être piqué pour stopper la propagation pandémique.

La première épidémie importante s'était déclarée en 2007 sur l'île de Yap, dans les Etats fédérés de Micronésie, dans le Pacifique, avant le recensement de 28 000 cas en Polynésie française en 2013 et 2014. Ainsi, le virus est connu depuis longtemps par les médecins, mais il a longtemps été considéré inoffensif sur l'homme, ce à quoi s'ajoute le fait que, dans 80% des cas touchés, le virus s'avère asymptomatique. C'est en majorité pour cette raison qu'il y a eu une prise de conscience très (trop ?) tardive du développement et des conséquences de ce virus.

Une contamination pandémique en Amérique latine et centrale

Pays le plus touché par Zika, le Brésil a recensé pas moins de 5000 cas de microcéphalie dont 745 pour lesquels le lien au virus est scientifiquement avéré depuis octobre 2015, contre en moyenne 150 à 200 cas par an entre 2010 et 2014. De nombreux scientifiques font l'analogie de la démultiplication des cas avec la Coupe du Monde 2014, où des populations étrangères touchées auraient pu contribuer à sa diffusion pandémique dans la zone.

Déjà 37 pays sont touchés par le virus, dont la majorité des pays d'Amérique du Sud - à l'exception de l'Argentine, de l'Uruguay, du Pérou et du Chili - et d'Amérique centrale. La maladie a ainsi fait son apparition dans plusieurs pays d'Europe, aux Etats-Unis, en Russie, en Chine ou encore en Australie au travers de cas « importés » d'individus revenant des zones touchées. Le Cap Vert est, semble-t-il le seul pays africain contaminé, alors que certaines zones d'Asie du Sud-Est et du Pacifique le sont également. Mis à part quelques cas sporadiques, c'est donc avant tout une épidémie qui concerne le continent américain, et en particulier l'Amérique du Sud et centrale.

En effet, malgré la déclaration de nombreux cas dans les territoires français d'outre-mer, en particulier en Martinique avec plus de 100 cas recensés fin janvier, mais également en Guyane et en Guadeloupe, l'extension de l'épidémie en métropole a de très faibles chances d'être pandémique. Selon Rodolphe Hamel, ingénieur à l'Institut de recherche et de développement (IRD), « il est très peu probable que survienne en métropole une épidémie de grande ampleur, ce virus se propageant plutôt en zones tropicales ». Ainsi, les quelques foyers en France métropolitaine s'avèrent être sporadiques et isolés, et seront vraisemblablement rapidement maîtrisés. Cependant, une très forte épidémie est à craindre dans les territoires d'outre-mer et représente un défi majeur pour le gouvernement français. Jusqu'à présent, seuls les trois cas en Colombie, deuxième pays touché par le virus, ont été scientifiquement reliés à Zika, mais plusieurs décès fortement suspectés d'avoir été causés par Zika sont actuellement en train d'être analysés.

Un phénomène très vite labellisé comme une crise humanitaire

Depuis novembre, plusieurs déclarations et recommandations ont été faites par différents gouvernements d'Amérique latine, à commencer par le Brésil, afin de prévenir l'endémisation du virus dans cette région. La labellisation de cette épidémie comme une crise humanitaire s'est concrétisée après que l'OMS ait décrété que le virus Zika était une « urgence de santé publique de portée internationale » le 1er février dernier. Cette qualification qui réfère selon la définition de l'OMS à « un événement extraordinaire dont il est déterminé qu'il constitue un risque pour la santé publique dans d'autres États en raison du risque de propagation internationale de maladies et qu'il peut requérir une action internationale coordonnée » a pour but d'activer l'action internationale et les recherches afin d'éradiquer la propagation du virus. Critiquée pour la lenteur de sa réaction face à Ebola, l'OMS a ici décidé de prendre à bras le corps cette crise dans le but de stopper l'extension du virus, d'autant plus que l'absence de vaccin et le climat tropical propice à sa diffusion renforcent les inquiétudes.

Les mesures prises par l'OMS comme par de nombreux gouvernements concernent de ce fait une sensibilisation accrue des risques de contamination, et l'énonciation de nombreuses recommandations. La Ministre de la Santé Marisol Touraine a notamment recommandé le 28 janvier dernier aux femmes enceintes de repousser

« Il semble nécessaire de rappeler que l'interruption volontaire de grossesse est passible de prison au Brésil, sauf dans le cas où la vie de la mère est en danger et en cas de viol, à l'instar du Chili »

leurs éventuels voyages en Guyane ou aux Antilles. En parallèle de l'intensification des recherches afin de trouver des moyens rapides de diagnostiquer le virus, l'OMS a insisté sur la nécessité de communiquer sur les risques du virus et sur les moyens de lutte antivectorielle pour informer les populations et répondre à leurs inquiétudes. La lutte contre la propagation de Zika passe donc majoritairement par des campagnes de prévention et la publication fréquente de recommandations afin de sensibiliser le plus possible les individus de cette région. Ces recommandations ciblent en particulier les femmes enceintes afin de réduire leur risque d'exposition, avec notamment le port de vêtements couvrants et l'utilisation de répulsifs, mais également d'éviter tout rapport sexuel avec un partenaire venant d'une zone contaminée, ou alors avec un préservatif. Cette recommandation relance par la même occasion le sempiternel débat sur la contraception et sur l'avortement dans des pays où l'interruption volontaire de grossesse est souvent illégal, ou restreint à certaines conditions.

Zika, un virus aux enjeux politiques ?

En rentrant de son voyage au Mexique le 18 février dernier, le pape François a réaffirmé que l'avortement était un « crime » et que la contraception pouvait être un moindre mal afin de lutter contre l'épidémie. Cette déclaration a fait écho à la demande de l'ONU quelques jours auparavant d'autoriser l'accès à l'avortement aux femmes dans les pays touchés, relançant par la même occasion le débat éthique et politique autour de cette question, dans des pays majoritairement catholiques.

Il semble nécessaire de rappeler que l'interruption volontaire de grossesse est passible de prison au Brésil, sauf dans le cas où la vie de la mère est en danger et en cas de viol, à l'instar du Chili. Dans les autres pays d'Amérique latine, à l'exception de l'Uruguay, de la Guyane et de la Guyane française où elle est légale sans aucune restriction, l'avortement est légal pour des raisons de santé. Ainsi, cette crise humanitaire va-t-elle relancer le débat sur l'interruption volontaire de grossesse dans ces pays, et en particulier au Brésil ? Nous le saurons dans les prochains mois, même si l'influence de l'Eglise catholique sur la question laisse présager des débats et de nombreux clivages au sein des sociétés sud-américaines.

Enfin, à un peu plus de quatre mois des Jeux Olympiques organisés au Brésil, la lutte contre Zika devient un véritable enjeu économique et géopolitique, car l'annulation de cet événement reviendrait à une perte considérable pour l'économie brésilienne. L'organisation des Jeux Olympiques dépasse aujourd'hui la simple dimension sportive et l'annulation d'un tel événement aurait des retombées négatives sur l'image du Brésil sur la scène internationale, en particulier lorsqu'on regarde les controverses autour de leur préparation. Ainsi, Zika s'avère être une crise humanitaire grave aux impacts politiques conséquents dans les pays touchés ainsi qu'au niveau international, ce que semble attester la mobilisation médiatique et des institutions internationales à son sujet.


Leo Correa

IMMERSION DANS LA RUCHE DES ARTISTES DÉLURÉS

Sur les six étages du 59 Rivoli, dans le 1er arrondissement de Paris, trente artistes effrontés se partagent les lieux, peignent, sculptent, et bidouillent. Ici, on prône depuis 1999, l'art libre et alternatif aux galeries traditionnelles. L'entrée est ouverte à tous. Seul bémol, l'afflux de touristes et le changement de résidents incessant questionne sur le devenir du lieu. Les résidents sont en discorde.

« Regardez ma palette, ma planète, regardez par terre ! », des croûtes de peintures s'accumulent. Francesco allume une cigarette, termine son café froid, attrape un pinceau qu'il trempe au sol sur des tâches de peintures, et entame l'esquisse d'un portrait. Sa muse ? Marion, une lycéenne qui passait par là avec une amie. « Oh ce regard, si profond, allongé, prenant… Ce regard ! » Songeur et théâtral, il peint frénétiquement en observant la jeune fille toutes les six secondes. Une fois le portrait établi, il le sèche, et marchande sa peinture. Amusée, la jeune fille succombe et achète son œuvre. « Ici, on voulait démocratiser l'art pris par la mafia de la culture. Ce n'est pas une galerie d'art, c'est un lieu de travail et d'échange permanent », observe Francesco en gratouillant son ukulélé.

Mythomano, rieur, aguicheur

Ici depuis quinze ans, il est l'un des dix artistes permanents de l'ancien squat. Dans son atelier stagnent des odeurs de peinture fraîche et de tabac froid. Ses toiles recouvrent murs et plafond « façon chapelle Sixtine », s'exclame-t-il le regard rieur. L'artiste loufoque aux yeux bleu vifs interpelle chaque visiteur « Bienvenue ! Francesco, Italiano ! », « Vous êtes Italien ? », questionne un touriste Québécois. « Non, je suis mythomano ! ».

Quelques minutes plus tard, deux Russes jettent un œil curieux au monticule de tableaux. Friand d'échanges, Francesco se délecte de leur présence et entame une discussion en russe. Détendues, les deux femmes restent un instant, la « machine à portrait » reprend.

Entrez, c'est ouvert, et les artistes sont vivants !

Situé à deux pas des Halles, le 59 Rivoli, accolé aux vitrines parisiennes prestigieuses, happe le regard des passants. Sur sa façade éphémère, six banderoles dégringolent, sur lesquelles des légumes à tête d'hommes et de femmes arborent un grand sourire. Sur la porte d'entrée jaune un petit écriteau « entrez, c'est ouvert et les artistes sont vivants ! ».

L'histoire du 59 Rivoli commence le 1er novembre 1999. Abandonné par une banque nationale et les pouvoirs publics, trois artistes, Kalex, Gaspard Delanoë et Bruno, investissent les lieux. Rejoints par une dizaine d'artistes, puis une trentaine, ils squattent l'immeuble, où ils vivent et travaillent. Quinze ans plus tard, le 59 Rivoli est officiellement reconnu par la ville de Paris, en tant qu'association loi 1901. Les locaux sont à disposition des artistes, pour 130 € par mois, mais plus personne ne peut y vivre.

Odeur âcre et marches grinçantes

Au rez-de-chaussée, le vent frais qui s'engouffre par la porte d'entrée soulève une odeur poussiéreuse. Les marches grincent sous les pas des visiteurs. En empruntant l'escalier en colimaçon de six étages, un dragon aux écailles multicolores zigzague et entraîne le visiteur dans un monde à part.

Tags, collages, personnages fantastiques, mots doux et slogans décalés colorent la cage d'escalier. « La première fois que l'on vient ici, on ne sait plus où donner de la tête, sur chacune des marches, chaque recoin des murs, il y a toujours quelque chose à admirer », s'enthousiasme Lucie, 15 ans, qui a entraîné son amie Rose dans l'aftersquat parisien.

Artistes italiens, japonais, français, américains… Les quatre coins du monde s'entremêlent. D'une pièce à l'autre, l'ambiance est contrastée. Au 3e, on pousse timidement la porte en chuchotant, pour ne pas déranger le calme ambiant. Au 4e, rires à profusion, poste radio à gogo et artistes en ébullition peignent et discutent. Un étage plus haut, des affiches placardées de toutes parts « No photo », « Vous me cassez les couilles avec vos photos ! » Artistes cloîtrés, rideaux aménagés et toiles XXL

viennent dissocier l'univers des cinq résidents.

Âme en perdition ?

« Je viens ici dès qu'un nouveau résident arrive. Ce lieu et les artistes m'inspirent pour mon travail, témoigne Delphine, architecte et décoratrice de cinéma. Mais je trouve l'afflux de touristes regrettable, ça grise l'âme des lieux, j'ai peur que cela devienne une sorte de zoo. »

Assise dans une chaise à roulettes, Anita Savary, cheveux grisonnant et gilet gris-rose léopard, travaille ici depuis quatorze ans. Elle discute avec une amie, déplorant la situation des lieux. « Je n'aime plus la mentalité qui règne, des conflits se créent entre artistes. Les touristes nous photographient en permanence sans nous considérer, ni bonjour, ni merci. J'appelle ça l'atelier cage à lapin !, fustige-t-elle le regard froid et la mine renfrognée. La mairie souhaite réduire chaque année le nombre de résidents permanents, pour en faire une galerie. Je préférais quand on vivait ici, au moins, les gens étaient respectueux. »

Colle en peau de lapin

Juste à côté de son atelier, une odeur âcre emplit les narines. L'allemande Nina Urlichs, regard doux et long cheveux châtain, cuisine une drôle de mixture : « Des granules de peau de lapin, dilués toute une nuit dans l'eau. Ensuite, on fait bouillir, et voilà une belle colle faite maison ! » L'artiste mélange délicatement sa colle, et trempe le bout de son épais pinceau, pour venir l'incruster sur sa toile.

Le visage fermé, elle plisse la bouche. Concentration et calme sont de mise. « C'est le seul problème ici, on a tellement de passage que l'on n'arrive pas toujours à travailler », souffle Nina. Malgré les discordes, l'artiste ne se voit pas faire machine arrière. « Travailler ici, c'est une vraie chance. Ma résidence touche à sa fin, mais je garderais un beau souvenir de ce lieu unique et des rencontres faites ici. »

Pour Egzo, artiste beatmaker qui customise des paquets de cigarettes qu'il récupère à la rue, même son de cloche. « Il est vrai que parfois, c'est difficile de se concentrer. Moi, ça ne me pose pas de problèmes, je fais le plus gros du travail chez moi, explique-t-il paisiblement installé dans son canapé, le regard détendu. Je suis en résidence ici pour six mois. Ce qui me plaît justement, ce sont les gens qui viennent critiquer ou questionner en direct ton travail. En tant qu'artiste, tu as besoin de ça. »



Marion Danzé

MUSIQUE EN BREF

The Last Shadow Puppets - *Everything You've Come To Expect*

Poisson d'avril ? Non ? Ah, mince alors. Huit ans après leur premier album, le duo composé de l'affable chanteur des Arctic Monkeys, Alex Turner, et du très britpop Miles Kane, revenait le 1er avril dernier avec Everything You've Come To Expect. Et on attendait forcément beaucoup du retour des deux compères, qu'on avait découvert en 2008 avec leurs looks de néo-Beatles, certes sages, mais aux mélodies efficaces qui sentaient bon le pavé humide des petites rues de Londres. Et bien si vous vous attendiez à ça, vous serez déçus ! Cet album n'a pas été écrit pour vous chez public, mais bien pour eux, pour deux potes contents de se retrouver, et de partir dans leurs petits délires. C'est plein de fioritures et de grandiloquence malvenue, d'effets et d'expérimentations, alors que c'est l'authenticité qui nous avait plu sur The Age Of Understatement. Un épisode 2 en forme de branlette musicale presque assumée, raté du début à la fin, à l'exception peut-être de l'ouverture de l'album avec Aviation et Miracle Aligner, qui font survivre le fantôme des Last Shadow Puppets que l'on a aimé. Douze pistes à oublier d'urgence donc. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'Alex Turner et Miles Kane retrouveront sans tarder le chemin de la raison.

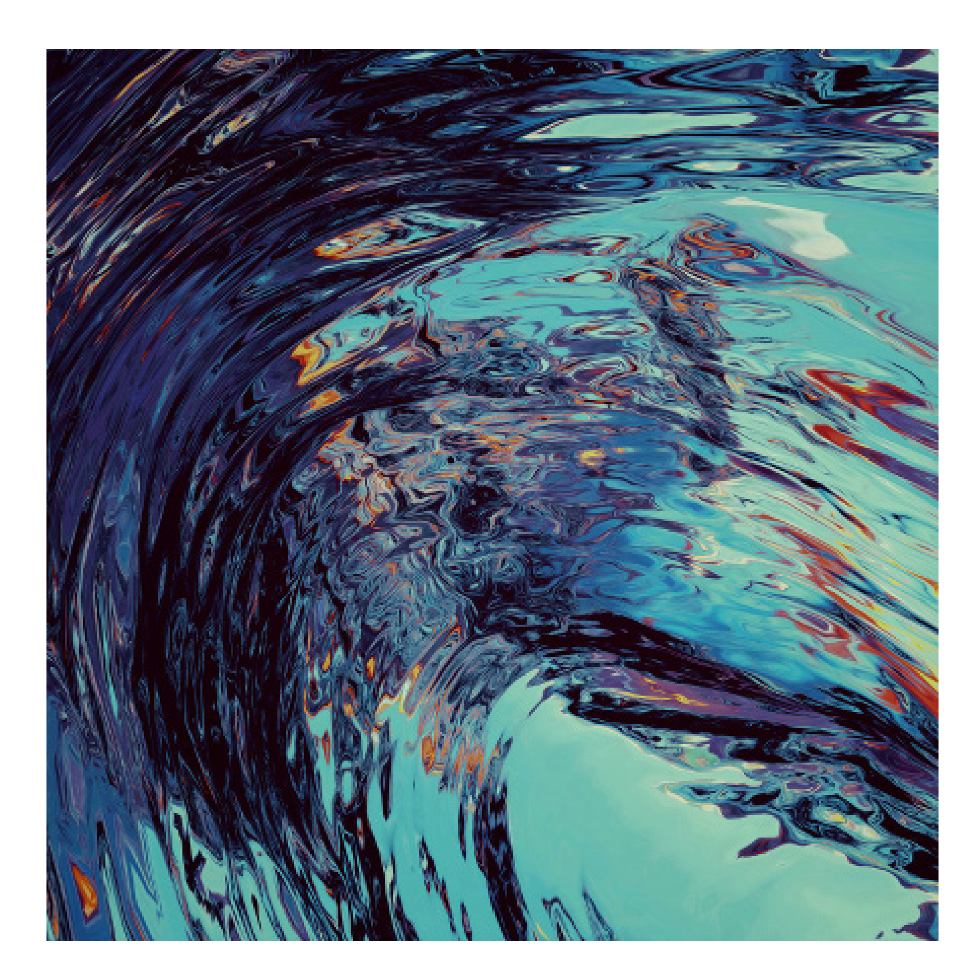
Kévin Dufrêche

Pethrol - *Railroad Dream*

Après plusieurs EP et de nombreux concerts, le duo lyonnais formé en 2013 par Héloïse Derly et Cédric Sanjuan a décidé de faire peau neuve, en engageant un « retour à l'essentiel » plus sincère. En plus d'une nouvelle façon d'écrire aux côtés d'un parolier, le duo s'est entouré d'une nouvelle équipe (le label Les Studios de la Ruche, le tourneur AFX booking). Entre électro, pop et musiques ethniques, Pethrol nous livre avec leur nouveau morceau Railroad Dream, un moment de nuance, oscillant entre la douceur de la mélodie et l'aspect brut de la voix d'Héloïse. Leur album sortira à l'automne 2016. En attendant, des concerts sont prévus : le 27 avril aux 3 Baudets à Paris, le 29 avril aux Trinitaires à Metz et le 30 avril au Baraka à Clermont-Ferrand.

Marie-Madeleine Remoleur





Edyth – *Agua Verde*

Natif du Soudan, Edyth est un jeune producteur au talent prometteur. Il distille avec éclat une musique à la croisée du trip-hop organique et de la house. Un an après avoir sorti le délicieux Bare I et ses vapeurs down-tempo, Edyth a décidé d'explorer de nouvelles contrées avec Agua Verde. Sur cet EP composé de quatre titres, Edyth mêle ses visions exotiques de sable fin à une vision plus moderne, intégrant certaines références post-modernes, mêlant vaporwave, abstract hip-hop, bass music et downtempo tropical. A coups de basses massives et de nappes de synthés vaporeuses planantes, cet alchimiste intimiste de l'équilibre offre un univers coloré et minimaliste, comme sur le morceau éponyme, mais aussi parfois plus sombre, comme sur Recycled Class.

Marie-Madeleine Remoleur

La Femme - *Sphynx*

De retour en 2016 avec un nouvel album, trois ans après l'excellent Psycho Tropical Berlin, la Femme a dévoilé son nouveau single, Sphynx ! Une formule électro-psychédéliste orientale portée par un clip à l'univers fiévreux et dément. Réalisé par Marlon, un des membres du groupe, avec l'aide d'Aymeric Bergada Du Cadet, responsable habituel des costumes du groupe, ce clip renoue avec l'univers hallucinogène de la Femme. Au micro de France Inter, le jeudi 17 mars, le groupe a dévoilé quelques premières informations sur le deuxième album qui devrait sortir en septembre. « L'album est un grand voyage à travers les styles, avec des morceaux vraiment électro et des chansons douces à chanter au coin du feu », a notamment confié Marlon. Le nom de l'album n'a pas encore été choisi. Le groupe hésite entre Pure Vibes, Jazz ou Pénétration. En attendant la sortie de ce qui, on l'espère, sera un bijou, la longue démence hallucinogène de Sphynx est là pour « danser sous acide ».



Marie-Madeleine Remoleur

« IL ÉTAIT UNE FOIS DEMAIN », DANS LES YEUX DE BORIS WILENSKY

À 44 ans, Boris Wilensky, photographe passionné, a parcouru de nombreux kilomètres. Avide de rencontres et de diversité, son regard s'est posé sur Tokyo, avant et après Fukushima. Dix ans de voyages et 15 000 photos plus tard, Hurban Vortex est né. Rencontre avec un artiste hors les murs.

Marion Danzé

Originaire de Saint-Nazaire, Boris Wilensky avoue qu'il était « tout sauf destiné à la photographie. » Cette rencontre inattendue, il l'a faite lors de ses nombreux voyages. « Depuis plus de dix ans, je voyage de pays en pays », confie-t-il. Son fil conducteur ? Le cinéma. À chaque voyage, un film l'inspire. Va, vis, et deviens, l'emmène en Israël et en Palestine, La cité de Dieu, au Brésil et Lost in translation, au Japon où il connaît ses premiers émois pour la photographie.

À tête reposée, après ces divers voyages, il confie : « Je voyageais toujours seul et en sac à dos. Je me sentais un peu comme un gosse, en émerveillement constant face à tout ce qui m'entourait : les odeurs, les saveurs, les cultures… Quand on est seul, on est obligé de se tourner vers les autres. »

Au début de ses périples, Boris se contentait de « prendre des clichés avec un petit appareil photo jetable. » Puis au fil du temps, il commence à se prendre au jeu, et s'éprend pour la photo. En 2008, une amie, touchée par son travail, lui propose d'exposer dans un petit café du 2ème arrondissement de Paris. « Je pensais que c'était ma seule et unique chance de faire une expo. J'ai préparé ça comme un dingue. J'angoissais, je n'avais aucune idée du résultat que ça allait donner », résume-t-il.

Ce soir-là, il rencontre quelques personnes travaillant pour un label de musique. Ces derniers l'interrogent « Tu fais quoi la semaine prochaine ? » et l'emmènent dans son univers musical fétiche : le hip-hop. « J'ai fait divers portraits de stars du hip-hop. C'était une très belle expérience. Je me suis retrouvé à photographier mes idoles. » Oxmo Puccino, Kool Shen, Kerry James, IAM… « Au total, on a dû faire 26 heures de shooting. »

À partir de cet instant, Boris conçoit ses voyages et ses photos non plus comme du tourisme, mais comme de la photographie, un art, à part entière. Quelques shootings de people par-ci, des plateaux ciné par-là… Il se cherche, et finit par comprendre. « Ce qui me plaît, c'est l'humain. Au fil de mes rencontres, j'ai voulu choper une parcelle de leur humanité, et la retranscrire. »

L'Asie devient vite son continent privilégié dans l'élaboration et la construction de son œuvre. Le projet, qu'il intitule Hurban Vortex, naît de deux voyages au Japon, avant, puis après la catastrophe nucléaire de Fukushima. En 2009, il découvre Tokyo et y pose son regard. « Cette ville aux milles lumières 24h sur 24, dans l'excès total, entre vie et intensité, a été en quelque sorte ma muse. » Deux ans plus tard, après Fukushima il découvre une ville assombrie, « au sens propre comme figuré. Dès 22h, plus aucune lumière n'éclairait la ville, les Japonais commençaient pour la première fois à se soucier de l'environnement, du climat, à manifester. »

Dans son travail, Boris fait appel à une technique particulière : la surimpression, « c'est-à-dire quand on met en parallèle deux photos, l'une sur l'autre. » En observant ses photos, on capte l'évolution de la « ville lumière », jusqu'à sa dégringolade. D'un visage souriant ou absorbé par l'écran de son téléphone, on passe à un visage vieilli par la douleur du temps, ridé, le regard creux et empreint d'émotions. En arrière-plan, les décombres des grandes maisons et des hautes tours, réduites à néant,

jonchent le sol.

Dans cette vision qui peut paraître pessimiste, Boris fait appel à un signe, tout simple, pour réveiller une lueur d'espoir : la lumière. Cachée dans un lampadaire en fond au loin, ou dans les reflets des grosses lunettes fissurées que portent ces modèles. Elle revient sans arrêt. Il convient à chacun de l'interpréter comme bon lui semble : un reflet de leur passé ? Ou une lueur vers l'avenir ? L'artiste questionne, et se contente d'exposer, pour susciter une réflexion sur une thématique connu de tous : l'environnement.

Dans son bouquin, intitulé Hurban Vortex « un mix entre urbanité et humanité », le photographe décline ses œuvres en trois phases distinctes. Dans Origins, les photos transmettent l'image actuelle de Tokyo, on y voit l'enfance, la ville, la musique, la vitesse, « tout est en mouvement constant. »

La deuxième phase de son travail, intitulée Collapse, porte sur l'effondrement. « Je voulais montrer la ville sous un autre angle, détruite, elle dévore peu à peu l'humanité. » Chacun de ses modèles y porte des lunettes rondes opaques, parfois cassées et un masque à gaz. « En perdant le regard du modèle, cela retranscrit le vide qu'a engendré cette catastrophe chez les habitants. »

« Pour moi, la photo, c'est comme un texte de rap, on a un message à passer, à faire entendre »

Si le photographe admet la dureté de ses clichés, il souhaite avant tout interpeller. « Je ne suis pas militant au quotidien, mais dans mon travail, oui. Pour moi la photographie, c'est comme un texte de rap. On a un message à passer, à faire entendre. » Boris admet « l'idée n'est pas de transmettre un point de vue objectif. Chaque photographe fait à sa façon, c'est toujours très personnel. »

La dernière étape de son œuvre, Post, essaie d'apporter une touche d'espoir parmi les décombres des bâtiments et les visages cernés qu'il a photographié. « Ici, la ville vient manger le quartier populaire de Shanghai. Mais l'humanité reprend le dessus à travers le regard illuminé des habitants. »

Ce projet, cela fait maintenant trois ans qu'il le porte. Six mois sur place, plus de 15 000 clichés et l'aide de son assistant Chan Makara, lui ont permis d'arriver à maturation. Désormais, Boris se démène pour faire connaître son travail. Jusqu'au 22 avril, il expose ses clichés, dans l'exposition qu'il a intitulé Il était une fois demain, au 4, place Jussieu, dans le campus, galerie la Passerelle, à Paris. Entrée libre.

LE MIRACLE MANNINEN : COMBINER LE SOCIAL ET L'INDIVIDUEL

« La cohésion d'un groupe dépend de la façon dont ses membres individuels envisagent le partage d'un destin commun avec les autres membres du groupe. Meilleur est le sentiment individuel sur les objectifs et les méthodes du groupe, meilleure sera sa cohésion ». C'est cette citation de Lehtovaara et Hagfors que le photographe finlandais Tuomo Manninen a voulu illustrer avec « ME/W », une série de portraits de différents groupes sociaux.

Justine Madiot

Depuis le milieu des années 90, Tuomo Manninen parcourt le monde pour réaliser des portraits de groupes de tous horizons et de toutes classes sociales. Il a centré son projet sur les groupes de travailleurs, en passant également par la représentation de groupes sportifs, culturels, de clubs en tous genres.

Les portraits de cette série sont troublants : l'image est habitée par les corps de chaque individu, une sensibilité particulière se dégage de la profondeur du champ, de la construction frontale et tout en perspective de la scène, d'un ensemble pourtant très épuré, très analytique. Ils se ressemblent d'ailleurs tous dans leur esthétique, entre le documentaire et la théâtralisation : des hommes se tiennent là, devant le spectateur, droits, impassibles, le regard perçant, incroyablement présents et conscients de leur responsabilité. Ce sont des corps suspendus, immortalisés par l'objectif entre deux temporalités : ils ne sont pas vraiment actifs, ils ne sont en train de travailler, mais ils ne sont pas au repos non plus. Ils semblent simplement se trouver là, consentant à prendre la pose entre deux tâches à réaliser. Quels que soient le sujet, l'activité du groupe, sa place dans le monde, la représentation de ces tranches d'humanité par l'artiste est toujours égalitaire. Il n'y a ni exotisme, ni hiérarchie : une objectivité et un naturalisme étonnants. Le photographe a expliqué qu'il s'imposait une seule règle : ne jamais recommencer une photo. Il doit faire le cliché parfait dans les dix premières minutes de concentration du groupe, ou ne le fera jamais, car en demandant au groupe de recommencer, il lui induirait le fait qu'il y ait eu échec, et qu'il y ait le devoir de faire mieux. Selon Manninen, le groupe perdrait alors tout son naturel, et une dimension narrative qu'il rejette absolument s'immiscerait dans la scène et rendrait impossible la réalisation du cliché recherché.

L'ambivalence du travail de Manninen est aussi criante que réussie : il parvient, en une seule image, à représenter à la fois la cohésion d'un groupe, son unité, sa force, et la spécificité de chaque individu le composant, l'individu défini par son activité, par son appartenance à ce groupe mais aussi par son identité propre. La tension entre le moi et le nous, cristallisée par le nom donné à la série, est exacerbée par le photographe : le nous passe évidemment sous silence une partie du moi, mais les mises en scène très étudiées ne sont qu'un décor éphémère que le moi quittera bientôt pour se lier à d'autres groupes, occuper d'autres fonctions. Une sympathie tacite semble lier les travailleurs, une solidarité induite par la fonction occupée, commune à chacun. L'élément vital du groupe, déjà fondamental, est le respect que mérite chaque personne et chaque fonction sociale. Une impression de solidité presque iconique, sacrée, habite les portraits. Le photographe semble ainsi créer des corporations, des familles d'individus, des entités universelles et particulières. Ses clichés ressemblent à un roman balzacien : descriptifs, sociologiques. Il reconnaît lui-même que son esthétique est assez conventionnelle, mais il l'assume pleinement et la justifie en faisant valoir le fait qu'il s'agisse, selon lui, de la meilleure façon de mettre en valeur la dignité de la personne qui travaille. Le fait de travailler s'éloigne alors des considérations souvent entretenues sur le sujet : plus de traumatisme, plus d'aliénation du travailleur. La dimension sociale de la photographie de Tuomo Manninen semble alors tristement anachronique à l'heure de l'individualisme triomphant et dominant l'Occident.



Ferdinand Ulrich

Art

L'ENSEIGNEMENT AUX BEAUX-ARTS : ENTRE ACADÉMISME ET NOUVEAUX MÉDIAS

Lola Fontanié

À l'apparition des premières écoles d'art, on pense notamment à l'Académie de Peinture et de Sculpture en 1648, l'apprentissage du dessin technique était obligatoire. Il faut dire que les fondateurs prévoyaient un enseignement basé en majorité sur l'apprentissage du modèle vivant. Découlant du classicisme, l'art se devait de se plier à des règles traditionnelles. Les plus doués étaient même nommés « académiciens ».

Aujourd'hui l'association des « beaux-arts » à « capacités-extraordinaires-en reproduction-du-réel » reste toujours bien logée dans l'esprit de nombreuses personnes et tout étudiant en art a déjà entendu cette fameuse phrase « Tu étudies aux beaux-arts? Tu dois très bien savoir dessiner ! ».

L'enseignement artistique a cependant beaucoup évolué au cours des siècles et l'on peut se demander vers quoi il tend aujourd'hui.

L'art, similairement à toute autre discipline, impose un apprentissage. Rappelons que le mot « art » vient du latin ars : « habileté, métier, connaissance technique ». Comme une langue étrangère, il est composé de ce que l'on pourrait qualifier de « langage des formes ». Pour pouvoir le parler et le comprendre, il faut apprendre à le manipuler, s'exercer, et bien sûr maîtriser les règles de grammaire. L'académisme pourrait s'apparenter à une de ces règles. Nombreux ont été les peintres à passer d'abord par un enseignement technique pour s'en éloigner.
Pablo Picasso possédait une technique à rendre jaloux Michel Ange avant de se tourner vers de nouvelles formes de représentation.

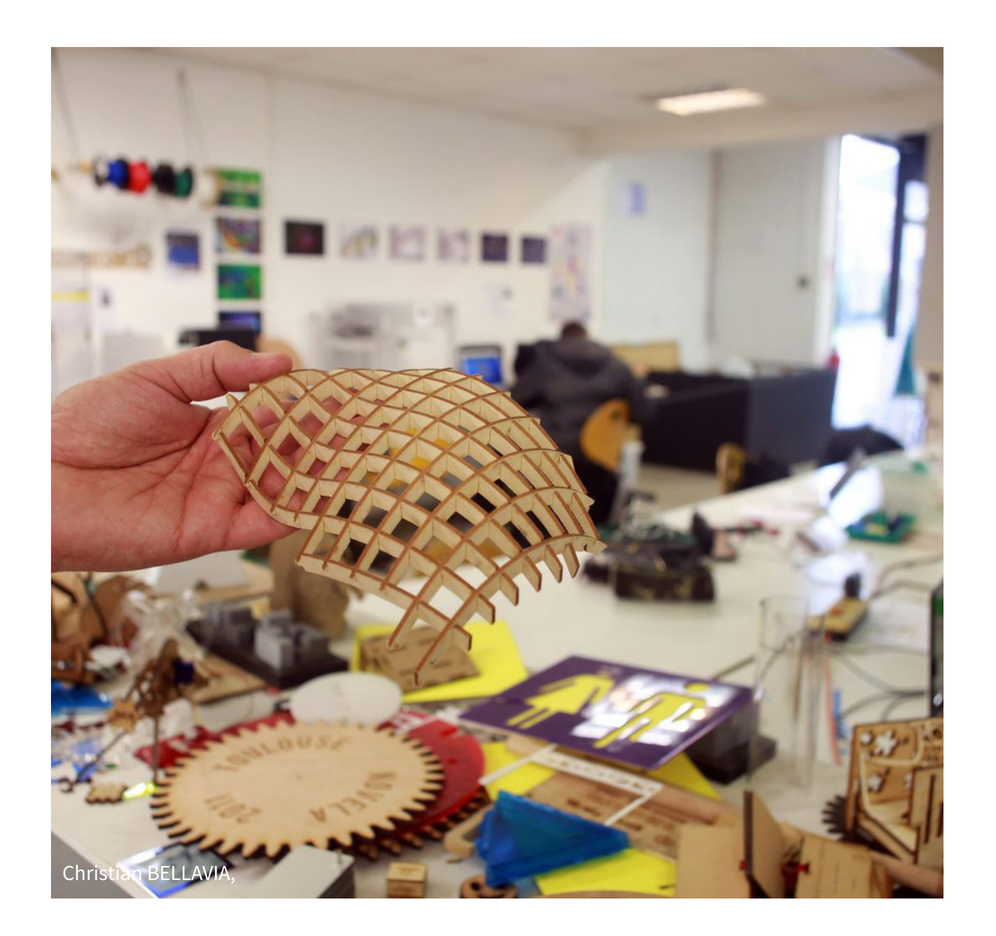
Le cubisme et Picasso en particulier, s'est en partie inspiré de l'art primitif et africain. Formes simplifiées, angulaires, géométriques. De nombreux masques et objets issus de la culture africaine ont été ramenés en Occident fin XIXe siècle et début XXe siècle du fait de l'expansion du second espace colonial français qui s'intensifie dès le milieu du XIXe siècle avec par exemple l'acquisition de la côte du Gabon en 1862. L'artiste a réagi à un contexte qui donnait à voir de nouvelles formes, une nouvelle culture, et a fait évoluer le vocabulaire de la représentation.

Réagissons-nous aujourd'hui aux techniques de représentation contemporaine ?

Dans Les considérations inactuelles (1874), Nietzsche dit « [...] je pense que nous sommes tous dévorés par la fièvre de l'histoire et que nous devrions au moins nous en rendre compte ». Se nourrir de l'extérieur, voilà l'un des dogmes de l'art. Pourtant parfois nous nous restreignons à nous nourrir surtout du passé.
Nous entrons dans l'ère du numérique et toutes les écoles d'art offrent aujourd'hui un enseignement vidéo et photographie numérique, on peut même recenser de plus en plus l'apparition d'ateliers son. Cependant les enseignements plus spécialisés comme l'électronique, la programmation, ou le web design restent des champs auxquels les élèves sont très peu sensibilisés.
L'art numérique voit ses débuts autour des années 1950 avec les arts visuels, avant que cette technique pénètre peu à peu toutes les formes d'art comme le cinéma ou les arts du spectacle vivant. Très rapidement les nouvelles possibilités qu'offraient ces nouveaux médiums ont été investies. On voit dès 1980 l'apparition d'installations interactives comme celle-ci, musicale et visuelle, Sonopticon des artistes français Jean-Robert Sedano et Solveig d'Orry. L'art continue d'évoluer avec l'innovation avec très récemment, au Palais de Tokyo, l'exposition 8 phases de l'illumination

(2015). Ce projet, où entre en collaboration Aramique, Mau Morgo, Gary Gunn, Marta Armengol, Guillermo Santoma, Jeff Crouse, Nicolas Dufoure et Hugo Arcier, mettaient en scène une installation immersive qui sollicite l'usage d'Oculus Rift. Les artistes avaient créé un deuxième environnement visuel auquel on accédait via le casque et qui faisait évoluer les formes du réel.

Ce sont des techniques qui nécessitent du temps et des moyens. L'effort d'apprentissage peut être désarmant, le monde du numérique reste encore mystérieux, incompréhensible et abstrait, c'est pourquoi une initiation en autodidacte peut se trouver complexe. Des écoles comme les Beaux-arts de Paris, la HEAR (Strasbourg) ou l'EESAB (Rennes), ne proposent pas encore d'enseignement long et propice à la maîtrise d'une base de ces nouveaux médias.
Si l'ESACM (Clermont-Ferrand) offre à ses étudiants en première année (durant un semestre) l'apprentissage des bases de la programmation, ou si l'ISdAT (Toulouse) possède un atelier numérique, c'est certainement l'ESAAix (Aix en Provence) qui semble cependant la plus spécialisée avec ses ateliers hypermédia et mécatronique.



Christian BELLAVIA,

Il ne s'agit pas de privilégier une technique à une autre, mais plutôt d'actualiser les anciennes, et de prôner une variété d'apprentissage. Si « perspective », « modèle vivant », « sculpture » restent des cours enseignés aux Beaux-arts, à quand « programmation », « robotique » et « espace virtuel »? Certains enseignants trouvent affligeant la perte aux beaux-arts des techniques anciennes comme la gravure, il me semble tout autant affligeant de n'y trouver aucun atelier autour des nouvelles technologies. L'image et le numérique sont intrinsèques à notre société, et comprendre leur langage semble nécessaire à l'art visuel et plastique contemporain.

DU CHANT DES DOULEURS AUX « CHAMPS D'HONNEUR »

Diane Lestage

Roman fiction, légèrement autobiographique, Les Champs d'honneur, publié en 1990, premier roman de Jean Rouaud, (ancien kiosquier à Paris, originaire de la région de Nantes) nous raconte avec une rare humanité une partie de l'enfance d'un jeune narrateur emporté dans le labyrinthe des souffrances de la mémoire familiale. Il est confronté à la fatalité de « la loi des séries » après la douloureuse perte de son père qui le mènera à remonter jusqu'aux souvenirs à la fois personnels et universels des « champs d'honneurs » de la Grande Guerre. Retour sur une oeuvre peu connue.


DR

La force du roman réside dans un premier temps, essentiellement dans son style et sa forme. Dès les première pages, le lecteur est aspiré par l'histoire et directement mis a contribution comme s'il avait eu accès par une petite porte à la mémoire du narrateur et qu'il assistait en direct à la reconstitution du puzzle. Il tente, en même temps que l'auteur, d'organiser ce désordre chronologique, de retrouver le fil d'Ariane, pour réécrire le récit de la famille du narrateur. Par ailleurs, on peut ressentir à la lecture que Jean Rouaud maîtrise intelligemment cet apparent labyrinthe. Ce récit est composé comme un cercle narratif orchestré par le grand-père maternel, premier personnage à apparaître et dernier à s'en aller: « C'est grand-père qui a clos la série, manière d'enfoncez-vous-ça-bien-dans-la-tête tout à fait inutile. Cet acharnement - comme si la leçon n'avait pas été retenue ».

Ce personnage primordial à la construction du récit - auquel la première partie est essentiellement consacrée – se distingue comme un gardien de la mémoire familiale, que ce soit par sa 2CV vestige de ses souvenirs et qui semble indissociable des souvenirs du narrateur, ou par la découverte qu'il fait en retrouvant une boîte à chaussures dans le grenier de sa fille à la fin du roman. Cette boîte à chaussures qui permet de reconstituer le récit de la famille paternelle et qui fait basculer la narration de l'histoire intime à

l'Histoire avec un H majuscule. Celle partagée par tous et qui nous emmène retrouver la Grande Guerre et les jeunes oubliés des tranchés, les premières victimes de la série fatale que sont les grands oncles: Joseph et Emile, morts sur les « Champs d'honneur » : « L'Histoire (l'officielle), pour une fois que celle-là interfère avec la nôtre, la laissée-pour-compte ». Ce personnage, ajouté au fait qu'il brouille les pistes dans le grenier, faisant perdre leur repères au narrateur et à ses sœurs (comme ce dernier le fait avec le lecteur), appui l'idée d'un roman construit à rebours dans le temps commençant par sa mort et finissant dans les souvenirs d'un passé retrouvé.

Du particulier à l'universel

Un autre personnage détient également ce rôle de médiateur, entre le deuil intime de la perte d'un être cher et le deuil universel de la Première Guerre Mondiale. Il s'agit du personnage touchant de la grande-tante du narrateur confondant, dans la démence, deux Joseph, le père du narrateur qui vient de mourir et son frère à elle mort au front à l'âge de vingt-et-un an. C'est donc elle, qui fait entrer le lecteur dans une dimension temporelle historique qui lui est familière. La force de l'auteur réside justement à tromper son lecteur qui s'attend à un roman racontant essentiellement la Grande Guerre, comme l'indique le titre Cependant ce n'est pas le sujet principal des Champ d'Honneurs, qui tient sur à peu près vingt pages d'un roman qui en contient en réalité près de deux cents. Autrement dit, ce qui intéresse réellement Jean Rouaud, c'est l'influence de cette guerre dans les mémoires intimes de chacun et dans les souffrances personnelles de chaque famille, soit comment on passe de l'universel au particulier et comment au final chacun peut se retrouver dans ces personnages singuliers et leurs TOC.

Images et sensations

Il est également très intéressant d'examiner comment Jean Rouaud en écrivant sur des thèmes comme la mort, le deuil, la mémoire, la fatalité ou la guerre propose en fait un roman plein de vie. Il réussit par son écriture à faire vivre son histoire au lecteur et cela par les descriptions des lieux ou les portraits des personnages agrémentés d'une profusion de détails et d'adjectifs qui réveillent chez celui qui lit toutes ses sensations. Dans un premier temps, les cinq sens sont constamment en émoi dans cette humidité constante de la région Loire-Atlantique ou la mémoire présente dans de nombreux symboles nous rappelle A la recherche du temps perdu et la madeleine de Marcel Proust évoqué implicitement d'ailleurs par les « caisses de madeleines » dans lesquelles le grand-père maternel enferme les os de son frère mort. A cela, s'ajoute la description de la réalité des soldats de 14-18 dans les tranchés, l'expression de leurs souffrances au front, comparé avec l'ironie du titre et du ton du roman, qui n'est pas sans rappeler un autre classique de la littérature française. En effet, Céline nous raconte au début de Voyage au bout de la nuit, la différence qu'il y a entre l'imaginaire collectif et patriotique que l'on a des soldats et l'horrible réalité que vivent les jeunes soldats envoyés pour tuer d'autres jeunes soldats.

Cette écriture du réel pleine de simplicité et d'humilité, accessible à tous par le regard de cet enfant confronté à la malédiction familiale, s'oppose avec une écriture qui met en avant l'érudition de l'auteur. Il a fait des études de lettres et utilise un vocabulaire spécifique et complexe ainsi qu'une abondance de références historiques, antiques comme la femme Pharaon Hatchepsout, religieuses et évidemment littéraires qui sont des éléments beaucoup moins accessibles à chacun des lecteurs. Ce qui est dommage, mais seulement un détail de ce fabuleux roman.

« Oh, arrêtez tout », cette dernière phrase adressée soit à la fatalité, soit directement au lecteur, clôt le roman mais le lecteur ne veut pas tout arrêter et une fois la lecture de cette dernière phrase achevée, il apparaît évident que ce roman sortit tout droit de l'anonymat s'est imposé dans la littérature française jusqu'à honorer ce kiosquier inconnu du prix Goncourt l'année de sa publication.

À DIX-SEPT SYLLABES DE TOUTES CHOSES

Frédérique Veilleux-Patry

Littérature

Levant les voiles pour le pays du Soleil-Levant dans un avenir rapproché, l'occasion me semblait idéale pour découvrir la littérature nippone. Je tournais les pages jaunies des livres de ma bibliothèque régionale en ne pouvant m'empêcher de songer que ces derniers n'avaient pas été empruntés depuis des siècles et que l'histoire ne se renouvellerait probablement pas de si tôt après mon passage. Une intuition fulgurante me percuta alors et l'entièreté de la situation m'apparut soudainement comme contenant à elle seule toute la philosophie du haïku, ce petit poème japonais de dix-sept syllabes censé immortaliser un moment du présent tel l'appareil photo instantané du poète.

Je tirais avec empressement le seul stylo gisant sur la table et écrivait fébrilement, à l'encre, sur la page de l'un des ouvrages :

Livres endormis. Une main qui rôde :

Stupeur !

Dans les rayons.

C'était bien là mon tout premier haïku qui fut aussitôt suivit d'un deuxième ; une bibliothécaire que je devinais soupçonneuse de ma bévue d'encre venait de me lancer un regard mauvais. J'écrivais donc, cette fois-ci, sur ma main, le rouge aux joues :

La bibliothèque à midi.

Arme du crime. Le crayon gît –

Coupable.

Ces deux premiers haïku qui, je l'apprendrai plus tard n'en étaient pas vraiment dû à leur laxisme syllabique, me remplirent d'une étrange satisfaction et je me dis alors, en jetant un dernier coup d'œil hasardeux à la dame, qu'ils pourraient bien présider tout cet article.

Un peu d'histoire

À la vue de ce récit, le désir d'approfondir ce qu'est le haïku et de savoir d'où il provient peut venir titiller. Riche d'une histoire ancestrale, il faut remonter jusqu'au XIe siècle pour aller à la rencontre de son ancêtre, le haïkaï. Le haïkaï faisait alors office de dénominateur commun pour tous les autres genres poétiques japonais. Sous son appellation se rangeait les tankas – courts poèmes de deux strophes inégales comportant 31 mores – qui avaient pour objectif d'exprimer un ressenti authentique de la part de leur auteur. Les règles du jeu étaient fort simples et se pratiquaient uniquement dans les hautes sphères de la société japonaise sous peine de condamnation à mort : un improvisateur composait les trois premiers vers et un autre interlocuteur ripostait en composant les deux suivants. À plusieurs poètes, cette joute verbale revêtait le titre de renku et pouvait se décliner à l'infini. Ce n'est qu'en 1650 que nombre de poètes décideront de prendre les premières strophes de ces tankas/renku afin de les réunir dans des recueils et de les publier. Alors que les haïkus actuels se lisent silencieusement, les tankas, comme beaucoup de poésies nippones, étaient chantés. Le mot uta en japonais signifiant aussi bien poésie que chant.

Tuant une mouche

J'ai blessé

Une fleur

- Issa

En 1644 l'arrivé de Minefusa Matsuo dit Bashô, de son nom de plume, permettra au haïku de naître véritablement. Considéré comme l'un des quatre grands piliers de la poésie japonaise classique, il sera tout d'abord samurai puis délaissera peu à peu la voie du guerrier pour se concentrer sur l'écriture. Son style innovateur aura tôt fait de rompre avec ceux en vogue de l'époque et de s'orienter vers quelque chose de plus subtile, davantage dans la suggestion et l'émotion spontané suscité par l'inattendu.

Brume et pluie

Fuji caché. Mais cependant je vais

Content

- Bashô

Après son passage, le genre n'aura de cesse d'évoluer. Yosa Buson, l'un des plus fervents admirateurs de Bashô, apportera sa pierre à l'édifice par

l'invention du haiga : une pratique consistant à accompagner une peinture d'un haïku. Les poèmes de Buson quant à eux, tireront davantage vers l'humour ; caricaturant même à souhait le clergé et la classe militaire. À sa suite viendra Kobayashi Issa qui, pour sa part, sera le premier à introduire le sentiment personnel ainsi que l'autoportrait dans ses compositions.

Sa Grandeur l'abbé

Faisant sa grosse commission

Sur la lande fanée

- Buson

L'enfant essayait

De garder les gouttes de rosée

Entre le pouce et l'index

- Issa

Masaoka Shiki sera le dernier des quatre grands piliers du haïku classique et également le géniteur de sa forme actuelle. Il donnera, entre autres, aussi bien aux tankas qu'aux haïkus leur nom définitif. Virulent dénonciateur de la dévotion porté à Bashô il contreviendra à la règle syllabique très stricte du 5-7-5 et créera une revue du nom d'Hototogisu (« coucou ») publiant ces tercets japonais.

Temple de montagne

Midi, on ronfle

Coucou fait le coucou

- Shiki

Le haïku

Selon la tradition, un haïku devait être accompagné d'un kigo, c'est-à-dire d'un mot clé qui suggère fortement l'une des quatre saisons sans toutefois clairement l'évoquer. Son temps de lecture ne devrait également pas dépasser celui d'une respiration.

Né en territoire bouddhiste et shintoïste, il peut rappeler les koans du bouddhiste zen ; des devinettes paradoxales cherchant à dépasser la logique et le rationnel afin d'élever la pensée vers un stade supérieur. Par exemple, quel est le bruit d'une seule main qui applaudit ? Loin d'être un non-sens, il s'agit en fait d'un outil pour tout être méditatif qui désire stimuler son esprit.

Il y a également cet amour de tous les êtres vivants qui transparaît dans la majorité des haïkus et surtout, cette nécessité d'être ouvert à l'instant qui est à la base de la philosophie du genre. Car son objectif, s'il en est un, est de faire coïncider l'évanescence et la fugacité de toute chose (fueki) avec l'éternité et l'immuable de ce monde (ryugo). Bashô disait même qu'un poème n'est achevé que si ce but est atteint.

En occident, le haïku peut être fort désarmant pour tout être accoutumé à la poésie romantique. Apparaissant sous la forme d'un tercet, il est dénué d'absolument toute fioriture ; bien loin de la poésie française qui use de rimes et de métaphores pour sublimer les sentiments. Au contraire, toute évocation émotive apparaît sous forme de suggestion. Il en va de même pour la condition humaine qu'il explore de façon concise, loin de tout débordement :

La danse des hommes

Pour apaiser le dieu du vent

Ressemble à la tempête

- Arito

Ou encore :

Ce monde souffre

Même les herbes le disent

Qui se courbent au couchant

- Issa

Les œuvres narratives nord-américaines se différencient elles aussi. Très souvent elles construisent leur histoire sur l'objectif culminant de leur récit, comme si les péripéties n'avaient de sens qu'en perspective de ce point alors que la littérature japonaise accorde une importance considérable au temps qui passe et à ses protagonistes qui le subissent.

Pour celui qui part

Pour celui qui reste –

Deux automnes

- Yosa Buson

Le haïku est donc le reflet de cette littérature et il n'existe rien de profane semble dirent les haïkistes, car bien des fois ces brefs poèmes mélangent avec tendresse et humour le prosaïque et le sacré. Tout est digne et suffisamment noble pour qu'on en rie.

En bref, quand le regard pourfend et saisit l'instant, c'est l'essence même du monde qui est à regarder. Une essence que les poètes japonais s'efforcent de retranscrire et qui échappe à toute explication, qui se meurt à la moindre analyse. Comme le disait Tao-Ou et le reprenait dans son livre Maurice Coyaud, Fourmis sans ombre : « Quand vous regardez, contentez-vous de regarder. Si vous réfléchissez, vous mettez déjà hors de la cible ».

L'EXPOSITION DU MOIS : RAGNAR KJARTANSSON OU LE FRISSON DE L'IMMERSION

Louison Larbodie

La programmation du Musée d'Art Contemporain de Montréal révèle encore une fois la qualité de ses choix, avec l'accueil entre ses murs de projections de Ragnar Kjartansson, après avoir hébergé la talentueuse Sophie Calle, le troublant David Altmejd ou encore après une édition riche du Museomix en 2015. À chaque nouvelle visite, le MAC recèle de nouvelles raisons de se laisser aller à l'observation, la contemplation et la réflexion. Une fois n'est pas coutume, retour sur la découverte d'un artiste islandais, pas comme les autres.


Luhring Augustine

Art

La Lumière du monde

Arriver au MAC c'est un peu comme revenir dans une deuxième maison. Dans un lieu où l'on se sent bien, et où l'on sait que sa curiosité va être épanchée. Monter l'escalier qui mène à un trésor encore dissimulé. C'est se demander s'il faut lire les lettres imprimées expliquant le travail de l'artiste présenté. Puis c'est entrer dans une salle dans laquelle une réalité éveille plus ou moins les sens. Avec Ragnar Kjartansson, l'immersion est totale, directe et presque étourdissante. Plongés dans le noir, au milieu de quatre projections, nous nous retrouvons happés par la création visuelle et auditive de la Lumière du monde

(World Light) d'Halldòr Laxness, saga de quatre livres transposée par tomes, un pour chaque écran.

En substance, l'histoire retrace le destin d'un jeune homme malheureux qui pense être destiné à devenir poète. Le spectateur se perd entouré de tous ces visages, de toutes ces intrigues et suit la progression du personnage principal tout en étant inclus dans le tournage. Les scènes se répètent, les focus se font et se défont, et c'est comme si nous étions plongés dans un tout encore plus grand, au milieu de la construction d'une œuvre. Nous sommes pris par la dissonance, l'abondance, la perte de compréhension puis l'enfermement dans une bulle faite de séquences, de jeu, de musique et surtout d'images.
Au delà de l'immersion cinématographique, des plasticiens se sont attelés à créer des décors semblables à des tableaux. Un côté naïf se dégage de la poésie de la scénographie, d'où émane l'inventivité des artistes. Certaines idées donnent naissance à de magnifiques illusions, telle l'eau de toile et de peinture, qui pourrait presque paraître liquide.

The Visitors

Déjà déboussolés et intrigués par les idées de Kjartansson, la suite attire et le concept attise le désir d'en découvrir plus. The Visitors propose un concert atypique. Neuf écrans, dans une salle à la moquette moelleuse. Chacun représentant une pièce d'une maison. Le décor est soigné, et en attendant de pénétrer l'univers auditif proposé, nous déambulons dans la salle à la visite de la demeure. Sollicités de chaque côté, un concert unique presque onirique s'initie. La puissance de l'interprétation est bouleversante, intimiste et si inattendue que l'on en reste béat. La peau se hérisse au gré de l'intensité des voix, des expressions et des instruments. Malheureusement certains pensent plus à filmer qu'à vivre la scène devant laquelle ils se trouvent. Un nouveau voile s'interpose entre leur regard et le moment. C'est à se demander si nous sommes devenus incapables de se laisser aller à nos émotions, incapables de se laisser prendre par le moment présent…

La diversité des tessitures apporte une dimension supplémentaire, une harmonie à laquelle il est difficile d'être insensible, tout comme le nombre d'instruments mobilisés renforce la cohérence de la composition. Au cours de cette heure hors du temps, batterie, accordéon, violoncelle, piano, harmonica ou guitare sèche et électrique se côtoient. Les minutes passent, et les détails se dessinent. L'esthétique de l'image ressort, et l'ambiance de chaque pièce se fait singulière. La lumière et le cadre soulignent l'attention portée à la scène en apparence spontanée, et pourtant pensée. Les lampes sont alignées, un corps dénudé rappelle les courbes de certains instruments, une statue fait écho au musicien placé à côté, la couleur de la batterie est accordée aux tons de la pièce dans laquelle elle est posée, le miroir jette certains reflets, et le plan dans la baignoire fait de l'ordinaire un moment extraordinaire.
Les minutes passent et l'interprétation est toujours aussi réjouissante. Des frissons parsèment l'épiderme, s'évanouissent pour mieux revenir. Les spectateurs semblent être captivés par la manière dont les interprètes jouent avec leurs corps, vivent leur prestation. Les musiciens sont emplis d'émotion, ne s'épargnent pas, et paraissent même souffrir dans certains cas. L'air paraît être emplie de nostalgie, tout isolés qu'ils sont dans leurs pièces respectives. Pourtant, progressivement la solitude première est délaissée pour laisser place à un rassemblement joyeux, à une union de toutes ces voix qui nous rassemble nous aussi derrière un même écran, à l'affût des derniers éclats de voix et d'instruments. D'un même mouvement tous s'élancent vers l'extérieur, finir leur chanson dans la nature comme une bande de troubadours allant prêcher leur bonne parole.

Bouleversés, la tête bourrée de bouts d'images entrelacés de sonorités, le retour à la réalité demande un certain effort. Sortir du MAC, voir la lumière, et n'avoir qu'une envie. Retourner voir cette heureuse bande et se replonger dans les images. Ou appeler ses amis, louer une maison en pleine nature et se laisser aller à un certain hédonisme.

JE NE SUIS PAS UN SALAUD
BANLIEUE NORD

Une masse de chaire tatouée occupe un lit aux draps blancs. Eddie, incarné par Nicolas Duvauchelle est une bête humaine qui fume frénétiquement ses cigarettes, alternant Ricard et cognac sur les comptoirs en bois des PMU de banlieue. Son regard, en deçà du monde, erre dans la ville, enrobé de cuir noir.

Emma Pellegrino

Eddie est un trentenaire un peu lourd qui boit seul avant de se décider d'aller aborder un groupe de jeunes femmes qui se pinte au Mojito. Une d'entre elles n'osera pas dire non quand il lui proposera de la raccompagner. Dans une ruelle, la troisième à droite, deux gosses cambriolent une voiture. Eddie, dans un élan de virilité tente de les arrêter. C'était sans compter la bande de grands frères, assise un peu plus loin. C'était sans compter la lame, planquée dans le caleçon de l'un d'entre eux.

Des bruits hospitaliers et des blouses blanches entourent Eddie. Le monde lui porte attention, son ex-compagne, Karine, et son fils viennent le voir. La lame qui l'a plantée le reconstruit finalement. Il se sent héros, il s'est battu pour sa famille et pour son territoire comme il dit. Alors il gagne le droit de retourner dormir sur le canapé de Karine, puis dans son lit.

Mais Eddie ne sait toujours pas faire avec le monde. Il bat sa compagne et vous pleurez pour lui. Une ritournelle revient, sans cesse. Bus, pollution, barres d'immeuble. Chômage, bouchon, séparation.

Eddie fera tout pour exister face aux autres tant il se sent faible mais il se trouve incapable de voir la vie autrement qu'à travers son propre prisme et ne perçoit le monde qu'à travers les images véhiculées par la société, à laquelle il aimerait appartenir mais qui le refuse systématiquement. Ainsi, même à la caméra, sa vision du monde devient une vision universelle.

Eddie, le monde l'a bouffé et, instinctivement, c'est en animal qu'il réagit. Dans la violence et dans la haine. Je ne suis pas un salaud est un cri contre les stéréotypes. Sans pardonner les violences faites aux femmes, il confronte la société à ce qu'elle a créé en exigeant des hommes une pseudo virilité. Eddie l'a pris trop au sérieux, c'est de sa faute, il s'est planté. Mais quand il veut parler, avouer, pleurer personne ne l'écoute. Les têtes se retournent uniquement quand il hurle ou quand il frappe.

Je ne suis pas un salaud use de codes similaires aux films d'Audiard mais dans des directions opposées : la fiction reste au premier plan, tirant les larmes et jouant sur la sensation. Les scènes de violences sont très découpées, le gros plan intervient régulièrement, nous confrontant à l'action. Tout comme Eddie, nous subissons le film et son monde. Mais, contrairement à Audiard, les tableaux de société qui sont dépeints ne sont pas que des supports à la fiction. Le réalisateur, Emmanuel Finkiel, en use pour critiquer la société. C'est de l'imaginaire au service du réel, conférant au film une dimension éthique importante parce que la souffrance d'Eddie, la pauvreté qu'il subit et ses manques affectifs ne sont pas moqués. Finkiel ne se sert pas des malheurs des gens pour donner de la vraisemblance à son histoire, il crée Eddie en écho à ces malheurs. Choix éthiques qu'il confirme en ne tournant qu'en équipe réduite, refusant l'industrialisation du cinéma. S'ajoute alors de la satire avec la parodie d'Ikea et des personnages caricaturaux comme le patron d'Eddie, type en polo rose pâle qui organise des soirées barbecue-punch dans son jardin. De même que Ahmed, qui se trouvera accusé à tort d'avoir planté Eddie lors de son agression, représente finalement le salaud, c'est lui qui n'accepte pas sa véritable identité, racontant s'appeler Michel pour

mieux vendre dans une société de communication. Ici, le salaud prend de sa dimension sartrienne.

Quant à ce titre, Je ne suis pas un salaud, il ressemble plus à une sorte de plaidoirie qu'à une affirmation. Il est le salaud désigné, le coupable parfait. Mais il est incapable d'être quelqu'un d'autre que lui même et ne joue pas des autres.

Brut, critique et philosophique, le film d'Emmanuel Finkiel met en scènes les crises identitaires modernes et dénonce le mensonge collectif sur nos travers communs.



Bac Films



Bac Films

YOKO ONO ; LUMIÈRE DE L'AUBE

Alénice Legoux

Le musée d'Art Contemporain de Lyon a l'honneur d'accueillir du 9 Mars au 10 Juillet une rétrospective unique en France des créations de l'artiste Yoko Ono - de 1952 à 2016. Malgré l'absence de l'artiste qui devait assurer une conférence à Lyon, le vernissage de l'exposition : Lumière de l'Aube, fut un succès, avec un nombre important de visiteurs et une ambiance très chaleureuse.

YOKO ONO

Artiste japonaise née en 1933, Yoko Ono est connue du grand public pour sa relation avec John Lennon, mais elle a surtout été un membre emblématique de l'avant-garde new-yorkaise des années 60. Artiste touche à tout et très productive, elle est à la fois plasticienne, performeuse, poète, vidéaste et j'en passe… cette exposition permet de mieux appréhender cette artiste underground grâce à des oeuvres percutantes, généreuses et poétiques.

Ombre et lumière

La rétrospective de l'artiste présente au MAC de Lyon peut paraître impressionnante car elle offre un catalogue d'oeuvres très diverses, d'époques différentes. Certaines ont un caractère profondément optimistes tandis que d'autres relèvent d'un univers plus sombre ; cela transparait dans des jeux constants d'ombre et de lumière. Ainsi, des installations de flacons d'eau sur lesquels sont inscrits des noms de personnalités (allant de John Lennon à Adolf Hitler) ou encore, dans une autre pièce, des petites tombes en bois, chacune contenant un arbre en son coeur peuvent être perçues comme des oeuvres cherchant à montrer la beauté de l'humanité. A l'inverse, d'autres semblent retracer des événements précis, surement reliés aux souvenirs de l'artiste ; par exemple avec les manteaux accrochés à des cintres sur lesquels, en nous rapprochant, nous pouvons distinguer des impacts de balles. Certaines oeuvres apparaissent donc véritablement comme très personnelles et offrent aux visiteurs un sentiment de partage intense entre eux et l'artiste. Au milieu de toutes ces installations, nous entrons dans une « bulle d'intimité ». Pour quelques minutes, quelques heures peut être, nous sommes complètement isolés dans cette petite pièce blanche, un cocon où sont diffusés les musiques des différents albums de Yoko Ono. De plus, la plupart de ses oeuvres apparaissent comme très engagées, notamment autour de la cause féministe ; une projection est mise en oeuvre pour faire un parallèle entre deux de ses performances toutes deux portant le nom de « Cut Piece ». Dans la première vidéo (datant de 1965), l'artiste se place au centre d'une scène et laisse les visiteurs couper à leur guise des morceaux ça et là des vêtements qu'elle porte : il s'agit

Art

d'une de ses performances les plus célèbres. Elle finit sur scène extrêmement gênée, tenant son soutien-gorge pour ne pas montrer sa poitrine. En 2003 se rejoue la même scène, avec une Yoko Ono plus mûre et surtout bien plus respectée. La jeune artiste se fait littéralement dépouillée et subit les ricanements des spectateurs, montrant ainsi la facilité et la violence mise en oeuvre pour « mettre à nu » une femme. La vidéo de 2003 ne renvoie plus à cette idée ; les actions du public sont délicates, la femme ne finit pas nue et la performance ressemble plus à un rituel avec comme objet sacré Yoko Ono, plutôt qu'une agression, une intrusion dans l'intimité de la femme.

« L'art n'est pas quelque chose de particulier. Tout le monde peut en faire. »

Cette rétrospective n'est pas un simple endroit où l'on peut venir admirer des oeuvres, et c'est ce qui fait la particularité de la plupart des créations de Yoko Ono : il s'agit d'un endroit qui promeut le partage et encourage la participation des spectateurs. C'est certainement cet esprit participatif qui a rendu un tel amusement possible lors du vernissage, notamment avec des oeuvres où la création se fait sur le moment même par le visiteur. C'est le cas de puzzles que nous pouvons trouver dans des casques de soldats accrochés au plafond, ou bien encore d'une pièce témoin mise à notre disposition pour que chacun puisse clouer ce qui lui chante. Certaines de ses oeuvres apparaissent sous formes de notes, presque des petits mantras, ceux-ci donnant des indications plus loufoques les unes que les autres pour être un artiste.

Ainsi, des messages positifs sont lancés tout au long de la visite : nous pouvons créer, nous sentir « artiste » et surtout partager ensemble des moments de créativité drôles et absurdes, grâce à une artiste généreuse.


Alvaro Barrientos



Pourquoi pas vous ? maze.fr/rectrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Michaëly

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directeur de la communication
Antoine Demière

Directrice-adjointe de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Kevin Dufrêche

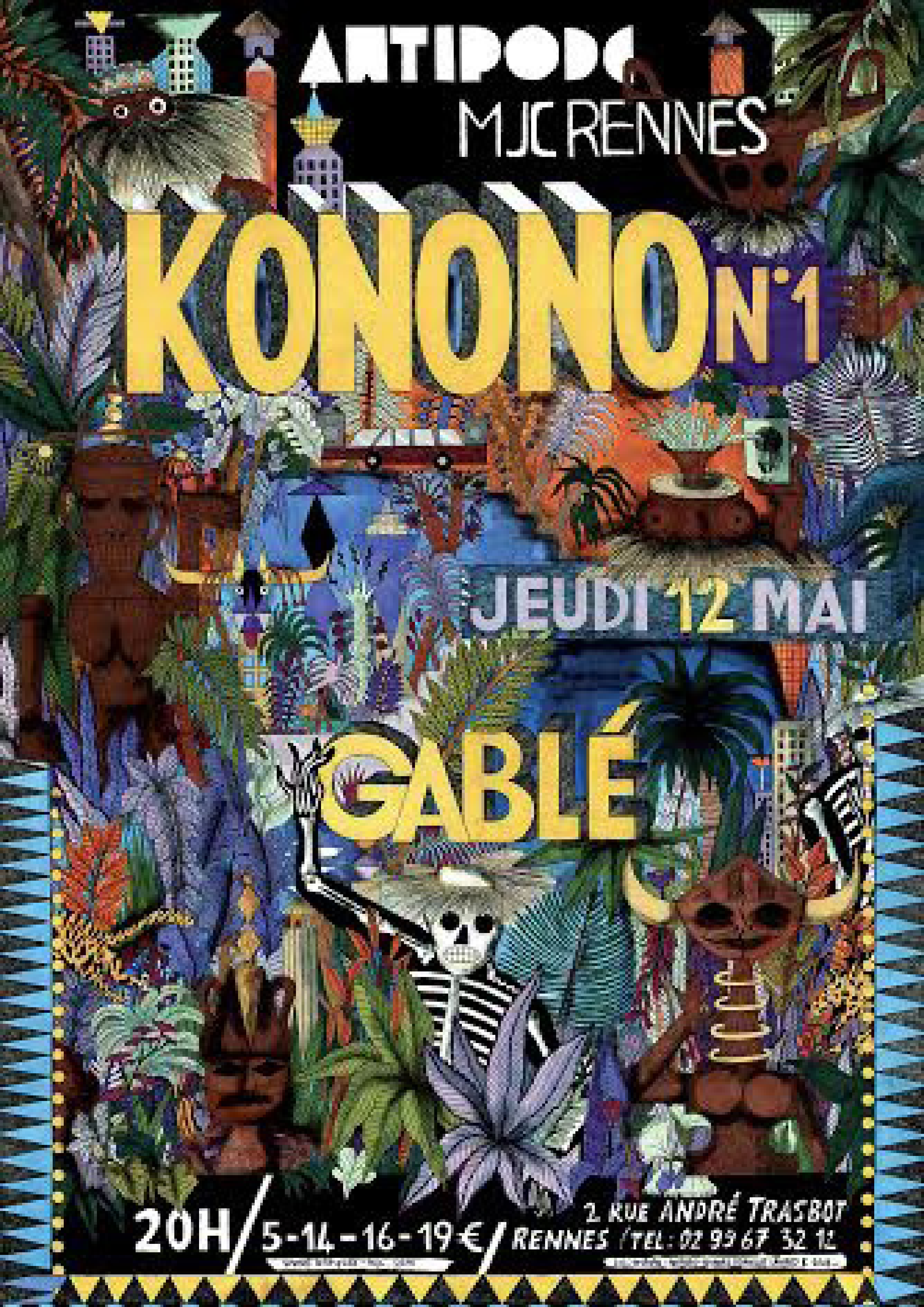
Coordinatrice générale de la rédaction
Amélie Coispel

Rédaction en chef des rubriques
Manon Vercouter, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Adam Garner, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Yannis Moulay, écrans
Louison Larbodie, art
Eloïse Prével, style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Anna Fournier
Emma Henning
Johanne Lautridou
Lisette Lourdin
Loïc Pierrot
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi
Thomas Sanchez

Rédaction
Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alison Roi | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Ariel Ponsot Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Basile Imbert | Basile Frigout | Camille Chardon | Camille Orlhac | Camille Poirier | Cassandre Rose | Céline Jollivet | César Lardon | June de Witt | Charlotte Gaire Charlotte Jouhanneau | Clémence Thiard | Cléo Schwindenhammer | Dearbhla O'Hanlon Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eloïse Bouré | Enora Héreus | Etienne Meignant Fabien Randrianarisoa | Florent Norcereau | Florian Salabert | Florine Morestin | François Leclinche | Guillaume André | Jason Stum | Jenifer Winter | Julia Coutant | Juliette Krawiec | Lauranne Wintersheim | Lisa Tigri | Lisha Pu | Lorena Skopelja Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Marie Puzenat | Marine Roux | Marion Danzé | Marie Daoudal | Mauranne Tellier | Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Nicolas Cury | Nicolas Fayeulle Niels Enquebecq | Noa Coupey | Oksana Baudouin | Pablo Moreno | Paul de Ryck | Philippe Husson Hugo Prével | Roxane Thébaud | Sarah Amchi | Thomas Courtin | Thomas Pesnel Thomas Philippe | Tom Vander Borght | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer


ANTIPODE
MJC RENNES
KONONO N°1
JEUDI 12 MAI
GABLÉ
20H / 5-14-16-19 € / 2 RUE ANDRÉ TRASBOT
RENNES / TEL: 02 99 67 32 12



TOUTE LA PROGRAMMATION SUR
WWW.FESTIVAL-MYTHOS.COM

LILLY WOOD AND THE PRICK / GENERAL ELEKTRIKS DELUXE / TINDERSTICKS / SOOM T
MANSFIELD.TYA / JEANNE ADDED / MARVIN JOUNO / RADIO ELVIS / LA MAISON TELLIER
PAIN NOIR / OXMO PUCCINO / ALA.NI / LA GRANDE SOPHIE / ROVER / MINUIT…

#20ANSDEPAROLESETPAROLES

HERE WE ARE / PHOTO : PRODUCTIONS ORLANDO / D.R - AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'ORLANDO.